

INVARIANZA (SERIE II) N.3

INVARIANCE

- ERRANCE DE L'HUMANITE - CONSCIENCE
REFLEXIVE - COMMUNISME
- DECLIN DU MODE DE PRODUCTION CAPI-
TALISTE OU DECLIN DE L'HUMANITE ?
- NOTES AU SUJET DE LA COMPOSITION
ORGANIQUE DU CAPITAL
- A PROPOS DU VIETNAM
- JUIFS, STONISME, ISRAEL 197
- CONTRE LA DOMESTICATION
- AFFIRMATIONS ET CITATIONS

Ed. INTERNATIONAL

b.p. 127 - L'Arbre - (Lille)

INVARIANCE

POUR L'UNIVERSITÉ d'OTTAWA
J. CHATEL, 6-8 (2e)
42 170 - BRILLONNE
(K1P 1H6)

VERBODEN:

J. CHATEL / 100-11 460 91
PARIS (FRANCE)

TABLE DES MATIERES

Errance de l'humanité - Conscience repressive - Communisme. <i>(J. Camatte)</i>	p. 2
Declin du mode de production capitaliste ou déclin de l'humanité? <i>(J. Camatte)</i>	p. 48
Notes au sujet de la composition organique du capital. <i>(J.L. Darlet)</i>	p. 62
A propos du Vietnam. <i>(D. Voldman)</i>	p. 66
Juifs, sionisme, Israël. 1973. <i>(S. Voldman)</i>	p. 72
Contre la domestication. <i>(J. Camatte)</i>	p. 79
Affirmations.	p. 114

Pour toute CORRESPONDENCE s'adresser à:

J. CAMATTE, B.P.133
83 170 - BRIGNOLES
(France)

VERSEMENTS:

J. CAMATTE / ccp.21 460 91
PARIS (France)

-ERRANCE DE L'HUMANITE
-CONSCIENCE REPRESSIVE
-COMMUNISME

Lors de sa domination réelle sur la société, le capital s'est constitué en communauté matérielle, dépasse la valeur et la loi de la valeur. Elles sont en lui en tant que "dépassé". Le capital réalise le dépassement de deux façons: 1. désubstantialisation, c'est-à-dire dévalorisation: la quantité de travail incluse dans le produit-capital diminue énormément; 2. le rapport d'échange tend de plus en plus à disparaître, tout d'abord dans le rapport salarial, puis dans toutes les transactions économiques. Or c'est du rapport salarial que dépend originellement le capital. On a réalisé de son despotisme. Lorsqu'il y a valeur c'est le capital qui l'attribue. Le capital est capital en procès. Il a acquis cette détermination avec le surgissement du capital fictif au moment où l'opposition valorisation-dévalorisation avait encore un sens, quand le capital n'avait pas encore réellement dépassé la loi de la valeur.

Le capital en procès c'est le capital en constant mouvement qui capitalise tout, c'est-à-dire qui assimile tout et en fait sa substance. Parvenu à l'autonomie, il est la "forme réifiée" en mouvement. Il acquiert une immatérialité. Il renouvelle son être - vaste métabolisme qui englobe les antiques échanges ou qui les réduit à des échanges de type biologique - en pompant à la totalité des hommes, dans leurs multiples activités actuelles toutes parcellaires qu'el

les soient (c'est pourquoi en un certain sens le capital pousse les hommes à déployer l'activité la plus vaste et la plus diversifiée possible), ce qu'ils extériorisent. C'est l'humanité qui est exploitée; plus que jamais est aberrante l'expression: exploitation de l'homme par l'homme.

A son stade parachevé le capital est représentation. Les moments d'accession à celle-ci résident dans son anthropomorphisation qui est en même temps capitalisation des hommes (qui n'exclue pas un mouvement antagonique: le capital contraignant les hommes à être humains); le dépassement du vieil équivalent général; l'or; le capital ayant besoin d'une représentation idéale, sans substance, laquelle inhiberait son procès. L'or, s'il n'est pas encore totalement démonétisé, ne pourra plus jouer un rôle d'étalon. C'est l'activité humaine capitalisée qui est devenue étalon du capital, jusqu'à ce que même cette dépendance lointaine vis-à-vis de la valeur et sa loi disparaisse complètement, comme elle est en train de le faire. Ceci présuppose l'intégration des hommes dans le procès du capital et l'intégration du capital dans le cerveau des hommes.

Le capital représentation se réalise au travers et au bout du mouvement historique suivant: autonomisation de la valeur d'échange, expropriation des hommes, réduction de l'activité humaine au travail, de celui-ci au travail abstrait; ceci s'effectue lors du surgissement du capital qui naît sur la base de la loi de la valeur. Autonomisation du capital par la domestication des hommes; après avoir analysé-disséqué-parcellisé l'homme, il le reconstruit en fonction de son procès. La coupure sens-cerveau a permis de transformer ce dernier en un quelconque ordinateur qu'il est possible de programmer selon les lois du capital. C'est à cau

se même de leur capacités cérébrales que les êtres humains sont non seulement assujettis mais deviennent esclaves consentants du capital. Car ce qui peut paraître le plus paradoxal est que le capital lui-même réintroduit la subjectivité qui avait été éliminée lors du devenir jusqu'à lui de la valeur d'échange. Toute l'activité des hommes est exploitée par le capital et l'on peut reprendre la phrase de Marx: "En ajoutant une valeur nouvelle à l'ancienne le travail conserve et éternise le capital" (Fondements, t.I, p.317), de la façon suivante: toute activité des hommes éternise le capital.

Avec le capital représentation il y a un dépassement de la vieille contradiction monopole-concurrence: tout quantum de capital tend à devenir totalité. La concurrence est opérante entre les divers devenirs à la totalité. L'unification de la production et de la circulation est une nécessité; l'antique opposition valeur d'usage valeur d'échange n'a plus de raison d'être. En outre la consommation est une utilisation de produits matériels mais surtout de représentations qui structurent toujours mieux les êtres humains en tant qu'êtres du capital et renouvellent celui-ci en tant que représentation généralisée. Les prix n'ont plus la même fonction qu'en période de domination formelle où ils étaient représentation de la valeur; ils ne sont plus que des indices-repères des représentations du capital. La gratuité des produits n'est pas une impossibilité. Le capital peut attribuer à chaque individu programmé dans l'ensemble du système capitaliste une certaine quantité de ces produits; celle-ci serait fonction de l'activité réclamée, imposée à cet individu. Ce serait un despotisme plus puissant que celui actuel. Les hommes en arriveraient à regretter l'argent qui leur "accordait" liberté d'accéder à la di-

versité des produits.

Au cours de son développement le capital a toujours eu tendance à nier les classes. Ceci a été finalement réalisé grâce à la généralisation du salariat et à la formation - comme stade de transition - de ce que nous avons appelé la classe universelle, ensemble d'hommes et de femmes prolétarisés, ensemble d'esclaves du capital. En fait ce dernier réalise sa pleine domination en mystifiant dans un premier temps les revendications du prolétariat classique. On a eu accession à la domination du prolétariat en tant que travailleur productif. Mais ce faisant - le capital dominant par l'entremise du travail - il y avait disparition des classes car, simultanément, le capitaliste en tant que personnage était éliminé. D'où une convergence avec le mode de production asiatique (MPA). Au sein de ce dernier, les classes ne purent jamais s'autonomiser, dans le mode de production capitaliste (MPC) elles sont réabsorbées. L'Etat simultanément devenait la société par suite de la transformation du rapport de production, le salariat, en un rapport de contrainte, en un rapport étatique; dans le même temps, l'Etat devenait aussi une simple entreprise-racket ayant un rôle médiateur au sein des diverses bandes du capital.

La société bourgeoise a été détruite et l'on a le despotisme du capital. Les conflits de classe sont remplacés par des luttes entre bandes-organisations, autant de modalités d'être du capital. Par suite de la domination de la représentation toute organisation qui veut s'opposer au capital est réabsorbée par lui: elle est phagocytée.

On a la fin réelle de la démocratie: il n'est plus possible d'affirmer qu'il ait une classe qui représente l'humanité future, a fortiori aucun parti, aucun groupe; ce qui implique qu'il ne

peut pas y avoir non plus de délégation de pouvoir.

Que le capital soit représentation et qu'il perdure parce qu'il est tel dans la tête de chaque être humain (intériorisation de ce qui avait été extériorisé) cela apparaît crûment dans la publicité. Le publicitaire est le discours du capital (01); ici tout est possible, toute normalité a disparu. La publicité est organisation de la subversion du présent afin d'imposer un futur apparemment différent.

"Nous affrontons maintenant le problème de permettre à l'américain moyen de se sentir moral quand il flirte, même quand il dépense, même quand il achète une deuxième ou une troisième voiture. L'un des problèmes fondamentaux de cette prospérité est de donner aux gens la sanction et la justification d'en jouir, de leur montrer que faire de leur vie un plaisir est moral et non immoral. Cette permission donnée au consommateur de jouir librement de la vie, la démonstration de son droit à s'entourer de produits qui enrichissent son existence et lui font plaisir doit être l'un des thèmes principaux de toute publicité et de tout projet destiné à promouvoir les ventes". (Dichter, cité par Baudrillard in Le système des objets, pp.218-219).

Paradoxalement la dissolution de la conscience que l'on peut percevoir au travers des manifestations comme celles

01.- Cf. le livre de D. Verres Le discours du capitalisme, Ed. L'Herne. On trouve aussi des éléments intéressants dans les ouvrages de Baudrillard: Le système des objets et Pour une critique de l'économie politique du signe, Ed. Gallimard.

du MLF, du FHAR, de l'anti-psychiatrie (possibles d'ailleurs uniquement après l'oeuvre de Freud, celle de Reich et après le mouvement féministe du début de ce siècle) ne correspond pas à la manifestation simultanée d'une conscience révolutionnaire mais témoigne seulement de la fin de la société bourgeoise fondée sur la valeur, sur un étalon fixe, ce qui se répercutait à tous les niveaux de la vie des hommes. C'était le moment où l'équivalent général se posait antagoniste à la circulation; s'il s'y abandonnait, il se perdait. L'Etat devait contraindre tous les sujets à respecter cette normalité fondée sur l'étalon lequel permettait l'échelle des valeurs de la société. La loi de la valeur emprisonnait les hommes, les contraignait à des stéréotypes, fixait leur mode d'être. Le plus haut développement de la morale se manifestait dans l'impératif catégorique de Kant. Le capital en absorbant l'équivalent général, en devenant représentation de lui-même, lève les interdits et les schémas rigides. Dès lors les hommes sont fixés à son mouvement qui peut se déployer à partir de l'homme normal ou anormal, moral ou immoral.

Ce à quoi on assiste à l'heure actuelle c'est à la disparition de l'homme fini, limité, c'est-à-dire l'homme individuel de la société bourgeoise; d'où l'exigence passionnée de plus en plus percutante de l'être humain libéré, c'est-à-dire l'être à la fois homme social et Gemeinwesen. Mais, pour le moment, c'est le capital qui, répétons-le, recompose l'homme, lui donne forme et matérialité; sa communauté lui est restituée sous forme du travailleur collectif, son individualité consiste à être usager du capital. Celui-ci étant un indéfini, consent à l'homme d'excéder à un au-delà de la "finitude" par l'établissement d'un procès d'appropriation jamais réalisé, renouvelant à chaque instant l'illusion de l'épanouissement total.

L'homme, à l'image du capital, en vient à ne considérer aucun moment comme étant définitif, mais comme moment d'un devenir sans fin. C'est la jouissance octroyée mais toujours impossible. L'homme est devenu voyeur sensible-passif, le capital être sensible-suprasensible, la vie de l'homme n'est plus un procès mais un phénomène linéaire. Il ne peut plus se retrouver "auprès de lui" aspiré qu'il est par le mouvement du capital. Cette aspiration crée un vide en lui, un manque qu'il doit chaque fois combler de représentations-capital. Plus généralement le capital en procès assure sa domination précisèrent en transformant tout procès en phénomène linéaire; ainsi il tend à briser le mouvement de la nature ce qui conduit à la destruction de cette dernière. Dans la mesure où cette destruction peut avoir des conséquences néfastes pour son propre procès, le capital est amené à s'adapter à la nature: l'anti-pollution.

Ce qu'Hegel avait intuitionné: l'autonomisation du non-vivant, triomphe. On a la mort dans la vie que Nietzsche a perçue, Rainer Maria Rilke chantée, Freud quasi institutionnalisée (l'instinct de mort), que Dada a exhibée sous une forme artistique bouffonne et que les "fascistes" ont exaltée: "Vive la mort". Le nouveau mouvement féministe étasunien l'a fort bien individualisée:

"L'homme aime la mort. Elle l'excite sexuellement, et comme tout est déséjà mort en lui, il n'aspire qu'à mourir". (Valérie Solanas: Scum, Ed. Olympia, 1971).

L'autonomisation de la forme affecte tous les aspects de la vie dominée par le capital. Toute connaissance c'est valable que si elle est formalisée, si elle est privée de contenu. Le savoir ab-

solu est la tautologie réalisée; c'est la forme de la mort se déployant sur toute connaissance. Le système des sciences est sa systématisation; l'épistémologie en est sa redondance.

Lors de sa domination réelle, le capital a réalisé un run away (comme disent les cybernéticiens), un échappement (02).

02.- Nous avons abordé l'étude de l'autonomisation du capital dans Le VI^o chapitre inédit du Capital et l'oeuvre économique de Marx (1966) en particulier dans les notes que nous avons ajoutées en 1972.

Dans un prochain article nous reviendrons plus amplement sur ce sujet d'une part en nous appuyant sur Marx pour montrer que celui-ci avait posé le phénomène sans le reconnaître dans sa totalité et, d'autre part, en faisant une analyse du MPC actuel. Cela nous conduira aussi à revenir sur la définition du travail, son rôle et ce, dans le devenir de l'humanité. Ceci a déjà été abordé par G. Brulé dans l'article paru dans le n°2 série II d'Invariance: "Le travail, le travail productif et les mythes de la classe ouvrière et de la classe moyenne".

Globalement on peut dire que le concept de travail est réductionnel; il n'englobe qu'une partie de l'activité humaine, mais la revendication de son abolition revient à détruire ce reste d'activité, ce qui est exigence utopique du capital. La revendication communiste se place sur le plan de la vie humaine dont l'activité n'est encore qu'une modalité d'expression. L'amour, la méditation, le rêve-éveillé, le jeu et tant d'autres manifestations des êtres humains sont mis en dehors du champ de vie lorsqu'on se laisse enfermer dans le concept de travail. En outre, la définition de Marx selon laquelle le travail est une activité transformant la nature ou la matière à telle ou telle fin, montre

Il n'est plus contrôlé par les hommes. Même passivement ceux-ci sous forme de prolétaires, pouvaient lui être une limite; il s'est libéré également des contraintes naturelles. Toutefois il les retrouve à la fin d'un certain nombre de procès de production (considérés dans le temps): augmentation du nombre d'êtres humains, destruction de la nature, pollution, etc., mais ceci n'est pas, théoriquement, une barrière que le capital ne puisse surmonter. En effet, en dehors de la destruction directe de l'humanité - hypothèse qu'on ne peut pas escamoter - il y a trois devenirs du MPC:

- l'automatisation complète: utopie mécaniste; l'homme devenant un simple ap-

pendice du système automatisé, mais il a encore un rôle d'exécutant;

- une mutation de l'homme, bien mieux un changement d'espèce: obtention d'un être totalement programmable ayant perdu les caractéristiques de l'espèce Homo sapiens; cela n'exige pas nécessairement une automatisation; cet être domestiqué à la perfection pourra faire n'importe quoi;

- une folie généralisée; le capital se mettant au niveau des hommes et réalisant sur la base de leurs limitations actuelles tout ce qu'ils veulent (normal ou anormal), mais impossibilité pour l'homme de se retrouver; la jouissance étant toujours à venir. L'homme est entraîné dans le run away du capital et l'entretient (03).

que le concept de nature ne peut pas être, lui non plus, accepté tel quel. En période de domination du capital, l'homme n'est plus en contact avec la nature (surtout au cours de son travail); entre elle et lui, il y a le capital; mieux le capital devient nature.

Dans les œuvres dites "philosophiques", en revanche, Marx pose de façon nette l'activité totale de l'homme et affirme que le communisme ne peut pas se traduire tout simplement par la libération du travail. Cette position ne disparaîtra pas complètement dans le reste de l'œuvre et survivra à côté de celle "reformiste révolutionnaire" contenue dans Le Capital. Pour les marxistes, la question s'est ensuite simplifiée: ils exaltèrent purement et simplement le travail. Chez Trotsky par exemple il n'y a plus trace du discours complexe de Marx, mais étalage du discours de la domestication, celui du capital: "Toute l'histoire de l'humanité est histoire de l'organisation et de l'éducation de l'homme social pour le travail, en vue d'obtenir de lui une plus grande productivité". Terrorisme et Communisme, p.218, 10/18, Paris, 1963.

Le résultat est finalement identique: le blocage de l'évolution de l'homme qui se produit plus ou moins tôt selon le cas. Ces devenirs sont des abstractions-limites, ils tendent en réalité à se dérouler simultanément et de façon contradictoire. Nous l'avons déjà dit, pour maintenir son procès indéfini le capital est obligé de susciter l'activité des hommes, exalter leur créativité, etc... En outre pour assurer son éternisation le capital doit accomplir cela très rapidement. Il se manifeste donc une contrainte de temps et d'espace, le tout lié à la diminution des ressources naturelles (que l'ersatz des produits synthétiques ne peut annuler) et à l'accroissement démentiel de la population humaine, cause de la disparition de nombreuses formes de vie.

On comprend ainsi que revendiquer le travail ou son abolition c'est demeurer

03.- Ce devenir est fort bien décrit, exalté dans Le choc du futur, de Alvin Toffler, Ed. Denoel-Gonthier.

dans la problématique du capital. L'une et l'autre exigence ne sortent pas du cadre de son devenir; de même la généralisation sans limite du désir devient mouvement isomorphe à l'indéfini du capital.

Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de décadence du MPC. On a certes la désintégration de la société bourgeoise mais cela ne nous a pas donné le communisme. Mieux, nous pouvons dire qu'il y a eu une certaine affirmation de ce dernier mais en opposition à la société bourgeoise, non en opposition au capital pour la bonne raison qu'on n'avait pas perçu son échappement qui ne s'est effectué en totalité qu'avec les mouvements fasciste, nazi, de front populaire, de new-deal, etc... mouvements de passage de la domination formelle à la domination réelle. Ce communisme croyait s'affirmer au travers de la socialisation de toute l'activité des hommes et donc la destruction de la propriété privée, mais c'était en fait le moment de l'accession du capital à la communauté matérielle.

S'il y a décadence du MPC elle coïncide avec la phase de révolution effective contre le capital. Pour l'instant il y a décadence des hommes depuis près d'un siècle, décadence liée à leur domestication par le capital; d'où l'incapacité où s'est finalement trouvé le prolétariat à émanciper l'humanité. Il y a toujours accroissement des forces productives, mais ce sont celles du capital.

"La production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse: la terre et le travailleur". (Le Capital, L.1, t.2, p.182).

Ainsi cela n'a aucun sens de proclamer que les forces productives de l'humanité ont cessé de croître, que le MPC est entré en décadence. Cela reflète simplement l'incapacité où se trouvent les divers théoriciens à reconnaître l'échappement du capital et par là à comprendre le communisme et la révolution communiste. D'autre part, on peut dire que paradoxalement Marx a expliqué, décrit la décomposition de la société bourgeoise et indiqué les conditions de développement du MPC, une société où les forces productives pourraient se développer librement; car souvent ce qu'il a présenté comme devant être réalisé par le communisme, l'a été par le capital.

Marx a exposé une dialectique du développement des forces productives (04). Il a considéré que l'émancipation humaine dépendait de leur plein essor; la révolution communiste - donc la fin du MPC - devait se produire quand celui-ci ne serait plus "assez large" pour les contenir. Toutefois Marx est enfermé dans une ambiguïté: d'une part il pense que l'homme est une entrave au capital parce que celui-ci le détruit, parce qu'il empêche son développement en

04.- Ceci réclame une étude détaillée qui englobera d'ailleurs celle du travail indiquée dans le note 02. Dans l'article qui suit nous l'effleurons; notre intention étant de donner dès maintenant les premières conclusions auxquelles nous sommes parvenus. Nous analyserons en particulier à quel moment se situe cette décadence de l'humanité, comment elle s'est exprimée, etc...

D'autre part nous montrerons le lien intime entre le mouvement de la valeur et la dialectique dont celle des forces productives de Marx. La fin du mouvement de la valeur et de celui du capital pose la fin d'un mode de représentation et détruit l'autonomisation de cette dernière. En particulier la dialectique marxienne sera totalement dépassée.

tant que force productives et, dans certains cas, il pose que le capital peut échapper aux contraintes humaines. Dès lors Marx est amené à postuler une auto-négation du capital. Cela contient le moment des crises qui sont perçues par lui, soit comme moment de restructuration du capital (régénération, ce qui implique la destruction des produits inhibant le procès totale laquelle signifie aussi que le MPC doit disparaître), soit comme moment effectif de sa destruction.

Autrement dit tout en donnant les éléments nécessaires à la compréhension de la domination réelle du capital sur la société, Marx n'a pas été à même de produire son concept; il n'est pas parvenu à reconnaître l'échappement du capital. Ainsi pour lui, l'or reste une barrière contre laquelle le capital doit venir inévitablement buter, la contradiction valorisation-dévalorisation est déterminante, le dépouillement est l'extranéisation des prolétaires pourraient être un obstacle au devenir du capital.

"Dans le développement des forces productives il arrive un degré où sont suscitées des forces de production et de moyen de commerce qui, dans les conditions existantes ne sont plus de forces productives, mais des forces destructrices (les machines et l'argent)...". (avant de poursuivre la citation, il faut noter à quel point retardent ceux qui proclament que le capital ne développe plus que des forces destructrices; il apparaît bien que pour Marx (en 1847) le capital est destruction); ce sera son affirmation constante).

"...si bien que, par conséquence, il est suscité une classe qui a toutes les charges de la société à supporter, sans en jouir des avantages, qui, rejetée de la société est reléguée dans l'opposition vis-à-vis de toutes les autres classes; une classe qui consti-

tue la majorité de tous les membres de la société et de laquelle part la conscience de la nécessité d'une révolution radicale; la conscience communiste, qui peut également se former dans les autres classes grâce à la compréhension de la situation de cette classe". (Engels-Marx, Idéologie allemande).

Le grand espoir de Marx comme celui de tous les révolutionnaires de son époque, c'est le prolétariat; c'est la classe qui par sa lutte pour son émancipation libérera l'humanité. L'oeuvre de Marx est à la fois explication du MPC et du rôle du prolétariat en son sein. Voilà pourquoi théorie de la valeur et théorie du prolétariat sont liées, pas directement toutefois:

"L'application précédente de la théorie de Ricardo, qui montre aux travailleurs que la totalité de la production sociale, qui est leur produit, leur appartient parce qu'ils sont les seuls producteurs réels conduit tout droit au communisme. Mais elle est aussi, comme Marx le fait entendre, formellement fautive économiquement parlant, parce qu'elle est simplement une application de la morale à l'économie. D'après les lois de l'économie bourgeoise, la plus grande partie du produit n'appartient pas aux travailleurs qui l'ont créé. Si nous disons alors: c'est injuste, cela ne doit pas être; cela n'a rien à voir avec l'économie. Nous disons seulement que ce fait économique est en contradiction avec notre sentiment moral. C'est pourquoi Marx n'a jamais fondé là-dessus ses revendications communistes, mais bien sur la ruine nécessaire, qui se consomme sous nos yeux, tous les jours et de plus en plus, du mode de production capitaliste". (Engels, Préface à Misère de la philosophie, Ed. Sociales, 1946, p.18).

Marx n'a pas développé, comme Bordiga l'a souvent rappelé, une philosophie de l'exploitation. Mais alors comment le MPC va-t-il être détruit, en quoi consiste cette "ruine" (ici Engels, en 1884, donne raison à ceux qui, maintenant, parlent de décadence du MPC)? Cela n'est pas précisé. Il semble bien que, dès lors, le prolétariat soit conservé en tant que classe nécessaire à la destruction effective, à la mise à mort définitive du MPC; en outre il est sous-entendu qu'il va être contraint à le faire.

Bernstein avait bien saisi cet aspect de la théorie de Marx; c'est pourquoi s'est-il attelé surtout à démontrer qu'il n'y avait pas de contradictions poussant à la dissolution (cf. en particulier "Le mouvement du revenu dans la société moderne" et "Crises et possibilités d'adaptation" dans Les présuppositions du socialisme et les tâches de la social-démocratie, Rowohlt Verlag, pp.73 sqq.). Mais cela le conduisit à se faire l'apologète de la vieille société bourgeoise que le mouvement du capital allait détruire, surtout à partir de 1913; il ne peut donc, en aucune façon, nous éclairer sur la situation actuelle.

De même qu'il a donné les éléments pour le dépassement de la théorie de la valeur, Marx a de même fourni ceux nécessaires au dépassement de la théorie du prolétariat; les deux théories liées, se justifient l'une l'autre. Dans les Grundrisse, Marx exalte le MPC qu'il considère comme révolutionnaire. Si le prolétariat apparaît avec cette détermination, investi de ce caractère, c'est dans la mesure où il exécute les lois internes du MPC. Ceci - déclarons-le immédiatement - n'est pas exprimé explicitement. Le prolétariat est présent dans l'analyse; il est postulé que sa misère doit obligatoirement le pousser à se révolter et, en détruisant le MPC, il va libérer ce qu'il y a de progressif en ce dernier, c'est-à-dire la tendance à l'épa-

nouissement des forces productives.

Dans Le Capital le prolétariat n'est plus considéré comme la classe représentant la dissolution de la société, comme le négatif à l'oeuvre. Il est question de la classe ouvrière, classe en définitive plus ou moins intégrée dans la société, qui actualise un réformisme révolutionnaire: lutte pour une augmentation des salaires, contre le travail excessif imposé aux enfants et aux femmes, lutte pour une réduction de la journée de travail.

A la fin du Livre I, Marx explique que la dynamique qui conduit à l'expropriation des expropriateurs et à l'augmentation de la misère (et ici il faut se garder, comme le fit justement remarquer Bordiga, de la réduction économique apportée à ce concept) obligera le prolétariat à se soulever contre le capital.

Dans le Livre II comme dans les Notes critiques au programme de Gotha il n'indique pas une réelle discontinuité entre MPC et communisme; il y a toujours accroissement des forces productives; la discontinuité réside dans l'inversion du but de la production (elle est décalée dans le temps par rapport à la révolution) qui ne doit plus être la richesse mais l'homme lui-même. Mais à partir du moment où il n'y a pas vraiment une discontinuité fondamentale entre MPC et communisme, la volonté est nécessaire pour transformer les hommes car comment, sinon, inverser le but? C'est là le réformisme révolutionnaire de Marx dans sa plus vaste amplitude. La dictature du prolétariat, la phase de transition (alors que dans les Grundrisse c'est le MPC qui constitue cette phase ce qui a une grande importance pour notre mode actuel de poser le communisme) - sont des périodes de réformes dont les plus importantes sont la réduction de la journée de travail et l'utilisation du bon de travail. On doit noter ici, sans pouvoir insister, le

rapport étroit entre réformisme et dictature.

Le prolétariat apparaît nécessaire pour conduire le développement des forces productives non plus autour du pôle valeur, mais autour du pôle humain. Toutefois il y a le danger que le MPC intègre le prolétariat mais - et de cela abusèrent les divers marxistes - la crise, en détruisant sa réserve, le réinstalle dans ses caractères révolutionnaires et le mouvement d'insurrection contre le capital est de nouveau possible.

Il en résulte que l'oeuvre de Marx apparaît en grande partie comme la conscience vraie du MPC; les bourgeois et à leur suite les capitalistes n'ont pu à l'aide de leurs différentes théories exhiber qu'une fausse conscience. D'autre part le MPC a réalisé le projet prolétarien de Marx; le prolétariat et ses théoriciens en demeurant sur le plan étroitement marxiste se trouvèrent, à un moment donné, concurrencés par les adeptes du capital. Celui-ci, parvenu à la domination réelle, ne peut que reconnaître l'effectivité du mouvement et sanctionner la validité de l'oeuvre de Marx réduite le plus souvent à matérialisme historique. Mais lorsqu'en Allemagne, au début de ce siècle, les prolétaires pensaient que par leur action ils détruiraient le MPC ils ne se rendaient pas compte qu'ils ne tendaient, en fait, qu'à l'autogérer. La fausse conscience s'emparait à son tour du prolétariat.

Le matérialisme historique est la sanctification de l'errance dans laquelle l'humanité s'est enfoncée depuis plus d'un siècle; l'accroissement des forces productives est la condition sine-qua-non de la libération. Or, par définition tout accroissement quantitatif se meut dans la sphère de l'indéfini, du faux infini. Qui fixera la "hauteur" des forces productives, pour déterminer l'arrivée du grand soir? Il est

évident que pour Marx le mouvement était double et contradictoire; accroissement des forces productives et misère des prolétaires; de là devait surgir le heurt révolutionnaire. Dit encore autrement, on avait contradiction entre socialisation de la production et appropriation privée.

Le moment signifiant que les forces productives ont atteint le niveau voulu pour qu'on puisse changer de mode de production c'est donc celui de l'éclatement de la crise du capitalisme. Celle-ci dévoilerait l'étroitesse de ce dernier et son incapacité à englober de nouvelles forces productives, donc rendrait patent l'antagonisme entre ces dernières et les formes capitalistes de production. Or, nous l'avons dit le capital a opéré un échappement, a intégré les crises et a réussi à assurer une réserve sociale aux prolétaires. Ne reste pour beaucoup que la fuite en avant: pour les uns les forces productives ne sont pas assez développées, pour d'autres elles ont cessé de croître. Dans les deux cas toute la question se ramène soit à organiser l'avant-garde, le parti, soit à recourir à des pratiques immédiates, suscitateuses de conscience.

Le devenir dans l'errance est aussi de venir dans la mystification. Marx concevait celle-ci comme le résultat d'un renversement de rapport; ainsi, le capital résultat de l'activité du travailleur va apparaître comme étant lui-même créateur. La mystification découle de phénomènes réels; c'est la réalité en devenir qui est mystificatrice. Il y a quelque chose qui est mystifié et ceci se fait au travers d'une lutte; le triomphe du capital c'est celui de la mystification généralisée. Mais étant donné que par suite de son anthropomorphose c'est maintenant cette réalité, produit de la mystification, qui est la seule effective, on doit envisager la question autrement. 1° la mystification étant stable (tendance à l'éternisation du capital), étant une

réalité il est vain d'attendre une démy-
stification qui rendrait la vérité de la
situation antérieure. 2° par suite de l'é-
chappement du capital cette mystification
se présente comme une réalité vraie et de
ce fait a avalé sa mystification qui n'est
plus opérante. On a le despotisme du capi-
tal.

Maintenir la mystification comme élément
opérateur voudrait dire que les hommes pour-
raient avoir certains rapports réels qui se-
raient chaque fois mystifiés. En fait la my-
stification a opéré à un moment donné et est
devenue réalité. Elle ne peut donc plus être
que par rapport à un stade historique dé-
sormais révolu. Ce qui n'élimine pas l'im-
portance de sa connaissance, de son étude
afin de comprendre le mouvement qui a abou-
ti au stade actuel du MPC et de percevoir,
au cours des âges, les vrais acteurs.

La réalité mystifiante-mystifiée comme
la réalité antérieure qui a été mystifiée
doivent toutes deux être détruites. En ou-
tre la mystification n'est "visible", per-
ceptible que pour ceux qui rompent (sans
s'illusionner sur les limites de cette
rupture) avec les représentations du capi-
tal et pour ce faire, l'oeuvre de Marx a
certes une grande importance. Elle presen-
te une grande faiblesse: c'est qu'elle ne par-
vient pas à expliquer toute l'ampleur de
la mystification par suite de la non-re-
connaissance de l'échappement du capital.

Avant, la révolution pouvait être dés-
ignée que la mystification avait été levée, le
processus révolutionnaire était en quelque
sorte destruction de cette dernière; main-
tenant, l'homme a été absorbé non seule-
ment dans sa détermination classiste où
il fut piégé durant des siècles, mais en
tant qu'être biologique; c'est donc une
totalité qu'il faut détruire en se posant
hors d'elle. On ne peut plus se contenter
d'une démystification. La révolte des hom-
mes menacés dans leur vie la plus immédia-

te va au-delà de la mystification; il s'a-
git, d'entrée, de créer une autre vie. Ce-
ci se pose simultanément en dehors du vieux
discours du mouvement ouvrier et de sa
vieille pratique, ainsi qu'en dehors de la
critique qui en est faite, qui le taxe de
simple idéologie (l'homme lui-même étant
considéré comme un précipité idéologique).

La mystification n'opère pas dans un
seul sens, c'est-à-dire uniquement sur la
société capitaliste; la théorie qui l'ex-
pliquait n'échappe pas à son emprise. La
théorie marxiste élevée au rang de conscien-
ce du prolétariat est en fait une nouvel-
le figure de la conscience: la conscience
repressive. Il nous faut indiquer quelques-
uns de ses caractères en laissant de côté
l'interrogation sur le fait de savoir si,
historiquement, toute conscience ne fut
pas repressive.

L'objet de la conscience repressive c'est
son but qu'elle croit dominer. Comme il y
a un écart entre ce but et la réalité im-
médiate elle devient théologienne et raf-
fine sur les différences entre programme
minimum ou immédiat et programme maximum,
futur, médiat; mais plus le chemin de son
exécution devient long, plus elle s'é-
rige elle-même en but et se réifie sous
forme d'organisation, devient incarnation
du but.

Tout son travail est de faire cadrer
la réalité avec son concept d'où toute la
sophistique au sujet du décalage entre mo-
ments objectifs et moments subjectifs. El-
le existe et, pourtant, elle ne peut pas
être. C'est justement à cause de son inca-
pacité à être qu'elle doit nier, mépriser
ce qui veut se manifester, être...

Autrement dit, elle existe mais elle a
besoin de certains phénomènes, événements
pour être effective; comme elle est en
fait un produit du passé elle est réfutée
par chaque événement actuel; elle ne peut

donc exister qu'en polémique avec la réalité; elle se pose réfutation de tout; elle ne peut persister qu'en se figeant dans sa forme, en devenant de plus en plus totalitaire. Pour être opératoire elle doit être organisée: mystique du parti, des conseils, autant de coagulations de la conscience despotique.

Tout mouvement immédiat qui ne reconstruit pas cette conscience (et tout racket politique prétend être le lieu conscientiel véritable) est condamné. La condamnation se double de justification: caractère prématuré, impatience de ceux qui se sont révoltés, manque de maturité, provocation de la classe dominante; le tout est complété par les litanies sur le caractère petit-bourgeois des éternels anarchistes, sur l'utopisme des intellectuels ou des jeunes. La lutte n'est réelle que si elle réactualise la conscience de classe à tel point que certains vont jusqu'à souhaiter la guerre afin qu'elle produise enfin cette conscience.

La théorie s'est muée en conscience répressive, le prolétariat est devenu un mythe; non dans sa réalité parce que dans tous les pays où il n'y a qu'une domination formelle du capital ce prolétariat existe bien et constitue la majorité de la population et que dans les pays à domination réelle on trouve encore un grand nombre d'hommes et de femmes dans la situation des prolétaires du XIX^e siècle; ce sont les travailleurs étrangers..., mais en tant qu'opérateur révolutionnaire, que classe devant libérer l'humanité entière et de ce fait dénouer les contradictions économique-sociales. L'activité de chaque parti, de chaque groupe est organisée autour de ce mythe. Il pose les origines. Tout commence avec l'apparition de cette classe définie si non comme seule classe révolutionnaire ayant opéré dans l'histoire, tout au moins comme la plus révolutionnaire. Ce qui s'est passé avant est ordonné en fonction du surgissement de

cette classe et les événements antérieurs sont secondaires par rapport à ceux vécus ou créés par le prolétariat. Il indique une conduite. On est sauvé si on est prolétaire, sinon il faut expier la tare de la naissance non-prolétarienne et cela se fera par diverses pratiques allant jusqu'à l'accomplissement de stages en usines. Tout groupe n'atteint l'existence révolutionnaire qu'à partir du moment où il est apte à exhiber un ou plusieurs "authentiques" prolétaires. La présence de l'homme aux mains calleuses est la garantie, le certificat d'authenticité révolutionnaire. Le contenu du programme défendu par ce groupe, sa théorie, ou même ses actions n'ont aucune importance, seule compte la présence ou l'absence du "prolo". Le mythe entretient et renouvelle l'antagonisme entre intellectuels et manuels. Beaucoup de conseillistes ont un culte de l'anti-intellectualisme qui leur tient lieu de théorie et de justification. Ils peuvent dire n'importe quelle idiotie, ils seront sauvés; ce sont des prolos!

De même que, pour beaucoup, on cesse d'être révolutionnaire si on quitte le parti, de même il serait impossible d'être révolutionnaire si on ne se revendique pas du prolétariat, si on ne s'affuble pas de vertus que l'on croit prolétaires. La contrerévolution finit aux fontaines mythiques qui séparent le prolétariat du reste du corpus social. Toute action est justifiée au nom du mouvement prolétarien; on agit non parce qu'on a besoin d'agir, mais par la haine du capital, on agit parce que le prolétariat aurait retrouvé sa base de classe; l'action, la pensée se dévoilent par personnes interposées.

C'est ainsi que, surtout après 1945, le prolétariat classe révolutionnaire, s'est survécu grâce à son mythe.

Un étude historique des mouvements révolutionnaires prolétariens mettrait en é

vidence le caractère limité de cette classe. Marx lui-même dévoile bien son caractère réformiste. Au fond, de 1848 - le droit au travail - à 1917-1923 - plein emploi et autogestion par les unions prolétariennes - le prolétariat se rebelle uniquement à l'intérieur du système capitaliste et cela tend à démentir les affirmations de Marx dans l'article "Gloses critiques marginales à l'article: "Le roi de Prusse et la réforme sociale. Par un prussien. "Mais à ce moment-là le prolétariat se manifesta réellement en tant que sans réserve, en tant que négation totale. Il fut amené à créer une rupture profonde permettant de comprendre ce que peut être la révolution communiste et donc le communisme. Marx avait donc raison; mais le MPC devait obligatoirement - afin de pouvoir subsister - annihiler la négation qui le rongait. Le prolétariat qui, comme Marx et Engels le disent dans L'idéologie allemande, est en dehors de la société est de plus en plus intégré en elle; il s'intègre dans la mesure où il lutte pour sa survie, pour se renforcer; plus il s'organise et plus il devient réformiste. Il en arrive, avec le parti socialiste allemand, à former une contre-société, qui est finalement absorbée dans la société du capital et le mouvement négateur du prolétariat est terminé (05).

Kautsky, Bernstein, Lénine n'ont-ils pas tout simplement reconnu la réalité du mouvement ouvrier lorsqu'ils déclaraient qu'il fallait l'unir au mouvement socialiste: "Le mouvement ouvrier et le socialisme ne sont nullement identiques par nature" (Kautsky).

05.- Ce qui prouve qu'il était impossible de tenir un discours et un comportement classistes et de maintenir la thèse fondamentale aclassiste de la négation nécessaire du prolétariat par lui-même.

L'affirmation de Lénine tant décriée, le prolétariat ne peut, par lui-même, parvenir qu'à une conscience trade-unioniste, ne renferme-t-elle pas la vérité de la classe désormais soumise au capital? En fait on ne put la critiquer qu'à partir de la distinction, faite par Marx dans Misère de la philosophie, entre la classe objet du capital et la classe sujet. Sans secours révolutionnaire le prolétariat ne pouvait pas redevenir sujet. Le procès par lequel il redevenait ainsi impliquait une conséquence en dehors, extérieure qui, à un moment donné, serait apte à s'incarner dans le prolétariat. La conscience venant de l'extérieur est la forme la plus réifiée, extranésée de la conscience repressive! En conséquence, il n'est pas question de reprendre le débat pour revenir à Marx mais de reconnaître que le cycle de la classe prolétarienne est désormais terminé, d'une part parce que ses objectifs ont été réalisés, d'autre part parce qu'elle n'est plus, à l'échelle mondiale, déterminante. Nous sommes parvenus au bout du cycle historique durant lequel l'humanité (surtout la partie située en occident) s'est mise dans des sociétés de classes. Nous l'avons affirmé, le capital réalise la négation des classes par une mystification car il maintient les heurts, les conflits caractéristiques et liés à l'existence des classes. Mais c'est une réalité, c'est le despotisme du capital. C'est lui qu'il nous faut maintenant affronter et non le passé.

Dans la quasi totalité de la social-démocratie le divorce entre le mouvement réel, réformiste de la classe ouvrière et le but socialiste était perçu. Bernstein proclama qu'il fallait en définitive s'adapter de façon claire et nette et non de façon hypocrite (à la manière de la majorité des socialistes) c'est-à-dire faire des proclamations révolutionnaires pour cacher les compromis (06). Parallèlement la dif-

06.- Cf. à ce sujet le livre de H. Mueller

difficulté de définir, de délimiter la classe prolétarienne était de plus en plus ressentie. Elle était telle qu'à partir du début de ce siècle presque tous les révolutionnaires cherchèrent à la définir par un phénomène de conscience: R. Luxembour, Pannekoek de façon directe, Lénine, Trotsky de façon indirecte par le parti, etc... La révolution russe ne fit que rendre plus urgente la nécessité de préciser ce qu'était la classe prolétarienne, d'où les tentatives de Korsch et surtout de Lukacs:

Histoire et conscience de classe; Plus tard Bordiga affirmera que la classe doit être définie par le mode de production qu'elle tend à instaurer. Elle ne peut donc être classe pour elle-même qu'à partir du moment où elle agit en fonction de ce but, dans la mesure où elle reconnaît son programme où se trouve décrit ce mode de production. Elle existe quand existe le parti, car ce n'est qu'avec ce dernier que le programme peut avoir une effectivité. "Nous avons encore besoin d'un objet, le parti, pour prévoir la société communiste." (Bordiga, Réunion de Milan, 1960). Dans la mesure où les hommes et les femmes sont aptes à se mouvoir vers le communisme, comme on peut s'en rendre compte chez les

de 1892 Der Klassenkampf in der deutschen Sozialdemokratie, Verlagskooperative Heidelberg-Frankfurt-Hannover-Berlin, 1969 (La lutte de classe dans la social-démocratie allemande), qui nous montre bien la dualité-duplicité des hommes comme Bebel s'exprimant en droitier à la tribune parlementaire et en "gauchiste" lors de meetings ouvriers, et qui, d'un côté, affirmait qu'il fallait attendre encore longtemps avant de pouvoir réaliser les principes du socialisme et, d'un autre côté, proclamait la venue proche de ce même socialisme.

Ce livre est intéressant aussi parce qu'on y trouve des positions qui seront plus tard celles du KAPD (Parti communiste ouvrier allemand).

jeunes à l'heure actuelle, on constate qu'on n'a plus besoin de l'objet parti.

En conclusion, pour les partitistes comme pour les conseillistes, la question de l'action se ramènerait le plus souvent à trouver un moyen direct ou indirect pour rendre le prolétariat réceptif à sa propre conscience. Car il n'est jamais que tel qu'en lui-même sa conscience le changeant.

Ainsi ce qui s'est effondré entre 1913 et 1945 c'est le réformisme révolutionnaire: faire le socialisme en continuité avec le MPC, sur sa base directe. C'est la fin de qui fut l'illusion de pouvoir diriger l'essor des forces productives dans une autre voie que celle qu'elles avaient empruntée. En effet on peut être d'accord avec Marx pour affirmer que dès 1848 le communisme était possible parce que justement avec l'irruption du MPC toutes les limitations sociales et naturelles ont été brisées et qu'un libre développement est possible. Mais la mentalité des hommes, leurs représentations étaient telles qu'ils ne purent en fait concevoir, ni entrevoir un tel devenir, parasités qu'ils étaient par le mouvement millénaire de la valeur, ou bien trop subjugués par les limitations de leurs anciennes communautés perverties, pour pouvoir entreprendre un nouveau chemin pour atteindre une autre communauté. Marx et Engels eux-mêmes conçurent en définitive le MPC comme moment nécessaire, inévitable que les hommes dans leur totalité devaient connaître, vivre. Seules les révoltes des populistes russes et leur volonté de ne pas emprunter la voie capitaliste firent comprendre à Marx son erreur. Mais ce ne fut pas suffisant. A partir du XIX^e avec la justification de la théorie marxiste (théorie du prolétariat) l'humanité s'enfonça pleinement dans son errance: le développement des forces productives.

Si nous ne pouvons plus accepter cette théorisation de Marx sur le rôle des forces productives-nous pouvons être d'accord avec lui par un détour. Le capital rend les hommes esclaves au nom même des hommes, puisqu'il s'est anthropomorphisé. C'est bien la domination de la mort puisque c'est toujours leur être devenu qui domine, qu'ils contemplant. C'est un procès toujours recommencé; le capital pénètre la pensée, la conscience, et de ce fait détruit les hommes tels qu'ils avaient été produits par des siècles de société de classe. La perte de substance des hommes c'est la perte de leur vieil être que le capital a pompé. Le processus touchant à sa fin, le capital doit maintenant s'attaquer non plus à la dimension passée de la humanité, mais à sa dimension future; il doit conquérir l'imagination. L'homme est donc dépouillé et tend à être réduit à sa dimension biologique. Le phénomène atteint les racines. Autrement dit le développement des forces productives se présente comme ayant été nécessaire pour détruire les vieux schémas, les modes de pensée, les représentations archaïques qui limitaient les hommes (cette destruction est maintenant interprétés par des philosophes comme Foucault). Mis en cause dans leur existence purement biologique, les êtres humains commencent à se soulever contre le capital. C'est à partir de là que tout peut être reconquis, par une création généralisée. Mais ce devenir n'est pas simple, univoque. Le capital peut encore profiter de la créativité des êtres humains, leur ravir l'imagination, se régénérer et se resubstantialiser; c'est dire que la lutte est d'importance et donne toute sa profondeur à l'alternative: communisme ou destruction de l'espèce humaine. Enfin on ne doit pas oublier qu'au cours de l'errance, différents mouvements révolutionnaires cherchèrent l'issue; divers possibles furent en quelque sorte bloqués; maintenant ils peuvent se manifester (07).

L'on doit sortir de l'errance et détruire la conscience repressive qui inhibe le devenir au communisme. Pour cela il est essentiel de ne plus le percevoir comme prolongement du MPC, de ne plus penser qu'il suffit de supprimer la valeur d'échange et de faire triompher la valeur d'usage car, nous l'avons vu, cette dichotomie ne signifie plus rien de nos jours; d'autre part celle-ci est encore liée à la valeur, mais centrée sur le principe d'utilité et non de productivité; liée à la domination directe des hommes, elle est inséparable de la propriété privée.

07.- Il n'y a pas dans l'histoire d'irréversibilité absolue. Des possibles qui se sont manifestés il y a des milliers ou des centaines d'années n'ont pas été pour toujours abolis. L'histoire n'est pas un Moloch avaleur de possibles condamnant le devenir humain à un dépouillement inévitable et irrémédiable. L'histoire ne serait alors que justification du devenu ce à quoi beaucoup veulent la réduire et en faire le pire des despotes.

La philosophie de Hegel avec sa dialectique du dépassement (Aufhebung), donc du mouvement qui abolit et conserve en même temps, fut une tentative de sauver ce que les hommes avaient produit aux époques antérieures. Hegel a été obnubilé par une problématique de la perte de réalité, de multiplicité de manifestations, de possibles, etc., d'où l'importance chez lui du souvenir (cf. en particulier le chapitre "Le savoir absolu" de La phénoménologie de l'esprit).

Le mouvement du capital en revanche abolit le souvenir de ses étapes antérieures (mystification et magie) comme celui des phases de l'humanité pour se poser, tel qu'il est, au niveau le plus évolué de son être, une "forme réifiée" (cf. le chapitre "Les revenus et leurs sources. L'économie vulgaire" du Livre IV du Capital, Marx-Engels, Werke, t.26 (3)).

Le communisme n'est pas un nouveau mode de production (08); il est l'affirmation d'une nouvelle communauté. C'est donc

08.- Le concept de mode de production n'est vraiment valable que pour le mode de production capitaliste de même que celui de classe n'est vraiment opérant-opérateur que dans la société bourgeoise. Une étude plus précise de cette question sera faite en liaison avec celles indiquées dans les notes 02 et 04. Le concept de production est chez Marx plus ou moins riche en déterminations. Ils s'appauvrit lorsqu'on passe des Manuscrits de 1844 et L'idéologie allemande à Le Capital. Il est en liaison étroite avec le concept de nature ainsi qu'avec une certaine conception de l'homme. C'est dire que nous avons affaire à une "donnée" complexe d'autant plus qu'on ne peut l'examiner qu'en liaison avec l'existence des communautés communistes initiales et leur dissolution. La séparation de l'homme de sa Gemeinwesen est bien un dépouillement. L'homme travailleur est celui qui a perdu une foule de déterminations qui formaient un tout lorsqu'il était uni à sa communauté.

Il y a un réel procès d'expropriation des hommes. Ceux qui ne comprennent pas cela ne comprennent pas ce qu'est le capital. L'homme a été réduit à un être inexpressif par perte de ses sens et réduction de son activité à un travail quantifié. L'homme devenu être abstrait est avide de musiques ayant encore conservé la sensualité ancestrale, d'où la vogue du jazz et des musiques sud-américaines. L'homme réduit n'a plus qu'un élément de relation avec le monde extérieur, la sexualité qui tend à combler le vide des sens. D'où effectivement, une pansexualité ou plus exactement une pansexualisation de l'être que Freud a interprété comme étant un caractère invariant des hommes, alors qu'elle n'est que le résultat de leur mutilation. Que

une question d'être, de vie, ne serait-ce que parce qu'il y a un déplacement fondamental: de l'activité engendrée à l'être vivant qui l'a produite; jusqu'à maintenant les hommes et les femmes ont été aliénés à cette production. Ils vont, non pas devenir maîtres de celle-ci, mais ils vont créer de nouveaux rapports entre eux, qui détermineront une toute autre activité.

Le communisme n'est pas non plus une nouvelle société (09). Celle-ci naît avec

peut représenter l'inconscient sinon la vie affective-sensorielle de l'homme réprimée par le capital? Car l'homme doit être domestiqué, plié à une rationalité qu'il doit intérioriser; cette rationalité c'est celle du procès de production du capital. Une fois ceci réalisé, l'homme est dépossédé de cette vie sensorielle réprimée qui devient objet de connaissance, savoir; elle est capitalisable. L'inconscient devenu objet de commerce est débité en tranches sur le marché du savoir. L'inconscient n'a pas toujours existé; il n'est déjà plus là, sinon en tant que composante du discours du capital; il en est de même des perversions humaines.

Réduit à l'inexpressivité la plus parfaite l'homme tend à devenir en tout point comparable à la particule élémentaire étudiée par la physique nucléaire dans laquelle on peut trouver les fondements de la psychologie de l'homme capitalisé qui est mû par le champ du capital.

09.- Il est aberrant également de parler de société primitive. Nous le préciserons en abordant à nouveau les communautés primitives. A ce sujet, s'il est vrai que l'œuvre de Marx est insuffisante pour expliquer leur existence, leur développement, ainsi que leur dissolution, il est faux de dire qu'elle pêche absolument par européocentrisme, voire par illuminisme

le phénomène d'assujettissement de certaines ethnies par d'autres ou avec la formation des classes. La société c'est l'ensemble des rapports sociaux. Ceux-ci s'érigent vite d'intermédiaires au rang de despote. L'homme en société est l'homme esclave de la société.

Avec le communisme, finie la division du travail sur laquelle a pu se greffer le mouvement de la valeur (qu'il impulse et exalte à son tour) l'édification des classes ou des castes; le communisme est avant tout union. Il n'est pas domination de la nature mais réconciliation avec elle, ce qui suppose aussi qu'elle soit régénérée. Les êtres humains ne peuvent plus la considérer simplement comme un objet pour leur développement, une chose utile, mais comme un sujet (pas au sens philosophique) non séparé d'eux ne serait-ce que parce qu'elle est en eux; il y a réalisation de la naturalisation de l'homme et de l'humanisation de la nature (Marx) et fin de la dialectique du sujet et de l'objet.

Il en découle une destruction de l'urbanisation et formation de multiples communautés réparties sur la terre, ce qui implique suppression de la monoculture, autre forme de la division du travail, et

et qu'elle pâtit donc des mêmes erreurs que la théorie bourgeoise. La plupart de ceux qui affirment cela n'ont pas compris la question de la communauté chez Marx et réduisent son oeuvre à un simple matérialisme historique.

Ce qui manque chez Marx c'est une étude détaillée sur la façon dont surgit "l'économie" dans les communautés primitives et provoque leur dissolution.

Ajoutons, enfin, qu'il est de plus en plus inexact de parler de société capitaliste. Nous y reviendrons.

une transformation complète du système de communications; les transports seront considérablement diminués. Le mode de vie communautaire est le seul qui puisse permettre à l'homme de dominer sa reproduction, de limiter l'augmentation (actuellement démentielle) de la population, sans recourir à des pratiques ignobles: détruire les hommes et les femmes.

La domination d'un groupe humain sur un autre, la société de classes, ont leur origine dans la sédentarisation de l'homme. Nous vivons toujours avec les mythes engendrés lors de cette fixation en un milieu quelconque de notre terre-mère: ainsi les mythes du pays natal, de l'étranger, mythes qui bornent la vision du monde, qui mutilent. Il est évident qu'il ne s'agira pas, en réaction, de revenir à un nomadisme tel qu'il pouvait être pratiqué par nos lointains ancêtres cueilleurs; les hommes et les femmes acquerront un nouveau mode d'être au-delà du nomadisme et de la sédentarité. Cette dernière conjuguée avec l'inactivité corporelle est la source primordiale de la quasi totalité des maladies somatiques et psychologiques des êtres humains actuels; une vie active et non fixée résoudra sans médecine ni psychiatrie toutes les difficultés.

Le passage au communisme implique une transformation de la technique. Celle-ci n'est pas chose neutre; elle est déterminée par le mode de production. En occident, en particulier, les divers modes de production ont séparé toujours plus les hommes de la technique; à l'origine celle-ci n'est qu'une modalité d'être des hommes. Revendiquer une technologie douce c'est revendiquer une technologie qui soit à nouveau dans le prolongement de l'humain et non plus automatisé au service d'un être oppresseur(10).

10.- Dans les communautés primitives les êtres humains dominaient la technique. En

Dans le communisme les êtres humains ne peuvent pas non plus être définis comme de simples usagers; ce serait le communisme conçu comme un paradis terrestre où l'on dispose de ce qui est dans une immédiateté telle que l'homme ne se distinguerait en rien de la nature (l'homme, comme le fit remarquer à ce propos Hegel, serait un animal); ils sont créateur, producteurs, usagers; le procès total est reconstitué à un niveau supérieur et ceci vaut pour tout être individuel. De même dans les relations interindividuelles, l'autre ne est pas considéré selon une utilité: plus de comportement d'utilisation. Il y a ré-

Occident, dans la société antique, celle-ci tend à s'autonomiser et c'est de cela que les anciens avaient peur. La technique impose à l'homme de copier la nature; même si ensuite il peut trouver un procédé qui ne se trouve pas en elle, il est assujéti à un devoir-faire, à un savoir-faire, à un ordre naturel en quelque sorte. Il semble perdre toute capacité de création libre (cf. à ce sujet les remarques de J.I. Vernant in Mythe et pensée chez les grecs, Ed. Maspéro). Lorsque les hommes n'ont plus peur de la technique et acceptent de la développer, on assiste, en même temps, à leur réconciliation avec l'art qui avait été déprécié à la fin de la société esclavagiste. Ce fut l'époque de la Renaissance dont les philosophes définissaient l'homme: un être qui se fait (cf. Individu et cosmos dans la philosophie de la renaissance de Cassirer qui cite N. de Cues, Ch. de Bouelles, Pic de la Mirandole, Ficino, etc.) Mais le développement de la technique n'a pas ramené l'homme à la nature; il a abouti à son expropriation et à la destruction de cette dernière. L'homme perd de plus en plus la faculté de création. En ce sens, la peur des anciens ne fut pas vaine!

Ainsi à partir des philosophes de la Renaissance en passant par Descartes,

conciliation des sexes, toute-fois, tout en étant séparés, ceux-ci perdront de leurs différences et de leurs oppositions rigides produites pas des millénaires d'antagonisme.

Ces quelques caractéristiques suffisent pour qu'on comprenne comment on peut concevoir le mouvement d'accession à la communauté humaine.

Nous sommes tous esclaves du capital. On commence à se libérer à partir du moment où l'on refuse de se percevoir selon les catégories de ce dernier, c'est-à-dire en tant que prolétaire, homme des nouvelles classes moyennes, capitaliste, etc., car cela entraîne que nous percevions l'autre - dans son mouvement de libération - non plus selon ces mêmes catégories. Dès lors le mouvement de reconnaissance des êtres humains peut commencer. Ce n'est évidemment que le début toujours menacé de faillite du mouvement de libération. Ne pas s'en rendre compte serait nier la force du capital. C'est une dynamique qu'il faut percevoir. Nous sommes tous esclaves; notre but n'est pas de devenir maîtres, même sans esclave, mais d'abolir toute dialectique du maître et de l'esclave. On ne peut réaliser cet objectif ni en constitu-

Hegel, jusqu'à Marx, l'homme est défini au travers de la technique (l'homme est un fabricant d'outils: Franklin) et par la production. Dépasser Marx impose de réexaminer le "phénomène humain" depuis la dissolution des communautés primitives jusqu'à nos jours, et de repenser les oeuvres des philosophes et des économistes d'Aristote à Marx afin de mieux comprendre comment, à une période où la valeur, puis le capital, domine, les hommes se sont perçus et comment de ce fait - étant, nous, parvenus au bout du phénomène valeur - nous pouvons concevoir l'humanité, donc le communisme.

ant des communautés qui, toujours isolées, ne font jamais obstacle au capital - celui-ci peut même facilement les englober en tant que possible, en tant que moment déviant par rapport à sa normalité, ce qui permet de la reconnaître en tant que telle - ni en cultivant son être individuel en lequel on trouverait finalement le vrai homme. En réalité ces modalités doivent être liées: se percevoir en tant qu'être humain sans s'affluer d'une quelconque détermination c'est déjà lever le carcan des sociétés de classe; tendre à la communauté est absolument nécessaire; réaffirmer l'individualité (surtout dans sa modalité temporelle) c'est refuser la domestication. Même en tant que premier moment de rébellion ceci est encore insuffisant car l'être humain est individualité et Gemeinwesen. Il n'a pu être réduit à l'état inexpressif actuel qu'à la suite du dépouillement de sa Gemeinwesen, possibilité qu'a chaque homme d'englober en lui l'universel, l'ensemble des relations humaines et ce dans le temps total. Les différentes religions, philosophies, théories ne sont que des ersatz de cette composante essentielle de l'homme. Le communisme étant la mort de l'identique, de la répétition in même, tous les êtres se manifesteront dans leur diversité; ils affirmeront chacun leur Gemeinwesen. Cela implique que dès maintenant on refuse le despotisme d'une religion, d'une philosophie, d'une théorie.

Refuser la main mise sur soi d'une théorie ne revient pas à rejeter toute réflexion théorique. Au contraire, mais cela postule que l'acte théorique n'est pas suffisant. La théorie peut revendiquer la réconciliation sens-cerveau mais elle reste dans les limites de cette séparation; c'est la vie totale c'est-à-dire l'ensemble des manifestations, c'est l'être total unifié qu'on doit tendre à affirmer. Certes, il est toujours nécessaire d'opérer à l'aide des apports de Marx, par e=

xemple, mais il devient de plus en plus crétin de se proclamer marxiste. En outre, et ceci nous ramène à ce que nous avons dit au sujet de la conscience répressive, la théorie peut devenir simple alibi d'inaction. Au départ, le refus de l'action peut être amplement justifié; toutefois la séparation d'avec la réalité conduit souvent à ne plus percevoir ensuite les phénomènes nouveaux qui la travaillent. A ce moment-là la théorie au lieu de permettre une reprise de contact effective avec la réalité, est un facteur de séparation, d'éloignement qui se traduit finalement par un porte à faux, une mise hors du monde. Attendre est difficile surtout lorsqu'on ne veut pas reconnaître que les autres peuvent parvenir à la théorie sans notre intermédiaire personnel, celui de notre groupe, ou de notre parti. Car il faut y insister, la théorie, comme la conscience, a besoin d'une objectivation, de telle sorte que, même si c'est uniquement au niveau individuel (à partir du moment où l'on a dénoncé les rackets), il peut se produire que ce soit la théorie qui soit érigée au rang de racket. Elle est conçue, au niveau du sujet se posant révolutionnaire, comme un despotisme: tout le monde doit la reconnaître.

Par suite de la domination depuis plus de deux millénaires du corps par l'esprit, il est évident que la théorie est encore manifestation de cette domination.

C'est la totalité de la vie qui devient déterminante. Les diverses productions antérieures sont parcellaires: art, philosophie, science. Elles indiquent en définitive les moments du vaste dépouillement des êtres humains en même temps que la tentative d'y remédier. Il ne s'agit plus de réaliser l'art ou la philosophie; le capital l'a déjà fait à sa façon, mais de conquérir un autre monde, de le créer; un monde où enfin toutes les potentialités biologiques de l'espèce pourront s'é

panouir. Dans ce vaste mouvement, il est vain de vouloir se présenter en tant que détenteur de vérité. Tout d'abord parce que la vérité comme la valeur nécessite une mesure, un étalon, un équivalent général, une normalité, donc un Etat. D'autre part, la vérité n'est jamais qu'une vérité. L'inflation historique de ce concept est parallèle à la destruction de plus en plus grande des êtres humains. On ne peut proposer qu'une autre vie où le geste, la parole, l'imagination, toute la sensibilité des êtres humains ne seront plus encahinés, où il y aura union cerveau-sens, la seule qui puisse éliminer toute fixation de folie. Il est évident que cela ne peut se conquérir qu'avec la destruction du MPC. C'est l'humanité entière perçue dans le temps qui est antagonique au capital. Elle doit subir un profond révolutionnement pour être apte à s'opposer à lui; ce mouvement est en acte avec la production des révolutionnaires.

Le surgissement de la révolution dans tous les domaines de notre vie conduit souvent certaines personnes à privilégier le lieu d'où elles l'ont sentie émerger.

La révolution ne part pas d'un point quelconque de notre être, ni du corps, ni de l'espace, ni du temps; car notre révolution en tant que visant la reformation d'une communauté est nécessaire à partir du moment où les antiques communautés ont été détruites. La réduction la plus pernicieuse fut justement celle de ramener la révolution communiste à un bouleversement devant résoudre uniquement les contradictions posées par le MPC. Elle doit en fait solutionner toutes les vieilles contradictions des sociétés de classes englobées dans le capital, toutes les contradictions surgies entre communautés plus ou moins primitives et mouvement de la valeur d'échange englobées à l'heure actuelle dans le mouvement du capital (A=

sie et surtout Afrique); au-delà, le mouvement révolutionnaire est révolution de la nature, accession à la pensée, à la maîtrise de l'être avec la possibilité d'utilisation des centres préfrontaux (11) qu'on s'accorde à reconnaître comme supports de l'imagination. La révolution a une dimension biologique et donc cosmique, en considérant notre univers limité (système solaire); cosmique aussi dans le sens des anciens philosophe et des mystiques. Cela veut dire que cette révolution n'est pas seulement objet de la passion de notre époque, mais aussi celle de millions d'hommes, depuis nos lointains ancêtres se rebellant contre le mouvement de la valeur d'échange qu'ils concevaient comme une fatalité, en passant par Marx, par Bordiga qui, dans leurs dimensions de prophète, témoignèrent de cette passion inexpugnable de fonder une nouvelle communauté, une communauté humaine. Vouloir situer la révolution c'est comme vouloir lui fixer une hauteur. Saint-Just déclarait qu'elle ne pourrait s'arrêter qu'au bonheur, montrant par là qu'il est faux de vouloir juger les hommes d'après les données purement historico-matérielles d'une époque donnée. L'homme n'est jamais un pur être-là. Il ne peut être que dans un dépassement et non pas être simplement ce qui doit se dépasser (Nietzsche). Structuralement, biologiquement parlant, il est dépassement car c'est un être surpuissant. Dit autrement, les êtres humains sont des explorateurs de possibles, qui ne se contentent pas de celui immédiatement réalisable, surtout lorsqu'il leur est imposé. Ils perdent cette passion, cette soif de création - car inventer des possibles, qu'est-ce sinon inventer? - lorsqu'ils sont avilis, extranésés, coupés de leur Gemeinwesen, donc mutilés réduits à sim-

11.- Dans une étude sur la dimension biologique de la révolution nous reviendrons sur cette question.

ples individus. Ce n'est vraiment qu'avec la domination réelle du MPC que l'homme est évacué.

Toutes les révolutions de l'espèce (Bordiga) sont des révolutions qui tendent à aller au-delà du moment présent; au-delà de ce que peut consentir le développement des forces productives. Cet au-delà des possibles fait la vraie continuité entre les générations humaines; de même c'est la perspective du communisme conçu comme destruction des classes, de l'échange, de la valeur qui fait continuité entre les divers révolutionnaires; c'est ce que nous avons appelé, à la suite de Marx, le parti historique (12).

La lutte contre cette réduction de l'ampleur de la révolution est déjà une lutte révolutionnaire. Le lecteur ne devra pas s'étonner si pour la soutenir nous faisons aussi appel à des auteurs classiquement étiquetés religieux, mystiques, etc. Ce qui nous importe c'est la réappropriation d'une Gemeinwesen (et les êtres passés en font partie) qui ne peut s'effectuer vraiment qu'à la suite de l'unification de l'espèce et celle-ci ne peut se concevoir qu'en saisissant au cours du temps, l'aspiration, le désir, la passion, la volonté de communauté. L'être humain ne peut être simultanément Gemeinwesen que si l'humanité vit en communauté. Dès qu'il y eut fragmentation naquit la nécessité de recomposer une unité. En occident cela se fit de façon médiate et coercitive: l'individu fut défini par l'Etat; le savoir fut moyen de hiérarchisation et de justification de l'ordre établi; on entra dans le cercle vicieux pratique-théorie.

La révolution communiste est une révolu

12 & 13.- "Origine et fonction de la forme parti" (1961) publié dans Invariance n°1, série I.

tion totale. Révolution biologique, sexuelle, sociale, économique ne sont que des déterminations particulières; en privilégier une, c'est mutiler la révolution qui ne peut-être qu'en étant tout.

On ne peut percevoir la révolution communiste qu'en la saisissant au travers de l'histoire des hommes et de leur paléontologie ainsi que de celle de tous les êtres vivants. Ce faisant on se rend compte que si cette révolution est depuis longtemps nécessaire, elle n'est actualisable que de nos jours. Avant elle était possible mais non inéluctable. Il y avait encore d'autres voies "humaines" en ce sens qu'elles consentaient encore un développement humain, en particulier elles permettaient l'extériorisation des forces humaines. Maintenant presque tout a été extériorisé et ravi par le capital dessinant bien l'autre voie, en dehors de la révolution communiste: la négation totale des êtres humains. Il faut donc comprendre notre monde actuel ce qu'est le despotisme du capital et le mouvement de rébellion qui s'est déclenché contre lui. Cet acte de compréhension qui s'opère non seulement de façon intellectuelle mais sensorielle (la rébellion est en grande partie rébellion du corps) ne peut s'accomplir qu'en rejetant l'errance et la conscience répressive.

REMARQUES A PROPOS D'UN CHEMINEMENT

Dès le début nous avons insisté sur la donnée aclassiste, communautaire de la révolution communiste et du mouvement qui y tend; nous avons essayé de dépasser le cadre restreint d'une théorie classiste. Par la gauche communiste d'Italie, le parti ne fut pas conçu comme un groupement

immédiat limité dans l'espace et le temps, ni surtout fermé aux divers courants présents au sein du prolétariat depuis son surgissement dans l'histoire; c'était une concertion non racketiste, même si elle devait inévitablement en subir le poids et y succomber. Voilà pourquoi en concordance avec Bordiga - pour signaler que la théorie ne devait pas être attribuée à un quelconque individu, pour situer de façon rigoureuse une impersonnalité conçue, en fait, comme une somme de personnalités, et donc dérivant d'apports individuels, pour être compatible avec la révolution anonyme, conduite par aucun grand homme ou messie - nous avons parlé de théorie du prolétariat, dernière classe de l'histoire.

Toutefois sentant la contradiction classiste-aclassiste, nous avons affirmé dès 1961 (13) que le parti devait être le parti-communauté (Gemeinwesen). Cette question centrale de la communauté fut d'ailleurs reprise lors de l'étude du mouvement ouvrier français (14). Dans Le VI^e chapitre inédit du Capital et l'oeuvre économique de Marx (15), nous montrions la dimension, à notre avis, plus totale et totalisante de l'oeuvre de Marx une fois qu'on l'aborde à la lumière de la question de la communauté et du mouvement de la valeur. Le Capital apparaît comme une partie elle-même inachevée d'une oeuvre encore plus vaste dont il est possible, à partir des manuscrits publiés depuis quelques années, de reconstruire le projet total. Ce faisant on constate qu'il n'est pas possible de comprendre le capital dans ses déterminations historiques si on se limite aux deux ou trois siècles qui nous précèdent.

14.- Invariance n°10, série I.

15.- Invariance n°2, série I. Ce numéro, actuellement épuisé, paraîtra prochainement avec des notes écrites en 1972, en vue d'une édition italienne: Gemeinwesen et capitale (Dedalo, 1974).

Le Livre I^o du Capital fournit une étude de l'origine, en occident, de ce mode de production ainsi que des indications fondamentales sur son accession à la domination réelle dans le procès de production, formelle sur la société, ainsi que des indications sur son devenir. Le mouvement de mystification inherent au devenir de la valeur d'échange commence bien avant le MPC et son achèvement n'est pas décrit par Marx bien qu'il l'ait esquissé. D'autre part on se rend compte qu'avec le créé, avec le capital fictif, le capital peut dominer la totalité de l'activité humaine; que de ce fait ce n'est plus uniquement le prolétariat; c'est-à-dire la classe qui produit la plus-value qui est essentielle pour lui, mais l'ensemble de l'humanité; d'où notre reprise de l'expression de Marx, la classe universelle, pour désigner l'élargissement en question. Toutefois la rupture posée, à l'heure actuelle, dans la revendication révolutionnaire qui s'exprime par une plus grande radicalité - il ne s'agit pas d'améliorer la vie, de profiter des apports du capital, mais de tout bouleverser - nous conduit à individualiser l'ambiguïté de Marx à la fois révolutionnaire radical dans ses oeuvres de "jeunesse" et inédites, et ce que nous avons appelé son réformisme révolutionnaire. Enfin une réflexion toujours plus passionnée sur les bases mêmes de la coupure radicale qui s'effectue et sur l'oppression toujours plus intense du capital nous conduit à délimiter la dimension biologique de la révolution non pas simplement sur le plan marcusien, fort important, en liaison avec la nécessité d'une nouvelle sensibilité, mais sur un plan qui est paléontologique.

Dès lors nous nous trouvons avoir développé une série de pensées, de positions de Marx de façon plus ou moins autonome, mais nous perdons de plus en plus une cohérence qui ne pouvait être sauvée qu'au prix d'un bricolage risquant vite d'épuiser ses artifices. On pouvait donc déve-

lopper certains aspects particuliers mais il semblait qu'en tant que tout l'oeuvre de Marx offrit une résistance à une effec-
tuation actuelle; il fallait donc, tou-
jours en relation avec une analyse du mon-
de moderne, faire à nouveau une investiga-
tion sur notre propre cheminement, sur no-
tre lutte.

Nous avons en quelque sorte systématise-
sé l'oeuvre de Marx valable en ce qui
concerne la domination formelle du capi-
tal sur la société. Nous avons mis en évi-
dence tous les éléments permettant de dé-
finir la domination réelle, toutefois nous
sommes demeurés dans son ambiguïté, c'est-
-à-dire que nous avons été incapables d'ex-
pliquer exhaustivement l'autonomisation du
capital; ce qui explique pourquoi, dans Le
VI^e Chapitre inédit du Capital et l'oeuvre
économique de Marx comme dans La révolu-
tion communiste, Thèses de travail (16),
nous avons repris son réformisme révolu-
tionnaire et développé une conception du
communisme qui n'était possible que sur
la base de la domination formelle du capi-
tal. D'où le porte à faux, le déséquilibré
de notre position théorique: une af-
firmation très radicale en ce qui concer-
ne le capital (constitution en communauté
matérielle, disparition des classes) com-
binée à une position conservatrice liée
au maintien du schéma classiste nous empê-
chant de reconnaître pleinement l'échappe-
ment du capital et de saisir le communi-
sme tel qu'il s'offre à nous maintenant.

Mais qu'on ne se méprenne pas. Cela ne
veut pas dire que l'on doit abandonner
ces catégories (classe universelle, capi-

16.- Cf. Faschismus und Kapitalismus.
Theorien über die soziale Ursprünge und
die Funktion des Faschismus (Fascisme et
capitalisme. Théories concernant les ori-
gines sociales et la fonction du fascisme).
Europäische Verlaganstalt, 1967.

tal fictif) car elles sont explicatives
de moments historiques particuliers. Nous
les abandonnons en tant que catégories ac-
tuelles aptes à caractériser le devenir
présent du capital. Le capital fictif est
insuffisant pour signifier le mode selon
lequel le capital se manifeste parce que
le concept n'exprime pas l'autonomisation
totale à laquelle celui-ci est parvenu;
il ne permet pas non plus de tenir compte
de son immatérialité qui réordonne tout
son être ancien. La classe universelle
peut expliquer un moment donné du mouve-
ment objectif des hommes dominés par le
capital mais ne peut pas définir le mode
selon lequel, aujourd'hui, les hommes
sont saisis par lui, ce qui conditionne
leur impossibilité de se regrouper sinon
en constituant des rackets, de se perce-
voir dans des ensembles de vaste amplitu-
de, tels que pouvaient l'être les classes;
donc la perte de déterminations et le dé-
pouillement d'un univers de classe en le-
quel l'individu pouvait encore se sécuri-
ser. La déclassiation fut perçue comme un
malheur à la fois par ceux qui subirent
le phénomène et par ceux qui le constatè-
rent. Divers auteurs, Marcuse, Thalheimer
(17) entre autres, dirent que le fascisme
fut un mouvement de déclassés. En effet
le mouvement du capital au début de ce
siècle abolissait les limites entre les
classes, détruisant leurs substrats maté-
riels. Ne pouvant plus se reconnaître dans
la communauté limitée mais sécurisante de
la classe, les individus se sont lancés à
corps perdu dans un mouvement qui leur
promettait la formation d'une Volksgemein-
schaft, d'une communauté populaire. La
plupart des auteurs se sont lamentés à ce
sujet. Mais, au lieu de vouloir la réaffir-
mation d'une classe révolutionnaire et au
lieu de discuter sur l'illusion d'une com-
munauté au sein du capital, ils auraient
dû prôner la complète disparition des
classes et la formation de la communauté
humaine, grâce à la destruction du MPC.

Nous avons voulu opérer à l'intérieur de l'oeuvre de Marx. En ce sens nous sommes d'accord avec K.Axelos:

"Avant d'entreprendre la critique de Marx et avant de tenter de le dépasser, il faut comprendre ce qu'il dit. Le dialogue avec sa pensée et la confrontation de sa pensée avec la réalité historique mondiale présupposent une longue méditation à l'égard de tout ce qui est et se fait. Car la réalité ne se laisse pas si aisément séparer de l'idée, ni la théorie de la pratique". (Marx penseur de la technique, Ed. de Minuit, p.302).

En règle générale nous indiquerons les divers auteurs qui ont abordé avant nous certains problèmes que nous affrontons au cours de notre cheminement de dépassement, non pour une récupération, ou pour une polémique, ni pour émettre un jugement de valeur, mais pour témoigner d'une tentative multiple, d'un essai souvent recommandé de percevoir le mouvement actuel dans sa dimension réelle.

En prénant au sérieux cette entreprise et en évitant de tricher lorsque les difficultés conduisent à douter brutalement de quelque chose qui semblait solidement assuré, on est inévitablement conduit, sur la base même des éclaircissements théoriques de Marx, à remettre en cause le schéma classique: la révolution ne peut se produire que si le prolétariat se soulève contre la société du capital.

Dans les numéros précédents d'Invariance, on a tenté de combler le retard théorique conçu comme découlant d'une mauvaise compréhension de l'oeuvre de Marx, d'une utilisation parcellaire de celle-ci. La reprise de son comportement théorique nous a permis de combler effectivement ce hiatus, mais cela ne nous a pas consenti de nous hausser au niveau de notre époque. Pour cela il faut comprendre les contra-

dictions propres à celle-ci, ce qui revient aussi à comprendre celles de Marx, envisagé dans sa totalité.

Jacques Camatte

(Mai 1973)

DECLIN DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE OU DECLIN DE L'HUMANITE?

On a souvent pensé, écrit que le communisme devait fatalement s'épanouir après la destruction du MPC lequel serait miné par des contradictions telles que sa fin est inéluctable. Or les événements qui se sont produits depuis le début de ce siècle on fait plusieurs fois présager que malheureusement d'autres éventualités étaient à envisager: retour à la "barbarie" comme le théorisaient R.Luxembourg et tout le courant de gauche du mouvement ouvrier allemand, Adorno et l'école de Francfort, etc.; la destruction de l'espèce humaine comme cela se révèle avec acuité, à tout un chacun, à l'heure actuelle; enfin la stagnation: les hommes n'ayant pas la force de détruire le MPC qui se survit en s'adaptant à une humanité dégénérée. Pour comprendre la mise en échec du devenir inéluctable, il faut tenir compte de la domestication des hommes opérée par les diverses sociétés de classe et surtout par le capital, mais c'est insuffisant. Il faut étudier l'autonomisation du capital pour percevoir réellement comment ces autres éventualités ont pu surgir.

Nous n'avons pas l'ambition, dans ces quelques pages, de traiter ces déviations historiques de façon exhaustive. Nous voulons simplement en commentant un passage des Grundrisse (pp. 438-440) montrer comment, à partir de l'oeuvre de Marx, il est possible de comprendre l'autonomisation du capital et de s'apercevoir des contradictions de la pensée marxienne ainsi que de l'impossibilité où il fut de poser la solution. Ce passage est extrait du chapitre exposant le procès de circulation. Pour le comprendre, il faut tenir compte de ce que Marx vient d'affirmer peu auparavant:

"Le temps de circulation apparaît donc en tant que barrière de la force productive du travail = augmentation du temps de sur-travail = diminution de la plus-value =

frein, limite, barrière au procès d'autovvalorisation du capital." (p. 438, p. 32, t. II, des Fondements, Ed. Anthropos)

A partir de là Marx fait une digression extrêmement importante:

"La tendance universelle du capital qui le différencie des autres modes de production antérieure se manifeste (erscheint) ici. Bien qu'il soit borné de par sa nature, le capital tend à un développement universel des forces productives et devient ainsi la présupposition d'un mode de production nouveau qui ne sera pas fondé sur un développement des forces productives tendant simplement à reproduire ou à élargir la base existante, mais dont le développement libre, sans entraves, progressif et universel des forces productives constituera lui-même la présupposition de la société et donc de sa reproduction; où la seule présupposition sera d'aller au-delà du point de départ." (ibid. p. 33)

Qu'est-ce qui fait de la nature du capital une nature bornée, cela n'est pas indiqué ici; en revanche son aspect révolutionnaire, positif, est souligné (comme il l'est dans beaucoup d'autres pages des Grundrisse, comme dans celles du Capital): tendre au développement universel des forces productives. Mais, et c'est cela qui nous intéresse ici, le capital ne peut pas le réaliser; ce sera l'oeuvre d'un autre mode de production, supérieur. Le devenir de la société apparaît ici sous la forme d'un mouvement indéfini, cumulatif.

"Cette tendance universelle du capital qui le fait entrer en contradiction avec lui-même en tant que forme de production bornée et le pousse à sa dissolution - différencie le capital de tous les autres modes de production et contient ce qui le pose en tant que simple forme de transition."
(p. 33)

Le devenir du capital et sa dissolution sont donc déterminés par cette contradiction. Il est dommage que Marx n'ait pas rappelé ici ce qu'il entend par "forme de production bornée" car cela empêche de "voir" immédiatement ce qu'il entend par contradiction, dans ce cas précis. Ceci conditionne la compréhension de l'affirmation: le MPC est une forme de production transitoire.

Même en l'absence d'une explication de la contradiction, on peut la comprendre de la façon suivante: le MPC n'est pas éternel; argument polémique de Marx contre les idéologues bourgeois. C'est le contenu de son discours principal. Il y en a un autre intimement mêlé au précédent: le MPC est révolutionnaire et permet le passage à une forme sociale supérieure où les hommes ne seront plus dominés par la sphère de la nécessité (la sphère de la production de la vie matérielle) et où il n'y aura plus d'aliénation.

A l'heure actuelle, à la suite du fleurissement du marxisme -théorie de la croissance-, un autre élément apparaît comme fondamental dans cette phrase: il y a un continuum entre deux périodes. Car qu'est-ce qu'une transition, sinon le contraire d'une coupure? Et ce qui constitue le continuum, c'est le développement des forces productives. D'où la filiation honteuse mais réelle: Marx-Lénine-Staline! Mais là n'est pas notre propos. Ce qui nous importe c'est de déterminer en quoi consiste pour Marx, dans les Grundrisse, les forces productives et pour qui sont-elles?

"Jusqu'ici toutes les formes de société ont succombé au développement de la richesse ou, ce qui revient au même, au développement des forces productives sociales".
(p. 33)

La richesse réside dans les forces productives et dans le résultat de leur action. Ici se manifeste une contradiction qui, selon Marx, investit la totalité de l'histoire humaine: la richesse est nécessaire, donc recherchée, mais elle détruit les sociétés. Ces dernières doivent donc s'opposer à son développement. Dans le MPC il n'en est pas ainsi (de là son effet destructeur sur toutes les autres formations sociales), les forces productives sont exaltées mais pour qui?

"Chez les anciens qui en avaient conscience, la richesse était donc directement dénoncée en tant que dissolution de la communauté (Gemeinwesen). La constitution féodale a sombré à son tour avec l'industrie urbaine, le commerce et l'agriculture modernes (et déjà avec certaines inventions, telle que la poudre ou l'imprimerie). Avec le développement de la riches-

se -donc aussi de nouvelles forces et d'un commerce élargi entre les individus- se décomposent les conditions économiques sur lesquelles reposait la communauté (Gemeinwesen) ainsi que les rapports politiques entre les différentes parties de celle-ci qui lui correspondaient: la religion qui en donnait une image idéalisée (les unes et les autres reposent à leur tour sur un rapport déterminé avec la nature, à laquelle se ramène toute force productive), et le caractère, la conception (Anschauung), etc., des individus. Le seul développement de la science -c'est-à-dire la forme la plus solide de la richesse, dont elle est tout ensemble le produit et le producteur- était suffisante pour détruire ces communautés. Mais le développement de la science, de cette richesse idéelle en même temps que pratique, n'est qu'un aspect, une manifestation du développement des forces productives de l'homme; c'est-à-dire de la richesse. Sur le plan des idées, la disparition d'une forme déterminée de la conscience suffisait à tuer toute une époque. Dans la réalité, cette limite (Schranke) de la conscience correspond à un degré déterminé du développement des forces productives matérielles, de la richesse. Assurément, le développement n'avait pas lieu sur cette seule base, il y avait aussi développement de cette base même." (pp. 33-34)

Pour Marx, les forces productives sont humaines (de l'homme) et elles sont pour l'homme, pour le individu. La science en tant qu'elle est justement une force productive (donc aussi la richesse, comme l'indiquent déjà les Manuscrits de 1844 et L'idéologie allemande) est déterminée par l'épanouissement de ces forces, ce qui correspond à la manifestation d'un grand nombre d'extériorisations, à une possibilité accrue d'appropriation de la nature. Même si cela se produit de façon antagonique, l'épanouissement de l'homme est possible; c'est le moment où, dans le développement de la classe dominante, les individus peuvent trouver modèle pour une manifestation plus ample. Le MPC, pour Marx, permet une autonomisation libératrice de l'individu, grâce à l'impulsion qu'il donne à l'accroissement des forces

C'est là son aspect révolutionnaire le plus important.

"Le stade le plus élevé du développement de cette base (la floraison en laquelle elle se change tout en restant cette base, cette plante en tant que fleur; d'où son étiolement après la floraison) est celui où elle atteint une forme qui la rend compatible avec le plus haut développement des forces productives, et par suite avec le plus riche développement des individus. Dès que ce point est atteint, la suite du développement apparaît comme un déclin, et le développement nouveau commence à partir d'une base nouvelle." (p.34)

Il y a donc déclin parce que le développement des individus est bloqué. Il n'est pas possible d'utiliser cette phrase pour étayer la théorie du déclin du MPC comme le fait Victor dans "Révolution Internationale" n°7, série I, p. 4 de l'article "Volontarisme et confusion", ou, alors, il faut affirmer que le déclin date, non pas du début de ce siècle, mais, au strict minimum, du milieu du siècle passé; ou bien, autre possibilité, il faut montrer que le déclin des individus est simultanément celui du capital, ce qui est en contradiction avec ce que l'on peut observer: Marx lui-même a maintes fois expliqué que le développement du capital s'accompagnait de la destruction des hommes et de la nature.

Reste la question de savoir à quel moment a-t-on eu, au sein de différentes formations sociales, parallélisme entre le développement des forces productives et développement des individus. En ce qui concerne le MPC, cela revient à déterminer-délimiter sa période révolutionnaire pour lui et pour les hommes. A quoi s'ajoute une autre interrogation: y a-t-il une progression continue des forces productives, en dépit des moments de déclin des individus? Remarquons bien que Marx dit: "la suite du développement apparaît comme un déclin". Ou y a-t-il pour elles aussi des moments de stagnation voire de recul? Cela vaut-il également pour le MPC? Notons en effet que divers auteurs ont parlé de stagnation et de recul de la production entre les deux guerres mondiales. Nous envisagerons cela dans un prochain

article. A propos du déclin du MPC, il est important de noter que Bordiga a toujours rejeté cette conception qu'il considèrerait comme une déformation gradualiste de la théorie de Marx (cf. "Le renversement de la praxis dans la théorie marxiste". in Invariance n°4, série I.)

La suite de la digression confirme bien que le déclin concerne les individus. En effet, il y a épanouissement quand les forces productives permettent leur développement, lorsqu'il y a parallélisme d'évolution entre les deux. Tout d'abord, à l'aide d'une comparaison avec la période pré-capitaliste, Marx montre que le capital au lieu d'être antagonique à la richesse pose la production de celle-ci; s'il en est ainsi il doit poser le développement des forces productives, ce que Marx a déjà affirmé. Avant, il y avait opposition entre développement des êtres humains, de leur communauté, et mouvement de la richesse; maintenant, il y a comme une symbiose entre les deux. Pour que ceci puisse s'effectuer une certaine mutation a été nécessaire; le capital a dû détruire le caractère borné de l'individu; c'est aussi en cela que réside son caractère révolutionnaire.

"Nous avons vu auparavant que la propriété des moyens de production s'identifiait avec une forme déterminée et limitée de la communauté (Gemeinwesen), donc aussi de l'individu ayant des facultés et un développement de sa force productive borné compatible avec la formation d'une telle communauté (Gemeinwesen). Cette présupposition était, à son tour, le résultat d'une étape historique bornée de l'évolution des forces productives, tant de la richesse, que du mode de la créer. Le but (ce qui est en même temps condition de la production) de la communauté (Gemeinwesen), de l'individu, c'est la reproduction de ces conditions de production déterminées et des individus (tant dans leurs particularités que dans leurs relations sociales) en tant que supports vivants de ces conditions. Le capital pose la production de la richesse elle-même, et donc le développement universel des forces productives, le bouleversement incessant de ses présuppositions existantes, comme présupposition

de sa reproduction. La valeur n'exclut aucune valeur d'usage particulière; elle n'implique aucune forme de consommation particulière, de commerce, etc., comme condition absolue; de même chaque degré de développement des forces productives sociales, du commerce, du savoir, etc... lui apparaît comme une barrière (Schranke) que il s'efforce de surmonter (überwältigen)" (p.34)

Ce passage est lourd de conséquences; on n'y parle pas du prolétariat mais du rôle révolutionnaire du capital qui bouleverse les présuppositions existantes. Marx avait déjà affirmé cela, de façon plus percutante à la page 313 des Grundrisse (Fondements, t. I, p. 367).

"Il est destructif à l'égard de tout cela, le révolutionnant constamment, brisant toutes les barrières (Schranken) qui entravent le développement des forces productives, l'élargissement des besoins, la diversification de la production, l'exportation et l'échange entre les forces naturelles et spirituelles."

Une nouvelle approche du mode selon lequel Marx situait la classe prolétarienne par rapport au bouleversement constant effectué par le MPC s'impose. Ce qui est immédiatement évident c'est que le rôle révolutionnaire du MPC est en relation avec la destruction des anciens rapports sociaux et que le rôle révolutionnaire du prolétariat se définit par rapport au capital. C'est justement sur ce point précis que naît la difficulté: le MPC est révolutionnaire parce qu'il développe les forces productives, le prolétariat ne pourra l'être s'il développe ou permet, grâce à la révolution qu'il accomplira, un autre développement de celles-ci. Comment distinguer, matériellement, le rôle révolutionnaire de l'un et de l'autre? Comment justifier la destruction du MPC par le prolétariat? Cela ne peut se faire que sur un plan extra-économique (économie considérée ici dans son champ strict). En fait cette difficulté ne fut jamais abordée par Marx car pour lui était absolument certain que les prolétaires se soulèveraient contre le capital. Nous devons en revanche l'affronter pour pouvoir sortir de l'impasse où nous sommes à la suite de notre acceptation de la théorie du développement

des forces productives devant entrer en conflit avec les rapports de production, liée au postulat non explicite que ces forces sont pour l'homme, si non pourquoi y aurait-il rébellion? Ou, alors, si elles sont pour le capital, et qu'il y ait opposition entre elles et les rapports de production, cela veut dire que ces derniers ne sont pas ceux qui correspondent à la structure propre du MPC et qu'il peut y avoir révolution qui ne soit pas pour l'homme (cf. le phénomène général qu'on nomme fascisme). C'est, en conséquence, l'échappement même du capital. Or, dans le texte que nous commentons, Marx expose remarquablement la réalisation de la domination du capital.

"Sa présupposition même -la valeur- est posée comme produit, non comme présupposition supérieure, planant au-dessus de la production." (p. 34)

Le capital domine la valeur. Le travail étant substance de cette dernière, il en découle que le capital domine l'homme. Toutefois Marx n'aborde pas la présupposition qui en est aussi le résultat: le travail salarié, c'est-à-dire l'existence d'une force de travail qui permettra la valorisation, mais il l'aborde d'une façon indirecte:

"La limite du capital c'est que tout son développement s'effectue de manière antagonique, et que l'élaboration des forces productives, de la richesse universelle, de la science, etc., se manifeste (erschaint) de telle sorte que l'individu travaillant se dépouille lui-même et qu'il se rapporte vis-à-vis de ce qu'il a élaboré non comme à des conditions de sa propre richesse mais comme aux conditions d'une richesse étrangère et de sa pauvreté." (p. 35)

Or, en quoi cela peut-il être une limite pour le capital? Ceci ne peut se comprendre que si on pose que la sous-consommation des ouvriers serait la cause des crises, de la crise finale. C'est effectivement une possibilité; du moins elle apparaît en tant que telle à un moment donné. Marx s'est toujours refusé à fonder une théorie des crises sur ce point, ce qui ne l'empêche pas de signaler, maintes fois, cette sous-consommation. Pour Marx, le capital a une limite parce qu'il dépouille l'individu travaillant. Il ne faut pas

oublier qu'il polémique avec les théoriciens apoloètes du capital et veut démontrer que le MPC n'est pas un mode de production éternel ni qu'il réalise l'émancipation humaine. Mais, en même temps que Marx conçoit ce dépouillement en tant que limite, il aboutit, au cours de son analyse, à la mise en évidence de la possibilité qu'a le capital de s'échapper des conditions humaines. On perçoit l'autonomisation non des forces productives, mais du capital puisqu'à un moment donné elles sont une barrière qu'il doit s'efforcer d'abolir (überwältigen). En fait cela se réalise de la façon suivante: les forces productives ne sont plus les forces productives de l'homme mais du capital; elles sont pour lui. C'est ce que Marx montrera lors de l'analyse du capital fixe (cf. p.582 sqq. des Grundrisse; p. 209 et sqq. des Fondements, t.II) et dans le Livre I du Capital quand il expose la transformation du procès de travail en procès de production du capital (cf. également le VI^e chapitre inédit du Capital). En outre le dépouillement de l'individu travaillant ne peut pas être une limite pour le capital, à moins que Marx veuille dire la limite au sens de faiblesse, ce qui le rend inférieur au fond aux autres modes de production, surtout si on oppose cela au grand développement des forces productives qu'il impulse. Il y a dans l'œuvre marxienne une ambiguïté concernant le sujet référentiel des forces productives: sont-elles pour l'homme ou pour le capital? Cette ambiguïté fonde deux interprétations de Marx. L'interprétation éthique (cf. surtout Rubel) qui met en évidence à quel point celui-ci dénonce la destruction de l'homme par le capital et insiste vigoureusement sur le fait que le MPC ne peut être qu'un stade transitoire; l'interprétation de Althusser et de son école: Marx ne parvient pas à éliminer l'homme de ses analyses économiques, ce qui traduit son incapacité à évacuer le discours idéologique; d'où la difficulté pour Althusser de placer correctement la coupure épistémologique.

Revenons au texte de Marx afin de pouvoir exposer comment on peut sortir de cette ambiguïté. Si le capital parvient à dépasser cette limite, il réalise sa pleine autonomisation. C'est pour quoi postule-t-il que le capital doit s'abolir lui-même; cette abolition découlant du fait qu'il ne peut pas développer les forces productives

pour l'homme tout en posant la possibilité d'un développement universel, multiforme...réalisable qu'avec un mode de production supérieur. Là réside une contradiction: le capital tend à s'échapper de l'emprise des hommes, il doit périr parce qu'il ne peut pas développer les forces productives humaines. Ceci entre aussi en contradiction avec l'exposé de Marx sur la destruction des hommes par le capital. Comment les hommes détruits vont-ils pouvoir se rebeller? En escamotant les contradictions, il est possible de trouver chez Marx une prophétie sur le déclin du capital mais, ce faisant, on s'interdit toute compréhension effective de son oeuvre et de la situation actuelle. La fin de la digression est éclairante sur ces contradictions.

"Mais cette forme contradictoire est elle-même transitoire et produit les conditions de sa propre abolition (Aufhebung). Le résultat est: développement général -en vertu de sa tendance et de sa potentialité- des forces productives, de la richesse en général, en tant que base; universalité, également, du commerce, donc le marché mondial en tant que base. La base en tant que possibilité du développement universel de l'individu et le développement effectif des individus à partir de cette base en tant que dépassement (Aufhebung) de leur barrière (Schranke), qui est connue en tant que barrière (Schranke) et ne vaut pas en tant que limite (Grenze) sacrée. L'universalité de l'individu non en tant qu'universalité pensée ou imaginée, mais en tant que universalité de ses relations réelles et idéelles. Par là aussi conception de sa propre histoire en tant que procès et savoir (Wissen) de la nature (qui est aussi force pratique existant sur elle) en tant que son corps réel. Le procès de développement posé et connu comme présupposition de celui-ci. Mais de ce fait, il est nécessaire avant tout que le développement complet des forces productives soit devenu condition de la production; les conditions déterminées de la production ne sont plus posées en tant que limites pour le développement des forces productives." (p. 35)

Pour que ce soit un procès qui concerne vrai-

tradition. En outre, une analyse scientifique du capital réclame, effectivement, à l'heure actuelle, qu'on ne tienne pas compte de l'homme qui n'est, pour certains, qu'un résidu sans consistance. Ce qui veut dire que le discours scientifique est le discours du capital ou que la science n'est possible qu'à partir du moment où l'homme est détruit; elle est le discours sur la pathologie humaine. Il est donc aberrant de fonder sur elle l'espoir de libération. Cette position est d'autant plus aberrante, chez Althusser par exemple, qu'il n'arrive pas à faire sa propre coupure, à liquider son "archéologie" puisqu'il demeure fidèle à un prolétariat; il est vrai que celui-ci n'est dans sa conception, qu'un objet du capital, un élément de la structure. Mais cet homme détruit, inefficace, c'est l'homme individuel produit des sociétés de classe. Et là, nous sommes d'accord: l'homme est mort. Il y a simplement un possible pour qu'un autre être humain se manifeste qui ne peut se réaliser que si nous luttons contre notre domestication, que si nous nous en dépouillons. L'humanisme comme le scientisme (et les adeptes, à la Monod, de l'"éthique scientifique" sont les esclaves les plus absolus du capital) sont deux expressions de la domestication de l'humanité. Tous ceux qui se bercent d'illusion sur la décadence du capital ressuscitent les vieilles conceptions humanistes ou animent les nouveaux mythes scientistes. Ils demeurent impénétrables au phénomène de révolutionnarisation qui parcourt notre monde.

Jusqu'ici, on a, de tous côtés, raisonné comme si les êtres humains restaient inchangés au sein des différentes sociétés de classe qui se sont succédées et sous la domination du capital; c'est pourquoi mettait-on l'accent sur le rôle du milieu social (l'homme foncièrement bon, serait modifié positivement ou négativement par lui) comme le firent les philosophes matérialistes du XVIII^e siècle, et sur le rôle de ce milieu déterminé par le développement des forces productives comme le firent les marxistes. On ne niait pas, certes, une transformation et, après Marx, on a souvent répété que l'histoire était une continue transformation de la nature humaine; toutefois on proclamait, explicitement ou implicitement, qu'il y avait un élément irréductible rendant les êtres humains toujours aptes à se révolter contre l'oppression du capital. En ou-

tre la société capitaliste fut décrite de façon manichéenne: d'un côté le pôle positif, le prolétariat, la classe émancipatrice, de l'autre le capital, le pôle négatif. Il n'était pas nié que le capital fut nécessaire et avait révolutionné la vie des hommes, mais il était décrit comme le mal absolu par rapport au prolétariat, le bien. Or, il est advenu un phénomène qui ne détruit en rien le jugement négatif que on doit porter sur le capital, mais qui oblige à le généraliser à la classe qui, primitivement, lui était antagonique et cristallisait en elle tout le positif du développement humain, et, maintenant, à l'humanité entière, c'est la re-composition d'une communauté et de l'homme lui-même par le capital; l'un étant le miroir de l'autre. La théorie de la vision spéculaire ne pouvait surgir qu'au moment où l'homme est une tautologie du capital. Ainsi à l'intérieur du monde du despotisme du capital (c'est ainsi que de nos jours se présente la société) il est impossible de délimiter un bien, un mal. Tout est condamnable. C'est en dehors de lui que peuvent surgir les forces négatrices. Le capital englobant toutes les vieilles contradictions, le mouvement révolutionnaire doit rejeter tout le produit du développement des sociétés de classe; c'est en cela qui consiste, pour une bonne partie, la lutte contre la domestication, contre la décadence de l'espèce humaine. C'est le moment essentiel du procès de formation des révolutionnaires, absolument nécessaire pour que la révolution se produise.

Jacques Camatte

(Mai 1973)

NOTES AU SUJET DE LA COMPOSITION ORGANIQUE DU CAPITAL

Soit le procès de production :

$$c + v + pl = k'$$

ou :

$$c + \frac{v}{P} + v \left(1 - \frac{1}{P}\right) = k'$$

Si la productivité croît de ΔP , ce procès de production devient :

$$c \left(\frac{P + \Delta P}{P}\right) + \frac{v}{P + \Delta P} + v \left(1 - \frac{1}{P + \Delta P}\right) = k''$$

Le capital constant c s'accroît en effet de $c\Delta P/P$ car si la productivité croît de ΔP les moyens de production nécessaires à l'objectivation du travail des ouvriers (les matières premières) doivent également croître (nous faisons ici abstraction du capital fixe qui ne modifie que peu l'analyse et cela d'une manière temporaire).

Nous avons d'autre part défini la composition organique du capital comme étant égale à :

$$G = \frac{c}{v} = \frac{c}{V} P$$

Par dérivation nous voyons immédiatement qu'un accroissement ΔP de la productivité entraîne un accroissement ΔG de la composition organique selon la loi :

$$\Delta G = \frac{c}{V} \Delta P \quad (2)$$

Dans le schéma ci-dessus la composition organique initiale G^0 était :

$$G^0 = \frac{c}{V} P$$

elle est devenue :

$$G = \frac{c}{V(P + \Delta P)^2}$$

soit en effectuant :

$$G = \frac{c}{V(P^2 + 2P\Delta P + (\Delta P)^2)}$$

expression dans laquelle $(\Delta P)^2$ peut être négligé car c'est un IP (Infinitement Petit) d'ordre supérieur; il reste :

$$G = \frac{c}{V(P + 2\Delta P)}$$

La variation de G , ΔG , est la différence $G - G^0$, soit :

$$\Delta G = G - G^0 = \frac{c}{V(P + 2\Delta P)} - \frac{c}{V} P = \frac{c}{V} \cdot 2\Delta P$$

Ce résultat ne correspond pas à la relation (2) simplement parce que nous avons négligé la dévalorisation du capital constant. Appliquons à c la loi de la dévalorisation qui apparaît lors de toute variation de la productivité; après accroissement de P notre procès de production devient :

$$c \left(\frac{P + \Delta P}{P}\right) - \frac{c}{P} \Delta P + \frac{v}{P + \Delta P} + v \left(1 - \frac{1}{P + \Delta P}\right) = k''$$

$$\text{soit : } c + \frac{v}{P + \Delta P} + v \left(1 - \frac{1}{P + \Delta P}\right) = k''$$

le capital constant n'a pas varié et ΔG devient :

$$\Delta G = G - G^0 = \frac{c}{V} (P + \Delta P) - \frac{c}{V} P = \frac{c}{V} \Delta P$$

résultat correspondant à (2).

Si nous considérons la formule de la composition organique du capital

$$G = \frac{c}{V} P,$$

nous constatons que G est fonction de deux variables indépendantes c et P , soit

$$G = f(c, P);$$

V est une constante égale à la valeur produite dans une journée de travail si c est le capital constant nécessaire à un ouvrier (on peut toujours se ramener à ce cas);

P a une signification univoque et sa manifestation phénoménale sensible rend aisée la production de son concept. Il en va tout autrement de c qui lui a une signification équivoque; sa matérialité, les moyens de travail, dans son aspect qualitatif ne permet pas de lever cette équivoque et c'est seulement dans sa quantification que nous pouvons saisir une autre signification dans c : la division du travail. Nous montrerons en effet que la division du travail trouve sa signification la plus directe dans le rapport du travail mort au travail vivant, rapport dans lequel c est la seule variable.

Soit un procès de production unitaire (c .à.d. qui n'emploie qu'un seul producteur) $c + v + pl = k$ fonctionnant dans des conditions sociales moyennes. Admettons une productivité sociale de 2 (donc $v = pl$), supposons d'autre part que le procès de travail proprement dit soit constitué de deux opérations distinctes A et B d'égale durée effectuées journalièrement sur 20 pièces "brutes" qui constituent par ailleurs le capital constant c . Supposons encore que ces pièces brutes aient nécessité 10h. de travail par unité pour leur fabrication, c représente donc 200 h de travail mort; si la durée du travail de notre unique producteur est de 10 h de travail vivant, soit un rapport travail mort / travail vivant de 20. Par contre, par rapport au salaire, 200 h sont opposées à 5 h, soit une composition organique de 40 (la signification quantitative des chiffres n'a ici aucune importance).

Etudions maintenant deux cas distincts : 1° un accroissement de la productivité sociale du travail, 2° un accroissement de la division du travail.

1°- Supposons que la productivité sociale du travail vienne à doubler, elle deviendra donc 4 dans notre procès unitaire. Compte tenu de la dévalorisation inhérente à tout accroissement général de la productivité notre capital constant c reste égal à 200 h de travail mort mais il est maintenant constitué de 40 pièces ayant nécessité chacune 5 h de travail pour leur fabrication. La durée journalière du travail est indépendante de P aussi est-elle restée égale à 10 h, d'où le rapport du travail mort au travail vivant : 200 / 10 qui reste égal à 20. Il en est différemment du rapport du travail mort au travail nécessaire : 200h / 2,5 h = 80 au lieu de 40. Soit une nouvelle composition organique du capital de 80.

2°- Plutôt que la productivité, supposons que ce soit la division du travail qui ait varié. Nous pouvons par exemple admettre que les deux opérations A et B effectuées au cours du procès de travail soient maintenant effectuées séparément dans deux procès distincts, en réservant l'opération A pour notre procès. Puisqu'il ne reste qu'une opération à effectuer notre producteur pourra, au cours de la journée de travail, transformer le double de pièces; le capital constant passe donc de 200 à 400 h de travail mort, le rapport du travail mort au travail vivant de vient donc 40, le rapport du travail mort au travail nécessaire devient 400 h / 5 h soit 80 qui est la nouvelle composition organique. Mais cet accroissement de la division du travail a d'autre part suscité un nouveau procès de production, celui dans lequel nécessairement sera exécutée l'opération B. C'est d'ailleurs en considération de cette dernière conséquence que nous pouvons parler d'une variation de la division SOCIALE du travail; si cette division avait eu lieu seulement au sein de notre procès de production et si par exemple un second producteur avait été employé pour effectuer la seconde opération, les résultats eussent été radicalement différents.

Résumons nos résultats dans un tableau :

	P	v	pl	k	c	$\frac{c}{v}$	$\frac{c}{V}$
Procès initial	2	5h	5h	210h	200h	40	20
Accroissement de P	4	2,5h	2,5h	210h	200h	80	20
Accroissement de la division du travail	2	5h	5h	410h	400h	80	40

(les valeurs soulignées sont celles qui ont varié)

Ce qui différencie fondamentalement un accroissement de la productivité du travail et un accroissement de la division sociale du travail c'est que le premier accroît la plus value et laisse inchangé le rapport du travail mort au travail vivant et que le second laisse inchangée la plus value mais accroît le rapport entre travail mort et travail vivant. Par contre tous deux ont en commun l'accroissement de la composition organique du capital.

Il apparaît donc clairement que c, dans la relation :

$G = \frac{c}{V} P,$

est une fonction directe de la division sociale du travail alors que P en est immédiatement indépendant car seuls les rapports de production capitalistes permettent une médiation entre accroissement de la division du travail et accroissement de la productivité et cela en faisant du temps de travail le temps de la valorisation; tout gain de temps par suppression des temps morts a pour résultat un accroissement de la productivité parce qu'il y a accroissement de la valorisation.

Dans l'étude en cours sur la loi de la valeur (*) nous considérons P et G comme variables indépendantes, mais nous venons de constater qu'il n'en est rien; par contre nous pouvons considérer c et P comme variables indépendantes en négligeant la dépendance " médiatisée " de P à c. Nous verrons ultérieurement s'il est nécessaire de modifier en conséquence toutes nos équations.

Considérons toutefois les équations de la reproduction sociale (équation 11. cf. Invariance 2 série II. p. 36.) dans lesquelles nous exprimons Mp en fonction de Mc, soit :

$Mp = Mc \frac{G}{P}$

Remplaçons G par sa valeur, soit :

$G = \frac{c}{V} P,$ il reste : $Mp = Mc \frac{c}{V},$ expression dans laquelle P a disparu. Mais formons le rapport Mp / Mc :

$\frac{Mp}{Mc} = \frac{c}{V}$

Cette dernière équation est homogène quant aux dimensions qu'elle met en œuvre car tous ses termes expriment une valeur; nous avons vu que le rapport c/V exprime la division sociale du travail, il en est donc de même du rapport Mp/Mc qui lui est égal! Appelons D la division sociale du travail; si nous considérons l'ensemble de la production sociale il vient :

.....
: Division sociale du travail = D = $\frac{Mp}{Mc}$:
.....

J.L.Darlet
(novembre 1972)

(*) Cf. " Au-delà de la valeur, la surproduction du capital ", (Darlet) in Invariance n°2, série II (1972).

A PROPOS DU VIETNAM

La guerre du Vietnam est exemplaire si, de tous ses aspects, on envisage la durée et la résistance exceptionnelle d'un petit pays et d'un petit peuple à trente ans de guerre ininterrompue. Comment expliquer cette résistance?

On peut dire simplement que toute la population du Nord Vietnam a intériorisé le sentiment national et que c'est cette intériorisation totale qui lui permet de soutenir la guerre. Au Sud la population est divisée en deux camps prenant chacun parti -le camp pro-étasunien, très restreint n'est représenté que par l'appareil gouvernemental et les officiers de l'armée-. Avec des objectifs et des justifications diverses, les autres catégories sociales du Sud luttent pour conquérir l'indépendance nationale. Trente ans de souffrance n'ont pas usé leur volonté ni fait apparaître de nouveaux buts. Cette explication est celle du gouvernement du Nord Vietnam et du GRP.

Elle n'est pas suffisante car même si la situation de guerre favorise la prise de parti dans chacun des camps en jeu, certaines manifestations s'en situent en dehors. C'est pour quoi il faut expliquer la résistance vietnamienne par la coïncidence de différentes formes de résistance à la domination du capital. La résistance vietnamienne à la domination française puis étasunienne comporte différents aspects qui souvent coïncident et se surposent les uns aux autres.

C'est le FNL puis le GRP qui ont matérialisé et cristallisé la "lutte héroïque". Or, même s'ils sont "comme des poissons dans l'eau" ou "soutenus" par le peuple, ils ne sont qu'une poignée par rapport à la population entière. Sont-ils porteurs des aspirations de tout le monde? Sans doute d'autant plus que ces deux organisations sont des "fronts", des rassemblements d'horizons divers. Mais qu'est-ce que cela représente? De quoi les manifestations politiques dans

la guerre du Vietnam sont-elles porteuses?

On peut envisager plusieurs niveaux d'explication; leur énumération n'implique pas de hiérarchisation. Chaque élément se superpose au précédent pour devenir la réalité complexe de cette guerre qui n'avait pas fini de durer et qui ne finit pas de finir.

I) Le Vietnam est un pays colonisé, principalement agraire avec un prolétariat peu nombreux. La guerre de libération nationale qui s'y est menée peut être considérée comme un élément du système de fonctionnement du capital. La lutte du capital national pour trouver une place autonome au sein du capital mondial utilise le nationalisme et le sentiment de l'identité asiatique contre l'Occident et l'Amérique. On a donc au Vietnam une lutte entre le colonisé et le colonisateur, élément de lutte entre un capitalisme national et le capitalisme international. Cette concurrence au sein du système (capital vietnamien/capital international), se double, se triple, de une concurrence entre le capital étasunien, russe, puis chinois etc. par Vietnam interposé.

II) Mais d'autre part le capital réprime toujours d'abord ce qui s'oppose à son statu-quo. C'est pourquoi il y a tentative de briser les mouvements de libération nationale même si, dans le même temps il y a accommodation avec un nouveau capitalisme national. Dans ce contexte, la mainmise des étasuniens sur le Vietnam pour faire barrière à la Chine et le jeu de balance entre les deux grandes puissances du capital, Etats-Unis et URSS, est un élément déterminant. Car le maintien du statu-quo international était vital pour les étasuniens après 1949 quand, avec la Chine, une partie de l'Asie leur échappait, en sortant, ou risquant de sortir, -par le changement politique- de sa sphère d'influence.

III) Mais les étasuniens au Vietnam, c'est aussi l'extension à ce pays du mode de vie capitaliste. Le capital ne se contente plus d'une extension planétaire de son mode de production. Il a aussi -et surtout- besoin d'une extension de son mode de vie car c'est sa condition de reproduction. Cela entraîne au Vietnam la destruction de la communauté villageoise. On peut faire de longues arguties pour démontrer qu'elle est dé-

truite depuis longtemps. Pourtant, même si la communauté villageoise vietnamienne n'est plus qu'un fossile ou dans un état de désagrégation avancé, elle représente malgré tout une forme de vie et de production non capitaliste, ne serait-ce que dans la mesure où elle est un rassemblement à l'échelle humaine. Les étasuniens ont tout fait pour urbaniser coûte que coûte; pour ce faire, ils ont créé des "hameaux stratégiques" de la même façon qu'ils avaient regroupé les Indiens aux Etats-Unis et que les Français en Algérie avaient construit des "camps de regroupement". C'est une question de surveillance mais aussi une façon radicale de briser le cadre encore solide de la communauté villageoise, la transplantation interrompant le cycle de vie antérieur. Sous l'influence des Etasuniens, le Vietnam tend à devenir une ville. L'implantation d'usines, la urbanisation et la rentabilisation de l'agriculture nécessaire pour soutenir l'industrialisation et faire rentrer le Vietnam dans le concert des nations capitalistes concurrentielles, supposent la destruction de ces communautés villageoises. L'opiniâtreté de la résistance vietnamienne c'est aussi la manifestation de la résistance de la communauté villageoise -ou de ses restes, mais les restes sont vivaces et un reste de communauté ce est plus humain que la négation de communauté qui est devenue la ville sudvietnamienne- à l'implantation du capital. A ce titre, la volonté du FUNK de ne développer dans le socialisme cambodgien ni villes, ni grandes usines, mais de préserver l'artisanat villageois est très intéressante.

Le capital n'est pas toujours synonyme d'urbanisation. Il l'est uniquement quand c'est le seul moyen de briser la communauté villageoise qui lui résiste. Les Chinois -admirés en cela par René Dumont- font le possible pour ne pas urbaniser: c'est que la communauté chinoise est une communauté de travail, traditionnel élément rentable de l'Etat impérial puis maoïste. Au Vietnam, les communautés villageoises n'avaient pas une telle tradition d'encadrement étatique, ce qui explique leur force de résistance et le besoin des Etasuniens de les détruire.

La "guerre du peuple" serait alors une guerre active de certains groupes avec l'idéologie productiviste mais surtout une sorte de résistance passive à l'introduction du mode de production et de vie capitaliste, une résistance à la domi-

nation réelle du capital sur l'Asie. C'est dans ce sens qu'il faudrait comprendre la fuite des 800 000 Vietnamiens du Nord vers le Sud en mai 1955 quand les Français ont quitté Haiphong, c'est-à-dire où les colonisateurs qui avaient maintenu d'une certaine manière les structures précapitalistes dans ce pays, étaient remplacés par un gouvernement authentiquement vietnamien et productiviste, ainsi que l'incompréhensible résistance des petits paysans du Nord Vietnam à la réforme agraire de 1954-56. Cela explique aussi l'attitude passive, déplorée par certains, des paysans du Sud qui avaient autant peur des Etasuniens, des autorités de Saïgon, et du FNL car les impôts sont les impôts qu'ils soient impérialistes, socialistes ou nationalistes.

IV) La guerre du Vietnam pose la question de la résistance de la nature, de la matière, de la chair et de l'être humain à la domination destructrice du capital.

En effet, le Vietnam est en guerre depuis environ trente ans. Il résiste encore, il résiste toujours. La question est de savoir si cette résistance montre comment le capital peut réduire les humains à une survie, ou une sous-mort toujours plus effroyable, comment il recule toujours les possibilités d'acceptation et d'adaptation de l'être humain à l'insupportable, les camps de concentration de la Seconde Guerre Mondiale, les prisons du monde entier, la guerre du Vietnam: l'espèce humaine a-t-elle des possibilités d'adaptation et d'acceptation infinies?

Faut-il considérer la vie biologique de l'espèce comme indestructible quelles que soient les conditions?

Pour le capital étasunien mettre une bombe atomique sur le Vietnam n'est rentable ni économiquement ni politiquement. La guerre classique -même moderne- lui est nécessaire. Pourquoi les Etasuniens n'ont-ils pas remporté la victoire militaire alors qu'ils disposent de moyens gigantesques par rapport à ceux des Vietnamiens? Bien sûr sans les armes soviétiques les Vietnamiens auraient eu du mal à résister si longtemps.

Dire que les Etasuniens avaient besoin de réduire leur ennemi à petit feu n'est pas suffisant: les Vietnamiens ont sans cesse rebâti, les cultures poussent toujours malgré les défoliants. Les Français avaient laissé son équilibre naturel au Vietnam; après l'arrivée des Etasuniens

les terrains ont été laissés en jachère; non pas une jachère de repos, mais une jachère de guerre c'est-à-dire une terre constamment hachée par les bombes. De même l'urbanisation a provoqué le recul de la jungle qui subit les assauts des bombes, des bulldozers et des herbicides. En ce sens la guerre du Vietnam est dirigée contre le milieu naturel. Il est toujours possible de rebâtir des villes mais il faut trente ans à un arbre pour repousser et des décennies pour qu'un sol empoisonné se reconstitue. D'autant plus que les sols tropicaux sont fragiles car dès qu'ils sont dénudés de leur végétation les latérites apparaissent bouleversant l'équilibre pédologique.

En 1972, les Etasuniens ont lâché plus d'un million de bombes sur l'Indochine; depuis 1966, on en est à sept millions (deux millions pendant la seconde guerre mondiale). Bien sûr le jeu guerrier empêche que les mêmes endroits soient tout le temps pilonnés mais il existe des zones "free fire" où le tir à volonté est autorisé. Or là, ou tout à côté, les rizières sont encore ensemencées: victoire du capital poussant toujours plus loin l'adaptation ou résistance de la nature?

De même quand la médecine vietnamienne "progressive" au point de soigner les blessures des bombes à billes, est-ce une victoire du capital pour rentabiliser la chair à canon et reconstituer indéfiniment la force de travail vietnamienne, un témoignage de l'extraordinaire et infinie malléabilité de l'espèce humaine, ou une résistance à la destruction totale. Pour tuer un vietnamien il faut treize tonnes de bombes: même pour le capital un humain vaut encore cher -sa résistance coûte cher.

De même si le riz pousse à côté et dans tous les endroits balayés par les défoliants, est-ce un miracle de l'agriculture du capital ou une manifestation des humains à cultiver, et même de la terre et de la nature? Sous le béton, l'herbe arrive à pousser, sous les bombes, le riz à pointer. On peut dire que les vietnamiens industriels qui font marcher les groupes électrogènes avec des vélos, qui creusent des tranchées pour y continuer la vie, manifestent un arrêt momentané de l'automatisation de la technique. Les humains sous les bombes retrouvent leurs mains.

Au Vietnam, est-ce la guerre de la technique qui a échappé à l'humanité -les avions de guerre sans pilote- contre la régression -fabriquer l'électricité avec un vélo- du capital à la dimen -

sion humaine?

1) Après le cessez-le-feu, la situation de guerre civile qui s'est installée au Vietnam montre la grande défaite des humains dans cette guerre: la guerre civile est un mode d'être du capital. Dans une telle situation, chacun a besoin de se définir par rapport à l'un des camps. Les classes se reforment alors par rapport à la situation qui est celle du capital et à la guerre qui est la sienne. Quand il faut choisir entre deux blocs, l'individu n'est plus que l'élément du parti qu'il a choisi. Il est absorbé par lui. Il est totalement soumis à cette nouvelle communauté sans possibilité de s'en mettre en dehors, donc d'affirmer son propre être, sa propre subjectivité et individualité. D'autant plus qu'il peut toujours trouver plus misérable que lui. La guerre civile, encore plus que tous les autres modes d'être du capital, absorbe l'individu pour qu'il ne soit plus que ce fonctionnaire producteur du mode de vie capitaliste. Tout pour la cause, rien pour moi. Plus d'individus aspirant à l'humain, des soldats.

Ce qui s'instaure actuellement au Vietnam, c'est ce qui existe en Irlande, au Moyen-Orient, dans une moindre mesure en Italie. La "paix des citoyens" des Etats-Unis, transplantée au Vietnam, serait-ce le seul résultat des accords de Paris?

Danièle Voldman

(Mai 1973)

Le texte de cette brochure a été écrit (1) en 1969, après la guerre des Six Jours et la montée de la "résistance palestinienne". C'était une réaction contre toutes les positions défendues alors par les "marxistes". Il s'agissait de lutter contre la confusion régnante entre les Juifs, le sionisme, Israël. Il s'agissait aussi de s'opposer à une vision délirante d'une révolution permanente qui aurait eu pour point de départ la révolution palestinienne et, de là, se serait étendue au "monde arabe", voire à la planète entière. Ceci, comme cela, a été fait. C'est ce qui justifie cette réédition. Pourtant cette brochure n'est pas sans faiblesse.

N'avons-nous pas écrit p. 40: "pour ce faire, la seule solution envisageable, quoi que bien utopique, serait une redistribution territoriale de l'ensemble de la Palestine et de la Jordanie entre Israéliens et Palestiniens qui impliquerait que chacun reste souverain dans son territoire, celui des Palestiniens comprenant en particulier les territoires occupés par les Israéliens." Pourtant nous savions bien qu'il n'y avait pas de solution à proposer pour résoudre la crise du Moyen-Orient. Ne savions-nous pas que le sort des Palestiniens se jouait ailleurs qu'au Moyen-Orient, sans parler de la révolution? Cependant, nous propositions avec restriction et avec réserve une solution de moindre mal. Mais à qui la propositions-nous? En réalité, cédant au hurlement des loups, nous nous sommes laissés paraître dans le vent. C'était une erreur. Nous étions restés sur le terrain de l'adversaire, raisonnant dans les termes d'une révolution par la classe ouvrière et appelant de nos vœux un cadre de développement d'une telle classe.

Cette vision mécaniste marque notre conclusion d'alors et lui enlève toute validité. Quant à l'ensemble des analyses données, si elles donnent des éléments justes, elles sont aussi marquées mais à un degré moindre, par cette vision. Sans faire ni l'histoire des Juifs, ni celle d'Israël, ni celle de la révolution, nous voulons apporter ici des éclaircissements.

C'est la grande faiblesse de l'ouvrage de Léon (2), de n'avoir pas reconnu - mais pouvait-on le faire alors? - l'accession du capital à sa domination réelle. Cette transformation ne s'est faite ni sous l'égide de la bourgeoisie et pas davantage sous la domination du prolétariat. Elle s'est accomplie sous la direction du capital. Le fascisme en Europe, le New-Deal sous la présidence du grand démocrate Roosevelt, les Fronts Populaires furent les instruments sûrs de la mutation du capitalisme. Ils sont arrivés à rendre floues les frontières entre les classes, aliénant aussi bien la bourgeoisie que la classe ouvrière. La bourgeoisie ne demandait pas mieux. Depuis 1848 en Europe elle n'a cherché qu'à se décharger de son rôle historique en tant que classe entreprenante. Quant au prolétariat il n'a pu se substituer à elle. Lentement, l'une comme l'autre, ont succombé à l'emprise réelle du capital. Le capital vit sans négation révolutionnaire depuis que l'intégration de la classe ouvrière est une réalité. De l'accord de Matignon en 1936 à l'accord de Grenelle en 1968, nous assistons à la lente abdication des classes devant le capital omniprésent et omnipotent qui se veut la seule communauté des hommes réduits à n'être que citoyens. C'est dans ce contexte social, que l'on pouvait présenter, mais non analyser, qu'il faut situer les faiblesses du livre de Léon. En réalité la contre-révolution se chargea d'accomplir les tâches de la révolution (3). La révolution devait ériger la classe ouvrière en classe dominante afin de se détruire et se faisant détruire toutes les classes. La contre-révolution le fit en intégrant toutes les classes, en fait en les détruisant en tant que classes historiquement appelées à jouer un rôle dans la société.

L'avènement de la dictature du prolétariat dans l'Europe bourgeoise n'est eu lieu que pendant très peu de temps; en France la Commune, en Russie la Révolution d'Octobre. Il ne nous appartient pas d'indiquer les raisons de cet échec. Nous voulons faire ressortir en la circonstance que l'ouvrage de Léon se situe à une époque où la dictature du prolétariat pouvait encore paraître comme une nécessité historique. La période d'entre les deux guerres est en fait celle de la mutation qui s'opère dans le capitalisme. La crise de 1929 pouvait paraître, et bon nombre de révolutionnaires le croyaient, comme la fin du capitalisme; le mode de production capitaliste, croyait-on, ne pouvait plus parachever le développement des forces productives. Léon Trotsky en était profondément

(2) A. Léon: "La conception matérialiste de la question juive" (1943).

(3) L'Urss, dans les années trente pouvait paraître encore comme un pays résistant à l'emprise réelle du capital. L'Europe occidentale en crise pouvait encore paraître receler des forces révolutionnaires assez conséquentes pour venir un jour ou l'autre au secours de la révolution russe.

(1) Ce texte est la préface à une réédition à venir d'une brochure: G. Bruli - S. Volman: Israël - Palestine: la conception matérialiste de la question - Post-Face à Abraham Léon. (Editions de l'Avenir, Genève, 1970, Collection Elements).

convaincu. Dans son ouvrage La Révolution Trahie il admire le développement des forces productives en Russie soviétique, opposant ainsi le "mode de production socialiste" à la stagnation capitaliste. En fait l'accession à la domination réelle, à la suite de la guerre '34 - '45, permit au capitalisme de prendre un nouveau départ dans le développement des forces productives. Ce développement s'est fait et se fait encore sous la direction du capital. Depuis 1848, ni la bourgeoisie, ni son corollaire, la classe ouvrière, ne sont capables d'imposer une direction à la société. L'avènement du fascisme est précisément l'expression de l'absence de direction d'une classe dans la société capitaliste arrivée à un tournant de l'histoire. Le fascisme s'est imposé comme une nécessité historique à la suite de l'incapacité du prolétariat de prendre la relève de la bourgeoisie morte, en tant que classe révolutionnaire, après 1848. Lentement le capital va devoir réaliser les nécessités historiques sous son égide.

Les conséquences vont être graves. Le capital pour ce faire va devoir nier toute opposition, toute communauté autre que la sienne; en fait il domestique la bourgeoisie, intègre la classe ouvrière. Aucune communauté humaine ne doit subsister, seule la communauté du capital subsiste. Le capital va passer de la domination formelle à la domination réelle.

Dans le Manifeste Communiste de 1848, il est dit que l'histoire est celle de la lutte des classes. Mais l'oeuvre de Marx et d'Engels démontre aussi que l'histoire de l'humanité est aussi celle de la destruction des communautés des hommes et la lutte pour leur reconquête. Le capital détruit jusqu'à la racine toute communauté humaine en substituant sa propre communauté. La révolution bourgeoise de 1789 émancipe les Juifs en tant qu'individus et non en tant que communauté humaine. Un ministre du tsar à la veille de la révolution bourgeoise dont la Russie était grosse disait qu'il fallait tuer un tiers des Juifs, en faire émigrer un autre tiers et intégrer le dernier tiers dans la nation russe orthodoxe. Chaque antisémite a son ami juif. Mais sur la communauté juive, chaque antisémite (aliéné comme tout le monde au capital) jette l'opprobre dont le capital peut se parer, (la matière, ses possibilités sont illimitées). En ce sens l'avènement de la domination réelle du capital sur la ruine des classes défaites sonnait aussi le glas de la rare communauté des hommes non détruite par les différents modes de production que nous connaissons depuis l'antique communauté primitive. Ni Otto Heller dont l'ouvrage La Fin du Judaïsme a beaucoup inspiré

Léon, ni Léon, ni enfin les futurs bolchéviques au congrès de Londres en 1903 n'ont abordé la destruction de la communauté juive sous cet angle. Seuls les Bundistes - d'une manière mystifiée - dénonçaient contre Trotsky et Martov, la communauté juive.

Les Bundistes ont défendu la communauté juive d'une manière sentimentale en se réclamant d'une réalité que théoriquement ils n'analysaient pas. Les Bolchéviques leur opposaient des arguments non moins sentimentaux du fait, qu'objectivement, ils se sentaient plus proches de la révolution pour la restauration de la communauté humaine, que de la communauté juive, ébranlée par la montée impétueuse du capitalisme en Russie.

Le triomphe du capital, c'est-à-dire la destruction de toute communauté, n'enlève rien, et n'ajoute rien aux positions bundistes et bolchéviques. Ce que nous devons retenir, c'est qu'à partir du moment où le capital vit sans négation révolutionnaire, il ne peut tolérer l'existence d'une communauté autre que la sienne propre. Seule une dictature du prolétariat pouvait détruire la communauté juive au profit d'une communauté humaine.

En fait, l'existence de la communauté juive depuis plus de deux mille ans reste toujours un os dans la gorge de tous ceux qui s'occupent de près ou de loin à la question juive. C'est inévitable. A partir du moment où la société capitaliste réalisa sa domination réelle, la destruction de la communauté humaine devait suivre inmanquablement. La communauté juive a survécu à la destruction de l'Etat hébreux par les Romains; dans l'empire romain il y avait plusieurs fois le nombre de Juifs restés en Palestine. La destruction de l'Etat en Palestine n'affecta en rien les positions acquises par les communautés juives dans l'empire romain. Les Juifs continuaient à faire des prosélytes et cela dura au delà de l'implantation des Chrétiens qui au début de leur existence sont considérés comme sectes juives.

Les communautés juives participent tôt à ce que nous appelons aujourd'hui un universalisme dont le monothéisme jahviste fut et reste l'expression. On était juif dans la mesure où on était membre de la communauté juive. Quant à la communauté elle-même elle participait à l'universalité du dieu unique. Dieu et la communauté se confondent.

Il faut considérer la perennité de la communauté juive non seulement en raison de la fonction marchande que ce groupe remplit dans les sociétés précapitalistes mais aussi en raison du sentiment profond qu'eurent, très tôt, tous les Juifs, de l'universalité des hommes. Jahvé n'est pas seulement le dieu des Juifs mais aussi le dieu de tout le monde. Sur cette terre, tous les hommes sont égaux. Ce n'est qu'après l'arrivée du Messie que Dieu reconnaîtra son peuple comme élu. Dans l'immédiat tous les hommes sont égaux devant Dieu. La préservation de la communauté sera donc, à travers le temps, le souci majeur des Juifs. L'isolement favorise le processus de préservation. Si à l'origine l'isolement de la communauté est une conséquence du mode de vie des Juifs, il va devenir par la suite et sous l'influence des facteurs extérieurs, la cause même de la préservation de la communauté.

Dans cette société juive, causes et conséquences s'entremêlent si intimement qu'à la longue le fait de durer si longtemps est de venu à son tour une des causes de durée.

Isolée, vivant en marge des sociétés antiques et féodales, mais remplissant un rôle essentiel dans ce monde précapitaliste, la communauté juive se reproduisait d'autant plus facilement qu'elle recélait en son sein des contradictions surmontables. La société juive n'a pas de classes antagoniques. Certes, il y a en elle des groupes privilégiés et non privilégiés mais leurs membres respectifs se sentent plus liés à l'ensemble des Juifs qu'à un groupe particulier, matériellement favorisé ou non.

Si bien que la contradiction ou les contradictions dont pouvait souffrir telle communauté à telle époque de son existence recevait toujours une solution relative mais ja mais radicale. Les contradictions s'accumulaient pour devenir autant de facteurs marginaux de préservation de la communauté.

L'avènement de la société capitaliste devait être fatal à la communauté juive comme à toute espèce de communauté humaine. Le capital ne peut tolérer que sa propre existence. La révolution française proclama l'émancipation des Juifs en tant qu'individus, mais ne voulut accorder rien à la communauté juive. La révolution bourgeoise émancipe les individus pour en faire des salariés. Le travail doit être libre. La communauté humaine n'est pas l'affaire des bourgeois.

Il est important de rappeler qu'en la matière la social-démocratie russe suit à la lettre la révolution française. Au congrès de Londres, le menchévik Martov et le futur bolchévik Trotsky, - tous les deux Juifs -, interviennent, à la demande de Lévine contre le Bund qui réclamait son autonomie au sein de la social-démocratie russe. En fait la disparition de la communauté s'est inscrite dans l'histoire à partir du moment où toute espèce de communauté devient intolérable à la domination du capital.

Le capital n'ayant pas été domestiqué par le prolétariat a fini par dominer la société toute entière. Ouvriers et bourgeois, petits et grands syndicats et associations, tous sans exception œuvrent pour la grandeur du capital. La seule communauté qui existe ou peut exister c'est celle du capital. La communauté juive doit donc disparaître. Elle est un obstacle à la réalisation des buts historiques du capital. En somme à partir du moment où la contre-révolution s'est inscrite dans les faits, le sort des Juifs devait être réglé. Plusieurs solutions s'offraient au monde capitaliste pour résoudre le problème juif. Ces solutions se sont imposées comme négation totale de la communauté juive. Le fascisme allemand s'est d'autant plus féroce^{ment} acharné contre la communauté juive qu'elle fut la seule à rester debout après son avènement. La classe ouvrière comme la bourgeoisie, domestiquées par l'Etat capitaliste, lui-même maître d'œuvre du capital, sont intégrées dans la communauté du capital.

Mais les fours crématoires ne sont pas les seuls moyens pour détruire la communauté juive. Témoin de la grandeur de l'homme, le peuple qu'il n'y a guère se proclamait le "peuple du monde", de l'univers, le peuple qui sut, à certains moments, être la conscience de l'histoire, sera obligé de se donner un Etat. Pouvait-on envisager une "assimilation" plus radicale? Mais aussi la communauté juive en Palestine pouvait-elle agir autrement? De la même manière que la communauté juive suivait depuis des millénaires les impératifs historiques, de la même manière la naissance de l'Etat d'Israël fut inscrite dans les lois de l'histoire.

Depuis cinquante ans, nous assistons à la lente et sûre décadence de la bourgeoisie. Un peu plus de cinquante ans après avoir fait la grande révolution française, la bourgeoisie, par veulerie, se jette dans les bras de Napoléon le Petit. La classe ouvrière lui fait peur. Elle accepte toutes les compromissions. La classe ouvrière, étant donné la défaillance de la bourgeoisie, se devait de prendre en mains les destinées du monde. Elle ne le réussit pas. Le capital laissé seul maître, vivant sans opposition, réalisa ce que le prolétariat devait réaliser d'une façon révolutionnaire. Voilà le drame.

Le capital, fut-il le plus démocratique du monde, est l'ennemi de toute communauté qui n'est pas la sienne. L'Etat bourgeois né de la révolution bourgeoise ne pouvait tolérer l'existence d'une communauté juive. C'est une concurrence qu'il ne peut accepter. L'Etat d'Israël n'est pas autrement disposé à l'égard de la communauté. Bien sûr les Israéliens croient que leur Etat est la prolongation de la communauté juive qui se vou^{lait} lait le peuple de l'univers. Ils croient aussi que leur Etat est socialiste. Mais ce qui importe ce n'est pas ce que les humains croient faire mais ce qu'ils font réellement. C'est vrai aussi pour les Israéliens.

L'avènement de l'Etat d'Israël n'est pas l'œuvre de la bourgeoisie. Au sein de la communauté dispersée il n'y avait pas de bourgeoisie comme il n'y avait pas de prolétariat. C'est cela que Léon appelle peuple-classe.

Le prolétariat juif dans le sens coutumier naît en Palestine, où naît aussi une bourgeoisie juive. Mais cette bourgeoisie née à un moment où cette classe en général n'a plus de ressort, va suivre le mouvement. De fait la naissance de l'Etat d'Israël sera l'œuvre de la classe ouvrière israélienne. Le capital ne s'en port^{era} que mieux.

Est-il besoin d'ajouter que ce que nous venons de dire n'est ni une justification ni une condamnation de quoi que ce soit. C'est simplement une tentative d'explication de la naissance de l'Etat d'Israël sur la ruine de la communauté. Tentative plus difficile que de crier quelques slogans publicitaires.

La crise que traversa le capitalisme au

début de ce siècle pouvait trouver sa solution dans l'avènement de la dictature du prolétariat. Celui-ci eût mené à terme à peu de frais, c'est-à-dire sans guerres, le développement des forces productives. La contre-révolution l'a emporté et s'est chargé à sa manière de résoudre la crise du capitalisme. Sa manière, cela voulait dire guerres civiles et guerres entre nations qui doivent être le lot que l'humanité doit payer pour la carence du prolétariat.

Quant à la communauté juive, elle paie avec son existence physique. Israël c'est aussi cela.

Saïd Voldman
(Mars 1973)

CONTRE LA DOMESTICATION

Jamais la société capitaliste n'a connu une période aussi critique que celle que nous vivons. Tous les éléments de la crise classique existent à l'état permanent, sauf une diminution de la production qui n'affecte que certains pays et de façon limitée. On assiste à une décomposition des rapports sociaux et de la conscience traditionnelle. Chaque institution pour survivre récupère le mouvement qui la conteste (l'Eglise catholique ne compte plus le nombre de ses aggiornamenti); la violence et la torture qui devraient soulever tous les hommes, les mobiliser, sont florissantes et à l'état endémique à l'échelle mondiale; vis-à-vis de la torture pratiquée actuellement la "barbarie" nazie apparaît comme une production artisanale, archaïque. Tous les éléments sont réunis pour qu'il y ait une révolution. Qu'est-ce qui inhibe les hommes, les empêche d'utiliser toutes ces crises pour transformer les troubles dûs à la nouvelle mutation du capital, en catastrophe pour celui-ci?

La domestication qui s'est réalisée quand le capital s'est constitué en communauté matérielle a recomposé l'homme que, au début de son procès, il avait détruit-parcellisé. Il l'a recomposé à son image en tant qu'être capitalisé, ce qui est le complément de son procès d'anthropomorphose. Un autre phénomène intimement lié au précédent vient accentuer la passivité des hommes: l'échappement du capital. Il y a perte de contrôle des phénomènes économiques et ceux qui sont placés pour avoir une influence sur eux se rendent compte qu'ils sont impuissants, qu'ils sont complètement débordés. A l'échelle mondiale cela se traduit par la crise monétaire (01), la

(01)- Ce qu'on appelle crise monétaire ne concerne pas simplement l'établissement d'un nouveau prix de l'or, le rôle de ce dernier, l'instaura -

surpopulation, la pollution, l'épuisement des ressources naturelles. Ces deux phénomènes expliquent que ceux qui professent la révolution et qui croient pouvoir intervenir pour l'impulser ou accélérer son cours, récitent en fait des rôles du siècle passé; la révolution leur échappe. Quand il y a une secousse, elle se fait en dehors d'eux. Ils doivent alors courir après la "révolution" afin d'être reconnus.

Les êtres humains sont, au sens strict, dépassés par le mouvement du capital sur lequel ils n'ont, depuis longtemps, plus aucune prise. D'où pour certains la seule solution est la fuite dans le passé avec la recherche mystique (cf. la vogue du zen, du yoga, du tantrisme, etc aux E.U.) et celle des vieux mythes, le rejet de la science dispotique qui régit la totalité de la vie, et de la technique; le tout souvent combiné à la pratique de la drogue qui donne l'illusion d'une accession rapide à un monde différent de celui d'horreur où nous vivons (pire que le monde sans coeur dont parlait Marx dans La critique à la philosophie du droit de Hegel). Pour d'autres, la solution ne peut être apportée que par la science et la technique. Ainsi beaucoup d'adeptes du mouvement de libération de la femme voient leur émancipation dans la parthénogénèse ou dans la fabrication des bébés en éprouvettes (O2); d'autres pensent pouvoir combattre la

tion d'un nouvel équivalent général (un nouveau système étalon), la mise au point de parités "viables" entre les monnaies nationales, l'intégration des économies de l'Est dans le marché monétaire (capital en tant que totalité, Marx) mais il s'agit du rôle du capital sous sa forme argent; plus précisément du dépassement de la forme argent elle-même, de même qu'il y eut un dépassement de la forme marchandise.

(O2)- La présupposition d'une telle revendication absurde est une illusion scientifique: la prétendue infériorité biologique de la femme. De là comme une injonction: la science a mis en évidence une tare, à elle de la lever. En fait s'il n'y a plus besoin d'hommes (parthénogénèse) plus s'il n'y a plus besoin de femmes (cultures d'embryons dans des flacons et même culture d'ovaires) on ne peut poser la question: y a-t-il encore besoin de l'espèce humaine, n'est-elle pas

violence en mettant au point des remèdes contre l'agressivité, etc... D'une façon générale, pour ces personnes, chaque problème connaîtra sa solution scientifique. Elles sont donc passives; l'homme à leurs yeux devient un simple objet manipulable. Elles sont inaptes à créer de nouveaux rapports interhumains (et là elles se rencontrent avec les adversaires de la science), et ne se rendent pas compte qu'une solution scientifique est une solution capitaliste, car elle élimine l'homme et permet un contrôle absolu sur la société.

Ainsi ceux qui veulent faire quelque chose se rendent compte qu'ils n'ont aucune prise solide sur la réalité. Lorsqu'ils essaient de masquer ce fait, leur impuissance transparait encore plus clairement. Les autres, la "majorité silencieuse", sont pénétrés de l'inutilité de l'action car ils n'ont aucune perspective. Leur silence n'est pas acceptation pure et simple, mais plutôt incapacité d'intervention. La preuve en est que lorsqu'ils sont mobilisés, ils ne le sont pas pour quelque chose, mais contre quelque chose. C'est la passivité négative.

Il est important de noter que les deux groupes ne peuvent pas être catalogués les uns à droite, les autres à gauche. La vieille dichotomie politique ne peut plus opérer ici. C'est un élément de confusion important car, auparavant, ceux qui se réclamaient de la science étaient gens de gauche, alors que, maintenant, elle est condamnée par la nouvelle gauche, aux E.U., par exemple.

La dichotomie persiste en ce qui concerne les vieux regroupements, les rackets du passé (partis de gau-

superflue? Ces gens-là croient tout résoudre par la mutilation. Pourquoi ne pas proposer de supprimer la douleur en supprimant les organes des sens? Rendre l'humanité superflue c'est ce à quoi tendent tous ceux qui veulent résoudre les questions sociales, humaines, par la science et la technologie.

Il est évident qu'on ne saurait réduire le mouvement féministe à l'aspect indiqué ci-dessus. On reviendra ultérieurement sur l'importance considérable qu'il a dans la lutte contre le capital. C'est dans la critique de la société capitaliste ainsi que du mouvement révolutionnaire traditionnel, qu'il a apporté des éléments remarquables.

che et droite) mais, ici, elle est vraiment superlatif; tous d'une façon ou d'une autre défendent nettement le capital; les plus actifs étant les divers partis communistes parce qu'ils le défendent dans sa structure actuelle scientifique, rationnelle.

Tous tant qu'ils sont opérant dans un même mouvement qui est celui de la destruction de l'espèce humaine. En effet, la réduire à un certain nombre de conduites passées ou la soumettre à un mécanisme technologique, cela aboutit au même résultat. Cette dualité participant d'une même devenir et le fondant, apparaît à partir du moment où le MPC commence à dominer réellement le processus de production et qu'il devient une force au sein de la société (début du XIX^e siècle). Aux apologistes du capital s'oppose Carlyle par exemple (03). Marx est un dépassement: il affirme la nécessité du développement des forces productives (donc de la science et de la technique) et dénonce leur effet immédiat négatif sur les hommes; pour lui,

(03) - La lutte des hommes contre le capital n'a été vue qu'au travers d'un prisme étroitement classiste. Seuls ceux qui se réclamaient activement du prolétariat pouvaient être reconnus comme adversaires réels du capital, les autres n'étaient que des romantiques, des petits-bourgeois, etc... Même en raisonnant en termes classistes, c'est limiter une classe que de la borner dans des limites purement classistes surtout lorsqu'on considère qu'elle a pour mission de détruire les classes. C'est l'empêcher de poser son processus d'autodestruction que de lui interdire de prendre en considération le discours tragique de certains hommes qui se dressèrent contre le capital sans même percevoir ni individualiser leur ennemi (exemple: Bergson). A l'heure actuelle où cette problématique classiste a perdu toute base solide, il est bon de tenir compte du contenu de la pensée et des mouvements de droite. La droite étant ce mouvement d'opposition au capital voulant restaurer un moment bien déterminé du passé. Ainsi le courant de l'Action française puis de la Nouvelle Action française, revendique, afin d'éliminer les conflits de classe, l'hyperindividualisme capitaliste, la spéculation, etc., une communauté qui ne peut être garantie, selon eux, que par la monarchie (cf. en particulier "Le capitalisme" in "Les dossiers de l'action française").

cela conduira à une contradiction telle que le développement des forces productives ne sera possible qu'avec la destruction du MPC. Alors les hommes les dirigeront; il n'y aura plus d'aliénation. Mais ceci présupposait que le capital ne pourrait pas vraiment s'autonomiser, qu'il ne pourrait pas échapper aux contraintes de sa base sociale-économique sur laquelle il s'est édifié: la loi de la valeur, l'échange capital-force de travail, l'équivalent général rigoureux, etc...

Or, le capital s'est autonomisé par rapport à sa base qu'il a tout simplement intériorisée et, à partir de là, il a effectué un échappement.

Il semblerait que tout courant se heurtant au capital soit obligé de poser une donnée humaine, pas n'importe laquelle, une donnée profondément invariante où les hommes peuvent se retrouver. C'est la communauté que les nazis, eux aussi, voulaient, avec la Volkseinschaft, instaurer-restaurer (cf. également leur idéologie de l'Urmensch, homme originel). Beaucoup se sont mépris, à notre avis, sur ce phénomène et n'y ont vu qu'une affirmation totalitaire, démoniaque. Or, les nazis reprenaient là une vieille revendication théorisée d'ailleurs par les sociologues allemands comme Tönnies, M. Weber. L'école de Francfort et tout particulièrement Adorno, en revanche, a sombré dans le pire démocratisme par incapacité à comprendre le phénomène et ne put se rendre compte que la grandeur de Marx fut de poser la nécessité de reformer la communauté et d'avoir reconnu que c'est un mouvement total de l'espèce qui tend à cette reformation.

Les problèmes sont là pour tous, dans leur prégnance et dans l'urgence de leur solution. De divers horizons politiques, les hommes tendent à les résoudre. Ce ne sont pas ces problèmes qui déterminent le caractère révolutionnaire ou contre-révolutionnaire mais leur solution, qu'elle soit effective ou non. Là encore se manifeste un avatar de la pensée raketiste: il y aurait des chasses gardées théoriques pour les bandes de droite comme pour les bandes de gauche; entrer dans l'une ou l'autre des zones réservées entraîne automatiquement l'attribution de l'étiquette. Donc réification, l'objet est déterminant, le sujet passif.

D'où son développement impétueux depuis plusieurs années qui fait courir de graves menaces à l'humanité et à la nature entière. Même les tenants du discours euphorique et somnifère ne peuvent pas les ignorer. Dans une certaine mesure ils sont obligés de se mettre sur le terrain de ceux qui tiennent le discours apocalyptique. L'apocalypse est à la mode parce que notre monde est à sa fin. Un monde où l'homme, tout dégradé, in firme qu'il fût, était encore une norme, un référentiel. Après la mort de dieu, celle de l'homme est proclamée. L'un et l'autre laissent la place à la déesse-servante du capital: la science qui se présente à l'heure actuelle comme étant recherche de mécanismes adaptatifs (accommodation, intégration) des êtres humains et de la nature au MPC. Il est évident que les êtres les moins détruits, avant tout les jeunes, ne peuvent pas accepter une telle adaptation-domestication; d'où leur refus du système.

Le procès de domestication s'est parfois accompli de façon violente (accumulation primitive) mais le plus souvent de façon insidieuse parce que les révolutionnaires acceptaient les mêmes éléments que le capital, le développement des forces productives, et exaltaient la même divinité, la science. Ainsi la domestication et la conscience repressive nous avaient plus ou moins fossilisés dans une attitude centenaire, figé nos gestes, stéréotypé nos pensées. On formait une armée de statues de sel tournées vers le passé, même quand on croyait lorgner l'avenir. Mais la vie a fait irruption et a relancé le mouvement, le devenir au communisme. En effet il n'y a pas eu production d'une nouvelle théorie ni de nouveaux modes d'action. L'important fut ce qui était visé, le point sur lequel porta la contestation revendicative. Il ne s'agissait pas de politique, d'idéologie ni de science, même sociale puisqu'elle fut récusée en totalité; une exigence vitale s'est affirmée à la fois contre cette société et en dehors d'elle: en finir avec la passivité imposée par le capital, retrouver la communication entre les êtres, atteindre une créativité libérée, une imagination sans frein au sein d'un devenir-humain.

A partir de mai-juin 68 tout a changé et tout change. C'est pourquoi il n'est pas possible de comprendre l'insurrection lycéenne et son devenir possible sans faire référence à ce mouvement.

Nous avons caractérisé mai-juin 68 comme mani-

festant l'émergence de la révolution et nous avons affirmé qu'à partir de lui commençait un nouveau cycle révolutionnaire. Cependant nous l'avons fait en nous fondant sur un schéma classiste (04). Ainsi nous affirmâmes que le mouvement de mai aurait pour résultat de ramener le prolétariat sur sa base de classe. De plus nous trouvions dans les événements de l'époque confirmation du déroulement de la révolution selon Marx. D'abord interviennent les classes, les couches sociales les plus proches de la communauté en place, les plus liées objectivement à l'Etat, puis les classes opprimées qui résolvent radicalement les contradictions que les autres couches sociales tentèrent de réformer. Le déroulement de la révolution anglaise comme celui de la révolution française furent le substrat de la réflexion de Marx. Au cours de cette dernière, il y eut dans un premier temps intervention des nobles (la fameuse révolution nobiliaire d'avant 1789) qui entraîna-facilita la lutte des bourgeois, en même temps qu'elle provoqua le dsp^otisme éclairé, puis ce furent les couches bourgeoises moins liées à l'Etat, formant une espèce de intelligentsia comme le remarqua Kautsky. Mais la faillite de la réforme, la cassure au sein du système puis la chute de la royauté propulsèrent les paysans et les bras-nus (le quart-état, le futur prolétariat): ce sont eux qui opérèrent enfin la discontinuité et créèrent la impossibilité de tout retour arrière; sans eux la révolution eut été, en tant que changement de mode de production, beaucoup plus longue. En Russie on a eu un déroulement similaire. Ainsi on peut dire que ceux qui sont les plus opprimés et ont objectivement le plus intérêt à se révolter -formant pour certains la vraie classe révolutionnaire- ne peuvent en fait se mettre en mouvement qu'à partir du moment où la faille s'est produite au sein de la société, où l'Etat a été considérablement affaibli. A partir de ce moment une perspective peut se faire jour, ne serait-ce que au travers de la constatation que la vie ne peut plus se dérouler comme auparavant. Alors il faut

(04) - Cf. le tract diffusé en Mai 1968 et publié dans le n. 3 d'Invariance, série I: "A propos de la semaine rouge: L'être humain est la véritable communauté (Gemeinwesen) de l'homme", et l'article: "Mai-Juin 1968: théorie et action" in Invariance, n.4, série I, 1968.

bien entreprendre quelque chose. Ce déroulement est un des éléments qui contribue à donner à toute révolution un caractère non strictement classiste. Pour la révolution communiste ceci sera plus accentué parce qu'elle ne sera pas l'oeuvre d'une classe, mais de l'humanité se soulevant contre le capital.

Au sein de ce qu'à un moment donné nous avons nommé classe universelle et que nous pouvons tout simplement désigner par humanité (aujourd'hui ensemble des esclaves au capital), les couches sociales les plus proches du capital (ce que nous définîmes nouvelles classes moyennes et les étudiants) se sont rebellé contre le système. Elles se perçurent en tant que couches distinctes dans la mesure où elles se proclamèrent détonateurs d'un phénomène qui devait révolutionner, impulser le prolétariat. La révolution réapparut donc en se travestissant de vieux habits, engoncée dans de vieux schémas.

Toutefois l'analyse classiste que nous fîmes ne faisait qu'interpréter un phénomène réel; d'où aussi la possibilité pour les acteurs essentiels de mai de se percevoir selon les antiques schémas. En effet ce furent -et cela se vérifie toujours plus- les hommes et les femmes qui sont amenés à remplir les fonctions les plus strictement liées au procès de vie du capital et, surtout, qui doivent le justifier et maintenir sa représentation (05) qui se sont rebellés; mais cette révolte est absolument récupérable tant qu'elle se meut dans la vieille ornière de la lutte des classes: vouloir régénérer le prolétariat qui doit accomplir sa mission.

C'est là que se dévoile l'impasse. Le rôle du prolétariat était de détruire le MPC afin de libérer les forces productives emprisonnées dans celui-ci; le communisme ne pouvant commencer que à partir de cet acte. Or, loin de les inhiber, le capital les exalte, car elles ne sont pas pour l'homme mais pour lui. Alors le prolétariat est superflu. L'inversion indiquée plus haut -rendue possible grâce au développement de la science- est correlative à la domestication des hommes, c'est-à-dire à leur acceptation du devenir du ca-

(05) - Nous voulons parler de techniciens, de savants, d'hommes politiques ou économiques comme les membres du club de Rome, S.Mansholt, R.Dumont, Laborit, etc...

pital, théorisé par le marxisme lui-même défenseur acharné de l'accroissement des forces productives. Au cours de ce devenir le prolétariat en tant que producteur de plus-value fut nié par la généralisation du salariat et la destruction de toute distinction possible entre travail productif et improductif. A partir de ce moment, ce qui était désigné, exalté comme prolétariat devenait le plus sûr soutien du MPC. Que veut ce prolétariat et que veulent ceux qui parlent en son nom ou se contentent de le vénérer? Le plein emploi, l'autogestion, c'est-à-dire la pérennité du MPC grâce à son humanisation. Pour eux tous, le procès de production étant rationalité en acte, il suffirait de le faire fonctionner pour les hommes. Or, cette rationalité, c'est le capital.

La mythologie du prolétariat explique ce que nous avons appelé le populisme de Mai qui est plutôt le prolétarisme de Mai; aller au prolétariat, réveiller ses vertus combattives, lui rappeler ses capacités d'abnégation; alors il fuira ses mauvais chefs pour suivre les prolétaristes sur le chemin de la révolution.

Avec Mai 68 commence le temps du mépris et de la méprise. On se méprise parce qu'on n'est pas "prolo" et l'on méprise l'autre pour la même raison, tandis que chacun se méprend sur le prolétariat considéré comme la classe toujours potentiellement révolutionnaire. Ce n'est qu'une autre façon d'exprimer l'impasse où se trouve le mouvement de contestation de la société en place. Mais elle ne s'est pas dévoilée clairement et subitement car la phase d'enthousiasme qui suivit Mai accorda une certaine vie au mouvement contestataire lui permettant de laisser entre parenthèses les questions essentielles. De plus, le choc de mai avait fait revivre, réémerger des courants du mouvement ouvrier qui avaient été ensevelis dans l'oubli, sous le mépris des partis en place: le mouvement des conseils avec toutes ses variantes, le KAPD, ou des individualités comme Lukacs, Korsch, etc... Cette résurrection du passé était indice à la fois de l'impossibilité de prise directe sur la réalité et de l'incapacité de celle-ci à engendrer d'autres formes de lutte, d'autres approches théoriques. Refaire en pensée un chemin parcouru est encore une forme de révolte, car c'est ne pas accepter le diktat du simple devenu. Elle peut être le point de départ de la recherche

du moment où l'errance de l'humanité s'est produite; première tentative pour lever la fatalité qui l'a projetée hors de sa voie humaine, dans l'enfer productiviste.

Impasse est une image insuffisante, c'est-à-dire qu'elle n'englobe pas en elle tous les éléments du devenir qu'on veut y projeter.

En fait c'est au bout de l'impasse, devant le mur que se trouvent les différents groupes de ce vaste courant; ce mur c'est le prolétariat, sa représentation (06). Les militants passent d'un groupe à l'autre en même temps qu'ils

(06) - L'homme n'est pas costamment immergé dans la nature, l'existence n'est pas toujours unie à l'essence, l'être à la conscience, etc. De la séparation, naît la représentation. A partir du moment où le temps est pensé dans son irréversibilité, que donc le sujet passé est séparé du sujet présent, la mémoire est déterminante; la représentation intervient. Traiter de cette dernière conduirait donc à réexaminer la philosophie et la science, ce qu'il faudra bien entreprendre un jour. Pour le moment nous voudrions indiquer au lecteur qui peut être amené à faire des rapprochements avec des affirmations similaires (en effet d'autres avant ne se sont préoccupés de l'importance de la représentation dans les conduites sociales: Cardan et l'imaginaire, les situationnistes et le spectacle; sur le plan du savoir, Foucault a analysé l'importance de la représentation au XVI^e siècle; nous l'avons nous même affrontée lors de l'étude de la mystification démocratique) que nous employons ce mot dans le sens où, à la suite de Marx (Vorstellung) nous l'avons utilisé pour indiquer, par exemple, que la valeur doit être représentée dans un prix. Dans "A propos du Capital (n° I, série II d'Invariance) nous avons très brièvement indiqué que le capital parvenait à être représentation qui s'autonomisait. Dès lors il ne peut exister vraiment que s'il est reconnu par tous. Voilà pourquoi les hommes doivent intérioriser la représentation du capital.

La question de la représentation est très importante. A partir du moment où il n'y a plus union immédiate homme-nature (si tant est qu'elle ait jamais absolument existée) la représentation est nécessaire. Elle est appropriation du réel

"changent" d'idéologie, en emportant chaque fois dans leurs bagages la même dose d'intransigeance et de sectarisme. Certains accomplissent de très amples trajectoires. Ils vont du léninisme au situationnisme pour revenir à un néo-bolchevisme en passant par le conseillisme. Tous butent contre ce mur et sont renvoyés plus ou moins loin dans le temps. Il est la limite d'un ensemble pratico-théorique au sein duquel une combinaison est possible; ainsi en Allemagne on a même des trotskystes anti-autoritaires, des trotskystes korschistes, etc...

Au sein de ces groupes comme chez certaines individualités il n'y a pas que des aspects négatifs car un certain nombre de choses ont été comprises mais cela est gâté par un esprit bricoleur complément spirituel de la combinatoire groupusculaire...

Il est évident, comme les articles précédents le signalent, qu'il est impossible de lever le verrou que constitue cette représentation du prolétariat sans remettre en cause la conception marxienne du développement des forces productives, de la loi de la valeur, etc. Toutefois c'est le fétiche prolétarien qui, par suite de ses implications pratico-éthiques, est l'élément qui pèse le plus sur la conscience des révolutionnaires. S'attaquer au fétiche, le reconnaître en tant que tel, s'est faire ébranler tout l'édifice théorico-idéologique. Quel désarroi! D'autant plus qu'il y a un non-dit: la nécessité de se rattacher à un groupe, de s'identifier à lui pour se sécuriser pour avoir force d'affronter l'ennemi. Ce n'est pas seulement la peur d'être seul qui se manifeste ici -donc aussi la compréhension corrélative de l'union nécessaire pour constituer la force capable d'abattre le MPC- mais c'est aussi la peur de l'individualité (07), l'inca-

et moyen de communication entre les êtres humains. En ce sens, elle ne peut pas être abolie; l'être humain ne pouvant pas exister en une unité indifférenciée avec la nature. C'est son autonomisation -autre mode d'affirmation de l'aliénation- qu'il faut enrayer.

(07) - Ceci a été mis en évidence par N. Brown dans "Eros et Thanatos". La peur de l'individualité est insuffisante pour expliquer le phénomène profond qui pousse les êtres humains à se cou-

pacité à affronter de façon "autonome" les questions fondamentales de notre époque. C'est une autre manifestation de la domestication des êtres humains qui souffent du mal de dépendance.

A partir de là, le mouvement lycéen (Printemps 1973) révèle son importance: il porte au premier plan ce qui, en Mai 68, avait à peine été ébauché, la critique de la conscience répressive. C'est une figure de la conscience qui est née avec le marxisme en tant que concrétisation de la solution du devenir de l'espèce humaine: la révolution prolétarienne doit se produire quand le développement des forces productives le consentira. C'est une conscience légiférante et répressive qui opère pour nier les soulèvements des hommes qui sont taxés de prématurés, de petits-bourgeois, de mouvements d'irresponsables, etc... C'est la conscience au sein de la réification car elle ne peut être qu'organisée; partis, syndicats, groupuscules sont ses incarnations. Chacun d'eux organise la répression contre ceux qui ne sont pas organisés ou qui ne le sont pas selon ses lois propres. La différence entre ces organisations se mesure dans le quantum de répression qu'elles sont aptes à exercer.

La critique s'attaque au mythe du prolétariat non pas directement, en mettant ce dernier en cause, mais en l'ignorant, et par la dérision. A partir du moment où les jeunes

ler dans un moule, à s'identifier à un être-type, à se noyer dans un groupe. L'homme a peur de lui-même, car il ne se connaît pas. Il lui faut donc un énorme pouvoir pour conjurer les "excès" qui peuvent perturber l'ordre social et le sien propre. Il semblerait que les organisations sociales soient trop fragiles pour pouvoir accepter le libre développement des potentialités humaines. Avec le MPC tout est possible en tant qu'élément de capitalisation mais ce n'est chaque fois qu'un possible permis; cela veut dire que simultanément il y a réduction de l'individu à une modalité d'être normale ou anormale; la totalité n'est que dans le discours du capital, inaccessible et pervertie.

Cette peur transparait nettement dans la plupart des utopies où triomphe le despotisme de la rationalité égalitaire.

ne sont pas tombés dans le piège et ne sont pas allés chercher les organisations ouvrières pour faire le front unique à la Mai 68, les politiciens de tous ordres cherchèrent à les y précipiter. Le PCF, le PS, le PSU, la CGT, la CFDT, etc... sont vite allés auprès des lycéens afin de les "chapeauter". Ceux-ci, il est vrai, désertèrent souvent les manifestations unitaires et l'on a pu voir la mascarade politique s'étaler indécente: les vieux routiers de la politique et les vieilles pimbèches raccornies du PCF et de la CGT - dé - couvrant 5 ans après Mai 68, l'importance politique de la jeunesse - défilent en revendiquant le sursis pour tous, sous l'oeil goguenard de lycéens. La jeunesse s'était-elle trompé de corps?

On a eu dérision aussi lorsqu'au cours de ces événements les politiciens de divers bords affirmèrent à nouveau la primauté du prolétariat et déclarèrent que le moment révolutionnaire essentiel était la grève des O.S., car ils ne peuvent concevoir la révolution que vêtue de bleu de chauffe. Or les O.S. ne posaient rien qui menacât le système capitaliste. Le MPC a accepté depuis longtemps des augmentations de salaires, et en ce qui concerne les conditions de travail, il est apte à les améliorer. La nécessité d'abolir le travail à la chaîne est reconnue aussi dans certains milieux patronaux.

Le mouvement lycéen a ridiculisé les institutions et les hommes qui les défendent. Le prix de la récupération fut le ridicule qu'exhibèrent, à leur corps défendant, tous ceux qui voulaient se mettre à la portée de "nos braves petits jeunes". Ceux qui voulurent au contraire contrer d'entrée le mouvement et n'y parvinrent pas, étalèrent leur ridicule en manifestant leur dépit. Ainsi les hommes du gouvernement se lamentèrent: on a tout de même fait des députés, un parlement; c'est avec ça qu'on doit résoudre les questions en suspens... Les jeunes se sont conduits comme si cela n'existait pas. A nouveau, comme en Mai 68, s'est révélé la communication, l'insaisissable (08).

(08) - Cf. l'article de P. Drouin, "Le Monde" du 27.03.73. et aussi le livre de R. Tourneux "Le

"Nous ne sommes pas fermés aux arguments, mais actuellement, je ne vois pas ce que l'on souhaite" (Fontanet). Belle illusion que de croire que les jeunes veulent dialoguer avec eux, leur opposer des arguments. Il y a soulèvement de la vie (09), recherche d'un autre mode de vie. Le dialogue ne peut être qu'entre les ébauches de réalisation et non entre l'ordre social et ceux qui se soulèvent. S'il y a encore possibilité de dialogue, cela est dû aux balbutiements du mouvement.

Ce qui est fondamental, comme nous le fîmes remarquer déjà en Mai 68, c'est un phénomène profond: "l'inadéquation de la vie humaine à l'aube de son développement avec la société capitaliste" qui est la mort organisée sous les apparences de la vie. Il ne s'agit plus de la mort en tant que moment au-delà de la vie mais de la mort dans la vie, de la mort comme substance de la vie; l'homme est mort et n'est que rite du capital. Les jeunes ont encore la force de refuser la mort. Ils se rebellent contre la domestication; ils sont exigeants de vie. Il est évident que, pour tous ceux qui ont la bouche pleine de terre et les yeux remplis de fantômes, cette exigence apparaisse irrationnelle ou tout au plus comme cel-

mois de mai du général" qui essaie de glorifier l'action de De Gaulle, mais qui n'aboutit qu'à mettre en évidence à quel point le grand homme fut dépassé par les événements et ne comprit pas ce qui se passait.

(09) - Cf. l'article de P. Viansson-Ponté, "Le Monde" du 31.12.72. En 1964, P. Cardan avait compris l'importance exceptionnelle de l'insurrection de la jeunesse mais il la perçut comme extérieure, comme quelque chose qu'il fallait savoir utiliser, ce qui était le tribut idéologique payé à la vieille conception de la conscience venant de l'extérieur.

"Le mouvement révolutionnaire pourra donner un sens positif à l'immense révolte de la jeunesse contemporaine et en faire le ferment de la transformation sociale s'il sait trouver le langage vrai et neuf qu'elle cherche, et lui montrer une activité de lutte contre le monde qu'elle refuse" (Socialisme ou Barbarie, n°35, p.35)

le d'un paradis par définition inaccessible.

La jeunesse est un mal pour le capital parce qu'elle est ce qui n'est pas encore domestiqué. Les lycéens ont manifesté autant contre le service militaire, l'armée, que contre l'école, l'université, et la famille. L'école s'est l'organisation de la passivité de l'être, même lorsqu'on y pratique les méthodes actives, émancipatrices. Libérer l'école serait libérer l'oppression. Au nom de l'histoire, de la science, de la philosophie, l'individu est canalisé dans un couloir de passivité, un monde hérissé de murs; la connaissance, la théorie constituent autant de barrières infranchissables qui empêchent de voir les autres, de dialoguer avec eux; le discours doit emprunter certains canaux et c'est tout. Au bout du couloir, il aboutit dans l'usine à domestication: l'armée. Elle l'organise dans une volonté de tuer l'autre; ce qui structure la dichotomie tracée dans son esprit par la morale laïque: la patrie et les autres, toutes ennemies potentielles. On l'éduque, on le dresse à savoir justifier l'injustifiable: tuer des hommes et des femmes.

Nous ne nions pas qu'un phénomène réformiste s'est manifesté aussi au cours de ces agitations d'avant Pâques. C'est sur celui-ci que peut immédiatement se greffer la récupération, mais ce n'est pas lui qui nous intéresse parce qu'il ne nous renseigne en rien sur le mouvement réel de lutte de l'espèce contre le capital. Comme en Mai 68 ce mouvement superficiel, qui ne peut d'ailleurs parvenir à la surface que poussé par une agitation plus radicale, permettra de mieux structurer le despotisme du capital, de réaliser sa "modernisation".

L'université, l'école sont des structures trop rigides pour le procès global du capital; il en est de même de l'armée. Au sujet de cette dernière il faut noter la supercherie qui consiste à opposer armée nationale à armée de métier, et dévoiler le chantage stupide: si l'on supprime le service militaire on aura une armée de métier, une garde prétorienne, alors gare au fascisme! En fait le système actuel combine les deux: il y a une armée de métier qui éduque, dresse le contingent, l'armée nationale. D'autre part qu'a donné l'armée na-

tionale tant vantée par Jaurés? (10) .

L'union sacrée de 1914, c'est-à-dire le carnage sacré que l'on vénère encore.

La rapide caducité du savoir, le développement des mass-média ont détruit l'école. L'instituteur, le professeur sont, pour le capital, des êtres inutiles. Il tend à les éliminer (enseignement programmé et distribué par des machines) de même qu'il tend à éliminer la bureaucratie, élément inhibiteur de la transmission de l'information, fondement même de la mobilité du capital. La méprise joue ici en ce sens que beaucoup de ceux qui posent la nécessité de la vie sont prêts à accepter des solutions qui éliminent la vie humaine puisqu'elles consisteraient à confier l'enseignement à des machines. En règle générale ceux qui veulent la modernisation proclament leur propre condamnation en tant qu'êtres ayant une certaine fonction dans cette société; ils revendiquent leur dépouillement. Même ceux qui prônent le retour à l'autoritarisme rigide d'avant Mai 68 subiront le même sort parce que pour faire triompher leur revendication ils ne peuvent s'appuyer que sur le capital qui profite donc aussi bien de la gauche que de la droite!

Le despotisme du capital crée de nouveaux modes d'être pour les choses qui l'imposent aux êtres humains. Les caractéristiques en sont: la mobilité, l'éphémère, la diversité, tout au moins apparente, l'insignifiance. Ils entrent obligatoirement en opposition avec les vieux comportements, les vieilles attitudes et

(10) - Cf. "L'armée nouvelle". La lecture de ce livre montre à quel point le "fascisme" n'avait pas besoin d'inventer une théorie car elle avait été produite par la social-démocratie internationale. Jaurés voulait réconcilier l'armée et la nation (que voulut et réalisa Hitler?). Ceci fut accompli et, en 1914, les braves français partirent galement pour le carnage. Quelle différence entre le culte jaressien de la patrie "Elle tient par ses racines au fond même de la vie humaine et, si l'on peut dire, à la physiologie de l'homme." (Ed. 10/18 p.268)

Vers la même époque, outre-Rhin, Bebel tint à peu près le même discours.

formes de pensée. Les choses sont les vrais sujets qui imposent aux hommes leur rythme de vie, leur sens limité à leur seule existence, etc... Mais les objets, les choses sont eux-mêmes mûs par le mouvement du capital. Cette nouvelle oppression peut provoquer le déclenchement d'un mouvement insurrectionnel contre ce dernier. Cependant le capital peut à son tour profiter de cette subversion pour se consolider, comme cela se produisit au cours des premières années de ce siècle. La révolte du prolétariat limitée sur le terrain de l'usine, sur le plan de la production, fut un élément favorable au capital pour réaliser sa domination réelle: élimination des couches inutiles à son procès, triomphe du plein emploi, abandon des schémas libéraux, etc...

Nous ne voulons pas dire par là que la révolution doit naître directement de ce heurt, ni que ce sont les hommes et les femmes les plus conservateurs qui en seront les auteurs, nous voulons souligner un fait important: le capital doit dominer tous les êtres humains et, pour ce faire, il ne peut plus s'appuyer uniquement sur les vieilles couches sociales qui sont à leur tour menacées. Borkeu avait déjà compris l'essence de phénomène:

"L'écart démesuré par rapport aux révolutions précédentes, traduit un fait nouveau. Jusqu'à des dernières années, la contre-révolution s'appuyait généralement sur les forces réactionnaires, technique et intellectuellement inférieures aux forces de la révolution. La situation a changé avec l'avènement du fascisme. Désormais, toute révolution devra très probablement affronter l'attaque de l'appareil le plus moderne, le plus efficace, le plus impitoyable qui ait jamais existé. Cela signifie la fin de l'âge où les révolutions évoluaient librement selon leurs propres lois." (11)

On ne doit pas oublier qu'en bouleversant constamment le mode de vie, le capital est lui-

(11) - Cité par Chomsky in "L'Amérique et les nouveaux mandarins" Ed. du Seuil p. 106

même révolution. Ce qui amène à reposer la nature de celle-ci, à se rendre compte que le capital peut prendre les forces, pour bouleverser l'ordre établi dans les insurrections dirigées contre la société qu'il domine (12). Plus que jamais la vision, la compréhension est nécessaire; toute révolte parcellaire est impulsion pour le mouvement du capital. Or l'incapacité à penser théoriquement, à affronter la réalité dans son devenir historique est le résultat du procès de domestication des hommes; comme l'impuissance à enraciner cette pensée théorique dans le devenir matériel de notre planète et de notre espèce, est due à la coupure sens-cerveau, à la vieille division travail manuel, travail intellectuel (celle-ci est surmontée pour le capital dans le mécanisme automatisé).

La révolution n'est plus strictement synonyme de destruction de l'ancien, de ce qui est conservateur car, ceci, le capital l'a accompli. La révolution apparaît comme un retour à quelque chose (une révolution dans le sens mathématique du terme), à la communauté; non à une forme de communauté particulière ayant déjà existé. La révolution se manifesterait par destruction de ce qui est le plus moderne, le plus progressiste puisque la science est capital. Ce sera en même temps réappropriation de tout ce qui a pu être manifestation, tendance à l'affirmation d'un être humain. Il n'y a pas besoin de ressusciter un discours manichéen pour saisir cette tendance. Ce fut celle qui fit obstacle au mouvement d'autonomisation de la valeur. S'il y a, avec le triomphe du communisme, création de l'humanité, il fallait bien pour que cette création soit possible, que le désir en pointât au cours des siècles. Toutefois ici encore rien n'est facile, ni évident, ni à l'abri du doute. On peut douter de ce qui est humain après le colonialisme, le nazisme puis à nouveau le colonialisme cherchant

(12) - Le MPA connut lui aussi plusieurs mouvements insurrectionnels de grande amplitude qui le régénérèrent. Certaines révoltes furent même, de après divers historiens, suscitées par l'Etat lui-même; la grande révolution culturelle maoïste ne serait qu'une réédition de celles-ci. Ces faits confirment notre thèse maintes fois avancée sur la convergence entre MPC et MPA.

à se maintenir en dépit de la révolte des pays opprimés (les massacres et les tortures commis par les Anglais au Kenya, les Français en Algérie, les Etasuniens au Vietnam, pour donner quelques exemples saillants) ainsi qu'en présence de la violence bestiale, endémique qui sévit quotidiennement. Est-ce que l'humanité n'est pas trop dévoyée, enfoncée dans son errance "malefique" pour pouvoir se sauver?

Le mouvement des lycéens manifeste le caractère de la révolution communiste: la révolution a un titre humain. En effet, il a abordé -peut-être pas dans toute son ampleur- la question de la violence: refus de l'armée, refus du service militaire, refus du droit à tuer pour tous. Les groupuscules de gauche et d'extrême gauche, en dehors des anarchistes, prônent la nécessité d'apprendre à tuer car ils pensent pouvoir "retourner" la mort contre le capital. Or -ceci vise surtout les plus extrémistes- ils ne se rendent pas compte qu'il posent d'entrée la nécessité de détruire des êtres humains pour accomplir la révolution. Comment exalter une révolution en la mettant au bout d'un fusil? Accepter l'armée pour une raison quelconque c'est renforcer à tous les niveaux, la structure oppressive; c'est en particulier se mettre à nouveau sous le despotisme de la conscience répressive. Selon elle il faut refouler le non-désir de tuer parce que, plus tard, ce sera nécessaire (certains exaltent même cette nécessité). La conscience m'impose de être inhumain sous prétexte qu'au jour décrété par une destinée théorique je pourrai enfin me métamorphoser en humain.

"Leur souci (aux différents courants de gauche et d'extrême gauche, n.d.r.) à ce sujet reste d'éviter que ne se produise une convergence entre la volonté "bourgeoise" de supprimer le service militaire et le pacifisme libertaire à base d'objection de conscience toujours plus ou moins latent chez les jeunes". (T.Pfister, en "Le Monde" du 27.03.73)

La violence est une donnée de fait de la société actuelle, il s'agit de la détruire. La révolution est un déchaînement de violence, il s'agit de dominer cette dernière et non de la laisser agir aveuglément ni surtout, de l'exalter et d'accroître son champ d'action. Ces affirmations.

pour justes qu'elles soient, sont insuffisantes dans la mesure où elles ne précisent pas la nature de la violence qui est fondamentalement déterminée par son objet. La violence qu'on doit prôner, exalter, c'est celle dirigée contre le système capitaliste et non contre les hommes. Mais il est vrai: celui-ci est représenté par des hommes; donc la violence l'atteint souvent à travers eux. C'est là que se pose la question de sa limitation sinon on demeure sur le plan du capital. Le despotisme de ce dernier généralise la violence contre les hommes; il ne peut dominer qu'en opposant les êtres humains entre eux et, pour cela, il les investit de rôles divers. D'autre part, lors de conflits, chacun des deux camps présente l'autre comme étant formé d'êtres non-humains (c'est ainsi que les étasuniens procédèrent encore vis-à-vis des vietnamiens). On ne peut détruire les hommes que si, au préalable, on les dépouille de leur humanité. Accepter de procéder de la même façon lors de la lutte révolutionnaire, n'est-ce pas simplement copier les méthodes capitalistes et donc contribuer à la destruction des hommes? Or que font les gauchistes lorsqu'ils théorisent la destruction de la classe dominante (et pas simplement la destruction de ce qui est le support de celle-ci) ou la destruction des flics (le seul bon flic, c'est le flic mort!)? S'il est vrai qu'on puisse faire l'assimilation CRS=SS au niveau du slogan, car celui-ci traduit bien la réalité des deux rôles, cela ne suffit pas à justifier une destruction. Car 1° cela empêche toute possibilité de miner le corps de police. Les policiers se sentant réduits à un stade infra-humain se révoltent, en quelque sorte, contre les jeunes pour affirmer une humanité qu'on leur dénie, car ce n'est pas en tant que machines à tuer, à réprimer qu'ils se posent alors... 2° tout CRS, tout flic est tout de même un homme. C'est un homme qui a un rôle bien défini comme nous tous. Il est dangereux de déléguer toute l'inhumanité à une fraction du corpus social et toute l'humanité à un autre. Il n'est pas question, à partir de là, de prêcher la non-violence (13) mais de définir

(13) - Celle-ci d'ailleurs n'est qu'une violence larvée, hypocrite; une manifestation de l'incapacité à être.

rigoureusement quelle est la violence qu'on doit exercer, quelle est la finalité de celle-ci. Pour cela il faut encore préciser: 1° il ne faut pas accepter les masques, les rôles qui nous sont imposés par le capital; 2° on doit rejeter la théorie postulant que ceux qui défendent le capital doivent purement et simplement être détruits; 3° on doit refuser de les excuser sous prétexte que ils ne seraient pas libres; que c'est le système qui produit les flics comme il produit les révolutionnaires. L'acceptation de cette dernière proposition conduit soit à la non-violence, soit à réduire les êtres humains à des automates et donc à justifier toute violence exercée contre eux. Il faut au contraire les affronter en tant qu'êtres humains. Si, d'entrée, on leur nie toute possibilité d'humanité comment pourra-t-on la faire apparaître ensuite? En réalité la plupart pensent à la solution radicale: supprimer les autres, ce qui est encore une méthode de société de classe. Même sur ce plan la révolution s'affirme selon son être: une révolution à un titre humain. Lors de l'affrontement - car il est inévitable - avec les différents individus soutenant le MPC, il s'agit de ne pas réduire l'adversaire à un stade "bestial" ou mécanique, mais de le poser dans son humanité, celle qu'il croit posséder et celle que, potentiellement il peut retrouver. Le combat concerne alors aussi le domaine spirituel, conscientiel. Il faut prouver la mystification de la représentation qui justifie le individu dans sa défense du capital, mettre ces êtres en contradiction, leur donner le doute.

C'est dans cette perspective qu'il faut traiter du terrorisme. Sa nocivité a été dénoncée mais c'est insuffisant. Accepter le terrorisme c'est capituler devant la puissance du capital; car il n'est pas que destruction des hommes. Il fait appel à la mort pour susciter une rébellion hypothétique. On peut l'enregistrer en tant que tel, sans approbation ni condamnation mais on ne peut pas le proposer comme mode d'action. Le terrorisme implique que le "mur" est perçu en tant qu'obstacle infranchissable, indestructible. Il est avoué de la défaite. Tous les exemples récents le prouvent à suffisance.

Si on reconnaît la domination écrasante du capital on doit reconnaître qu'elle opère sur tous. On ne peut pas désigner comme élus certains grou

pements qui ne seraient pas marqués par son despotisme. La lutte révolutionnaire, lutte à un titre humain doit reconnaître chez l'autre aussi l'humain possible. La violence doit s'exercer sur soi-même - rejeter la domestication du capital, les explications sécurisantes et valorisantes - comme hors de soi dans le conflit avec les rackets groupusculaires, les "capitalistes", les policiers divers, etc...

Ceci ne prend tout son sens que si, simultanément, il y a un refus des anciennes méthodes de lutte. L'importance du pouement lycéen est d'avoir fait ressortir - comme le fit, dans une moins grande mesure, le mouvement de Mai 68 - que persister à utiliser les méthodes habituelles conduisait inévitablement à la défaite. Depuis cette époque on a compris que les manifestations-pro menades, spectacles ou fêtes, ne débouchaient sur rien. Agiter des banderoles, coller des affiches, distribuer des tracts, se heurter à la police, relève d'un rituel dans lequel cette dernière joue le rôle de l'éternel vainqueur. Il est donc important de critiquer à fond les méthodes de lutte pour déblayer un obstacle empêchant la création de nouveaux modes de combat. A cette fin il faut également refuser le vieux terrain de lutte: soit le lieu de travail, soit la rue. Tant que la révolution ne se porte pas sur son terrain mais demeure sur celui du capital, il n'y a pas de dépassement notable, de bond qualitatif révolutionnaire. Or, c'est de cela qu'il s'agit maintenant sinon la révolution va stagner, s'enliser; la régression nous guettera pour des années. Pour désertir les vieux centres de lutte du capital, il faut simultanément tendre à la création de nouveaux modes de vie. A quoi sert d'occuper les usines (celles d'automobile par exemple alors qu'il faut en supprimer la production)? Occuper pour gérer! Ainsi tous les prisonniers du système s'empareraient de leurs prisons pour pouvoir mieux gérer leur détention. Une forme sociale nouvelle ne se fonde pas sur l'ancienne; rares sont les civilisations superposées. La bourgeoisie put triompher parce qu'elle livra bataille sur son terrain, les villes. Ceci est encore plus valable pour le communisme qui n'est pas une nouvelle société, ni un nouveau mode de production. Aujourd'hui ce n'est ni dans les villes, ni dans les campagnes (14) que l'humanité peut livrer le combat contre le capital, mais en dehors; d'où

la nécessité qu'apparaissent des formes communistes qui seront les vraies antagoniques du capital et des points de ralliement des forces révolutionnaires. Avec Mai 68 les exigences de la révolution sont apparues. Le capital a dû les prendre en considération. De ce fait la contre révolution s'est vue contrainte de se remodeler car elle ne peut être que par rapport à la révolution. Elle essaie justement de limiter le développement de son adversaire, mais elle ne parvient pas parce qu'il se manifeste réellement c'est-à-dire qu'il est irrationnel. L'irrationalité est le caractère fondamental de la révolution. Tout ce qui est rationnel pour l'ordre établi est englobable, récupérable. Toutefois la révolution peut être enrayée si elle demeure sur le terrain de son adversaire; elle est encore enchaînée. Elle ne peut détruire ses liens et prendre son essor irrépriessible qu'en conquérant le terrain de son effectuation.

Le but de la révolution c'est de parvenir à la communauté humaine. Déjà dans son mouvement le but doit se manifester; il n'est pas possible d'utiliser les moyens de la société de classe, inhumains, pour parvenir au but indiqué. Ainsi c'est une absurdité de vouloir pénétrer les institutions en place pour les faire fonc -

(14) - Il est clair que la vieille opposition ville-campagne n'existe plus. Le capital urbain se la planète, c'est la minéralisation de la nature. Nous assistons à de nouveaux conflits entre les centres urbains et les zones campagnardes où persistent encore quelques paysans. Les centres urbains réclament de plus en plus d'eau ce qui conduit à la construction de nombreux barrages à des distances atteignant cent et parfois même 200 kilomètres. Cela provoque la destruction de bonnes terres de culture, de chasse ou de pêche mais contribue aussi à priver d'eau les paysans car toutes les sources sont captées pour alimenter un barrage ou un canal. Ce conflit peut affecter une même personne, telle celle qui réside en ville et possède une résidence secondaire "à la campagne". On voit par là qu'on est bien au-delà de la question paysanne traditionnelle; il s'agit du rapport global des hommes à la nature et de la remise en cause de leur mode d'être actuel.

tionner au service du mouvement révolutionnaire. Opérer ainsi c'est demeurer dans la mystification en tant que procès historique ayant son parachèvement dans le capital. Il faut faire apparaître la mystification qui consiste à présenter l'homme comme inessentiel, non déterminant, inutile. Dans le système capitaliste, en effet, l'homme devient superflu, mais il est clair que l'homme en tant qu'invariant depuis son surgissement n'a pas encore été détruit, sinon il n'y aurait même pas l'idée d'une révolte et, du moment que la domestication n'enserme pas la jeunesse, tout est possible. Voilà pourquoi la lutte doit tendre chaque fois à faire resurgir l'élément humain persistant en chaque être, ce qui implique de ne pas tomber dans le piège de présenter les hommes uniquement sous leur apparence-enveloppe réifiée. Car même dans le cas où l'individu a atteint un degré de réification considérable, le rendant automate organique du capital, il y a la possibilité encore de faire éclater toute cette construction. Ici, c'est le vieux conseil de Marx qu'on doit suivre: il faut non seulement rendre la chaîne visible mais honteuse. Chaque être doit être mis en crise. Dans le heurt avec la police, il faut tendre non seulement à éliminer une force de répression faisant obstacle au mouvement du communisme, mais tendre à faire éclater le système, en provoquant au sein des policiers la résurgence de l'humain.

Ce résultat ne peut pas être atteint à l'aide des vieilles méthodes d'affrontement direct mais de nouvelles comme celle qui consiste à ridiculiser les institutions (15) ce qui revient à les prendre au piège de leur propre existence. Théoriser, généraliser une telle méthode serait absurde. Un fait est certain c'est qu'elle a pu être efficace et peut l'être encore, mais il faudra en trouver une foule d'autres. Le point essentiel est celui-ci: comprendre qu'il faut changer de terrain de lutte et de moyen; d'ailleurs cette nécessité a été comprise de façon limitée

(15) - Comme l'on fait des psychiatres étasuniens qui se sont fait volontairement internés dans des cliniques psychiatriques montrant par là qu'il n'y avait aucun savoir apte à définir la folie. Ajoutons que la folie actuelle est une production nécessaire au capital.

et parfois négative: les gens qui abandonnent tout et s'en vont sur les routes expriment leur volonté de sortir de cercle vicieux des luttes actuelles.

Les gauchistes en restent au fameux cycle provocation-repression-subversion qui devrait, à un moment donné, engendrer la révolution. Or, une telle position est irrecevable car elle conduit à sacrifier des hommes et des femmes afin de pouvoir en mettre d'autres en mouvement. La révolution communiste ne réclame pas des martyrs car elle n'a pas besoin de réclame. Le martyr devient appât qui doit allécher. Que vaut une révolution qui prend la mort pour appât. La mort devenant un élément essentiel du procès constitutif de la conscience qui est, décidément, difficilement transmissible. Le passage de l'extérieur vers l'intérieur est trop laborieux, heureusement les expédients, les raccourcis sont là. Il y a toujours quelqu'un qui meurt à point nommé (quitte à faciliter son trépas) et l'on va agitant ce cadavre afin d'attirer les mouches révolutionnaires.

La révolution communiste est le triomphe de la vie. Elle ne peut en aucune façon glorifier la mort ou prétendre l'exploiter, ce qui est se mettre encore plus sur le terrain de la société de classe. Aux morts au service du capital, certains opposent ou substituent ceux qui sont tombés pour la révolution: même carnaval de la chaîne!

L'erreur profonde dérive du fait que la révolution n'est jamais présentée comme un phénomène nécessaire qui a l'ampleur d'un phénomène naturel; il semble que, toujours, la révolution dépende strictement d'un groupe quelconque artificier des explosions de conscience. Or, à l'heure actuelle, nous sommes placés devant l'alternative suivante: ou il y a révolution effective (passage de la formation des révolutionnaires à la destruction du MPC ou il y a destruction, sous une forme ou sous une autre, de l'espèce humaine. Il ne peut pas en être autrement. Dès qu'elle sera enclenchée, il ne sera pas question de justifier quoi que ce soit, mais d'être assez puissant pour éviter les excès. Or ceci ne peut se faire que si les hommes et les femmes tendent individuellement, avant l'explosion révolutionnaire, à être autonomes, à ne plus dé-

pendre d'un chef et donc soient à même de dominer leur propre révolte. Il est bien évident que ceci ne peut être qu'un phénomène tendanciel. Cependant le seul moyen pour qu'il y ait une chance de réalisation c'est d'en finir avec le discours cannibale qui présente la révolution comme un règlement de comptes, comme une extermination physique d'une classe ou d'un groupe d'hommes. Si vraiment le communisme est une nécessité pour l'espèce, il n'a pas besoin de telles pratiques pour s'imposer.

En général la plupart des révolutionnaires doutent de la venue de la révolution; pour s'en convaincre ils la justifient; ce qui permet de conjurer l'attente mais masque aussi la plupart du temps la non-reconnaissance de la manifestation de celle-ci. Pour exorciser le doute ils se réfugient dans la violence verbale (encore un substitut) et dans le prosélytisme acharné, obstiné; ce qui entretient le procès de justification: dès que quelques recrues ont été faites, on a la preuve que la situation est favorable donc on doit encore plus s'agiter et ainsi de suite... S'agiter, c'est révolutionner, c'est exporter la conscience. Ils n'arrivent pas à comprendre que le jour où il y a révolution, c'est que justement il n'y a plus personne pour défendre l'ordre ancien. La révolution triomphe parce qu'elle n'a plus d'adversaires. Ensuite c'est différent et c'est là qu'à nouveau se pose le problème de la violence. La nécessité du communisme est une nécessité pour tous les hommes. Le moment où la révolution explosera sera celui où cette exigence leur apparaîtra plus ou moins confusément. Ce qui ne veut pas dire que, du jour au lendemain, ils se seront débarrassés du vieux fatras de la société antérieure. Nous voulons dire par là que ceux qui auront fait la révolution seront aussi bien des hommes de gauche que des hommes de droite et que de ce fait une fois les éléments superstructurels du MPC détruits, le procès de production global enrayé, mais les présuppositions du capital encore intactes, les vieux comportements, les vieux schémas, etc..., tendront à réapparaître tant il est vrai que chaque fois que l'humanité aborde un nouveau moment, une création, elle le fait en se drapant dans le passé, en le réactualisant. Certes, la révolution communiste ne se développera comme les révolutions antérieures mais si ce phénomène aura moins d'ampleur, il

n'en constituera pas moins une composante du mouvement post-révolutionnaire. Celui-ci tendra à consolider, raffermir la communauté humaine (à lui donner d'autres dimensions) qui se sera déjà manifestée au cours de la révolution. C'est à ce moment-là que les vieux schémas institutionnels peuvent réapparaître (lors de difficultés) et que même des éléments voulant réaffirmer sous forme déguisée leurs privilèges, tenteront de faire prévaloir des solutions les favorisant. D'autres voudront relancer l'autogestion; ils n'auront pas encore compris que le communisme n'est pas un mode de production, mais un nouveau mode d'être.

C'est à ce moment-là que la vieille méthode racketiste qui procède par étiquetage devra être pour toujours éliminée. Il faudra comprendre que le nouveau peut se faire jour sous le voile du passé. Ne considérer que les apparences passées c'est se méprendre totalement. Il ne s'agit pas de concevoir le moment post-révolutionnaire comme l'apothéose de la réconciliation immédiate, et que tout le passé oppresseur s'abolira comme par miracle. Il y aura une lutte effective pour que le nouveau mode d'être des hommes se généralise. C'est la modalité de la lutte qui est en cause ici. Tout esprit sectaire, inquisiteur est agent létal de la révolution; à plus forte raison il ne sera pas question de recourir à la dictature classique, car on recomposerait un mode d'être des sociétés de classe. Il ne peut y avoir de dépassement de ce moment d'ajustement qu'au travers d'une manifestation libératrice des différents êtres humains. C'est la pression communiste, c'est-à-dire la pression de l'immense majorité des êtres humains créant la communauté humaine qui permettra, aidera à lever les obstacles; grâce à une affirmation de la vie ou "si tu supposes l'homme en tant qu'homme et son rapport au monde comme un rapport humain, tu ne peux échanger que l'amour contre l'amour, la confiance contre la confiance" (Marx). Le cas de heurts violents ne pourra qu'être exceptionnel.

Penser qu'il faille une dictature c'est penser que la société humaine ne sera jamais mûre pour passer au communisme. Ce qui est long, douloureux, difficile, c'est d'arriver à ce point singulier où se dévoile la mystification, c'est-à-dire la compréhension de l'errance de l'humani

té, le fait qu'elle s'est engagée dans une voie qui est celle de sa destruction et que ceci est qui est celle de sa destruction et que ceci est dû en grande partie au fait qu'elle a confié sa destinée à ce monstrueux système automatisé, le capital, la prothèse comme le nomment G.Cesarano et G.Collu (16). Alors, les hommes et les femmes se rendront compte qu'ils sont les éléments déterminants, qu'ils ne doivent pas abdiquer leur pouvoir à la machine, aliéner ainsi tout leur être, croyant, par là, atteindre le bonheur.

(16) - Cf. "Apocalypse et révolution" Ed. Deda 10. 1973. Ce livre se présente comme "un manifeste de la révolution biologique". Il est d'une grande richesse de contenu qu'on ne peut résumer ici. Les auteurs traitent eux aussi de la question de la représentation et de la symbolique dans les rapports sociaux (cf. note 6). Voici deux passages qui éclairent quelque peu leur position.

"Les commentateurs progressistes du rapport du MIT et des propositions de Mansholt ont tort quand ils affirment que le capital ne peut subsister sans accroître continuellement la production de marchandises, substrat de sa valorisation, s'ils entendent par marchandises uniquement les "choses". Peu importe la nature de la marchandise, si elle est "chose" plutôt que "personne". Pour que le capital puisse continuer à se accroître en tant que tel, il suffit que au sein de la circulation subsiste un moment où une marchandise quelconque assume la tâche de s'échanger contre A pour s'échanger ensuite avec A'. Ceci est, en théorie, parfaitement possible, pourvu que le capital constant, au lieu d'être investi en majorité dans les implantations aptes à produire exclusivement des objets, le soit dans les implantations aptes à produire des "personnes sociales" (services sociaux et "services personnels"). (p. 82)

"La cohérence suprême du fictif c'est celle de se montrer, enfin, en tant que représentation parfaite et donc en tant qu'organisation d'apparences parfaitement irréelles; celle de s'achever dans sa séparation définitive du concret, dans sa propre dispari-

A partir du moment où ce point est atteint, c'est fini. Il sera impossible de faire retour en arrière. Toute la représentation du capital s'effondrera comme château de cartes. L'homme n'ayant plus le capital dans la tête pourra se retrouver et retrouver ses semblables; dès lors la création d'une communauté humaine ne peut plus être enrayée.

L'idéologie, la science, l'art, etc., au travers de toutes les institutions, les organisations, essayent de faire accepter de façon absolue que l'homme est inessentiel, qu'il ne peut rien faire (non pas tel homme particulier, de tel le époque, mais l'homme en tant qu'invariant) que si nous sommes parvenus au stade actuel c'est parce qu'il ne pouvait pas en être autrement, à partir du moment où nous avons accepté d'utiliser et de développer la technique. Il y a une fatalité liée à la technique. Si l'homme n'accepte pas cette dernière, il ne peut pas progresser. Donc, on ne peut que remédier à certains maux, mais non échapper à l'enfermement qui est cette société elle-même. Ce qui est déterminant dans la prise au piège, l'immobilisation des hommes, c'est la représentation du capital, qui consiste en ceci: se représenter un procès social rationnel comme étant celui du capital, ce qui implique que le système ne peut plus être perçu comme oppressif; d'où expliquer les aspects négatifs, il est fait appel à des phénomènes désignés comme extra- ca

tion sensible (le fictif est l'essence de toute religion). Mais c'est seulement en se manifestant comme subjectivité consubstantielle au mouvement organique naturel, à sa capacité globale en procès que l'espèce pourra s'émanciper définitivement de la prothèse, se libérer du fictif et des religions. La révolution biologique consiste dans l'inversion définitive du rapport qui a vu tout au long de la préhistoire (1), la corporéité de l'espèce assujettie à la domination de la machine sociale; dans l'affranchissement de la subjectivité organique; dans la "domestication" irréversible de la machine, en tous ses modes possibles d'apparition." (p.153)

(1) Toute la période précédant la révolution communiste.

pitalistes (17).

L'essentiel est donc de briser un comportement lequel permet le parasitage du cerveau humain par la représentation du capital. Il faut détruire le comportement de domestique dont le maître est le capital. Cela est d'autant plus urgent que de nos jours la vieille dialectique du maître et de l'esclave tend à s'abolir par suite de l'inessentialité de l'esclave: l'homme.

(17) - Voici un exemple remarquable:

"En conclusion, constatons que le financement de la croissance n'est presque pas assuré par les mécanismes propres au système capitaliste. Ils impliqueraient, en effet, que des particuliers acceptent de s'endetter pour emprunter des liquidités qu'ils engageraient en placements non liquides auprès de telle ou telle entreprise dont ils parieraient la croissance. L'argent frais pénétrerait ainsi dans l'économie par la Bourse. Et les entreprises étant financées par la Bourse, n'auraient pas besoin de se autofinancer. En l'absence d'inflation, le montant de l'endettement des particuliers serait égal au montant des liquidités nécessaires à la croissance et pas plus.

En fait pour financer la croissance, le système capitaliste implique l'existence de parieurs prêts à perdre en nominal le montant de leur mise, s'ils se sont trompés sur la croissance escomptée de telle ou telle entreprise. Le montant de ces paris étant insuffisant, les entreprises doivent s'endetter directement auprès des institutions financières. Ce mécanisme existe en système non capitaliste...

En définitive, avec l'existence du taux de intérêt, prix de l'argent non prêté (en cas de placements en liquidités) ou prêté pratiquement sans risque de perte en nominal (obligations), le système capitaliste ne finance que très partiellement la croissance, et engendre une inflation cumulative." ("Analyse de l'inflation" J. Fau, in "Le Monde" du 05.12.1972).

La lutte contre la domestication doit être comprise à l'échelle mondiale. Là aussi des forces importantes se sont levées; ainsi tous ceux qui mettent en cause le schéma unilinéaire de la évolution humaine, qui contestent que le MPC ait pu être un progrès pour tous les pays, démythifient la rationalité à priori, universelle, du système capitaliste.

Les pays qui aux yeux des prophètes de la croissance, du décollage économique sont arriérés, ou en voie de développement, sont en réalité des pays où le MPC ne réussit pas à s'implanter. En Asie, en Amérique du Sud comme en Afrique, des millions d'hommes ne parviennent pas à être pliés au despotisme du capital. Leur résistance est le plus souvent négative, en ce sens qu'ils sont incapables de poser une autre communauté. Elle est cependant essentielle pour maintenir, à l'échelle mondiale, un pôle de contestation humaine que la révolution communiste seule peut transformer en mouvement de constitution de une nouvelle communauté; de plus, lors de l'éclatement de la révolution, ce pôle aura une influence déterminante dans l'oeuvre de destruction du capital.

Dans les pays dits arriérés la jeunesse s'est soulevée (à Ceylon, à Madagascar 1972, mais aussi de façon moins puissante au Sénégal, en Tunisie, au Zaïre, etc...), sous des mots d'ordre différents, pointent les mêmes exigences qu'en occident. Ainsi, depuis plus de 10 ans, l'insurrection de la jeunesse affirme son caractère fondamental: l'antidomestication. Sans vouloir faire le prophète il est important de tenter de lui discerner une perspective. En Mai 68, nous rappelâmes la prévision de Bordiga au sujet d'une reprise du mouvement révolutionnaire aux alentours de 1968 et la révolution pour la période 1975-1980. Nous maintenons cette dernière "prophétie". Les récents événements politico-sociaux, économiques confirment cette prévision et divers auteurs en arrivent à la même conclusion. Le MPC se trouve devant une crise qui le secoue de fond en comble. Ce n'est pas la crise style 1929 bien que certains éléments de cette dernière puissent s'y retrouver; c'est une crise de transformation profonde: il faut que le capital se restructure pour pouvoir enrayer les conséquences destructrices de son procès de production global. Tout le

débat sur la croissance l'a bien mis en évidence, mais les protagonistes croient pouvoir indigner le mouvement du capital et affirment qu'il faut ralentir le temps, décélérer... C'est pourquoi le seul moyen pour le capital de ne plus être confronté à l'opposition des hommes est d'accéder à une domination absolue sur eux. C'est contre une telle domination qui se profile nettement à l'horizon de nos vies que se lève le vaste mouvement de la jeunesse que divers adultes commencent à comprendre, à soutenir.

Presque partout on a assisté à cette montée révolutionnaire sauf dans un immense pays, l'URSS, qui pourrait jouer un rôle inhibiteur tel que la révolution serait enrayée pour longtemps, infirmant notre prévision, la transformant en un vœu pieux. Or, les événements de Tchécoslovaquie, de Pologne, le renforcement constant du despotisme en république soviétique indiquent, négativement, que la subversion n'est pas absente là-bas, même si nous n'en avons que de faibles échos. Il fallut réprimer d'autant plus violemment qu'il fallait empêcher la généralisation d'un soulèvement. D'autre part le mouvement de déstalinisation joue - en tenant compte des différences historiques considérables - le même rôle que la révolte des nobles en 1825, relayée par celle de l'intelligentsia, puis par le mouvement populiste au sens large. Nous pensons de ce fait qu'à l'heure actuelle existe une subversion qui va bien au-delà de l'opposition démocratique de l'académicien Zakharov. On doit tenir compte, en outre, de certaines constantes historiques. C'est en France et en Russie que nous avons eu généralisation de phénomènes révolutionnaires nés dans d'autres pays; c'est là qu'ils acquièrent leur plus grande radicalité. La révolution française généralisa la révolution bourgeoise à la zone européenne; la révolution russe généralisa la révolution double au sein de laquelle triompha finalement la révolution capitaliste uniquement. La révolte étudiante n'est pas née en France, c'est pourtant là qu'elle a atteint sa plus grande acuité et qu'elle fut capable d'ébranler la société capitaliste qui en subit encore les conséquences. En URSS on ne peut pas avoir un ébranlement révolutionnaire tant que les conséquences de la révolution de 1917 ne sont pas épuisées : la série des révolutions anti-coloniales; maintenant que la plus importante de celles-ci, la révolution chi

noise, a accompli son cycle, on va voir s'ouvrir en URSS le nouveau cycle révolutionnaire.

Il y eut un décalage historique important entre révolution française et révolution russe, il en est de même en ce qui concerne le surgissement du nouveau cycle révolutionnaire. A notre époque le despotisme du capital est plus puissant que ne le fut celui du tsar et, de plus, la sainte alliance URSS-USA se révèle plus efficace que celle du siècle dernier entre l'Angleterre et la Russie. Le phénomène peut être retardé mais non abolie; nous pouvons prévoir qu'en URSS la dimension "communautaire" de la révolution sera plus nette qu'en occident, la faisant progresser à pas de géant.

Dans une période de contre-révolution totale, Bordiga ne put résister à l'effet dissolvant de celle-ci que parce qu'il avait une vision de la révolution à venir et surtout parce qu'il déplaçait le point de réflexion concernant la lutte: non plus uniquement se pencher sur le passé - simple poids mort en ces périodes là - ni sur le présent dominé par l'ordre établi, mais sur le futur. Il affirma: "Nous sommes les seuls à établir notre action sur le futur".

Dés 1952, il avait écrit: "Nous sommes plus forts dans la science du futur que dans celle du passé et du présent." ("Explorateurs de l'avenir" in "battaglia comunista" n°6)

De s'être branché ainsi sur le futur lui permit de percevoir le mouvement révolutionnaire actuel (non dans ses caractéristiques propres). Depuis cette époque, l'industrie du futur est née et a pris une vaste ampleur. Le capital pénètre dans ce nouveau domaine et se met à l'exploiter, provoquant une nouvelle expropriation des hommes et renforçant leur domestication. Cette emprise sur le futur distingue le MPC des autres modes de production. Dès le début, pour le capital, le rapport au passé et au présent se révèle moins important que le rapport au futur. En effet le seul échange vivifiant pour lui, c'est celui avec la force de travail; la plus-value créée, capital potentiel, ne peut devenir capital effectif que en s'échangeant contre le travail futur. C'est-à-dire qu'au moment présent où la plus-value est engendrée celle-ci n'a de réalité que si dans un futur qui peut n'être qu'hypothétique et qui n'est pas obligatoirement proche, il y a manifestation

d'une force de travail. Si ce futur n'est pas le présent (désormais passé) s'abolit: dévalorisation par perte total de substance. Il est donc clair que d'entrée le capital doit dominer le futur pour qu'il y ait assurance d'accomplissement de son procès de production. Le système du crédit lui permet de réaliser cette conquête. Dès lors le capital s'est bien approprié le temps qu'il modèle à son image, le temps quantitatif (18).

Toutefois au travers de l'échange avec le travail futur c'était la plus-value présente qui était réalitée, valorisée, avec le développement de l'industrie du futur, il y a capitalisation de ce dernier. Celle-ci réclame une programmation du temps qui s'exprime de façon scientifique dans la futurologie. Désormais le capital produit le temps. (19). Où les hommes peuvent-ils dorénavant placer leurs utopies et leurs uchronies ?

Aux époques antérieures les sociétés en place dominaient le présent et, dans une moins grande mesure, le passé, le mouvement révolutionnaire avait pour lui le futur. Les révolutions bourgeoises et les révolutions prolétariennes devaient as

(18) - Ce qui caractérise le capital ce n'est pas tellement l'affirmation quantitative et la négation du qualitatif, mais c'est une contradiction fondamentale entre les deux, dans laquelle le pôle quantitatif tend à fonder toute qualité.

Il ne s'agit pas de vouloir la qualité en niant la quantité, comme on ne revendique pas la valeur d'usage en niant la valeur d'échange. Il faut une mutation totale qui permette d'abolir toute logique de la domination. Car qualité et quantité sont intimement liées à la mesure et le tout à la valeur. La mesure est opérante au niveau de la valeur d'usage comme à celui de la valeur d'échange. Dans le premier cas elle est en liaison directe avec une domination des hommes: les valeurs d'usage mesurent la position sociale, le poids de l'oppression d'un individu particulier. Il y a un despotisme de la valeur d'usage comme il y en a de la valeur d'échange et maintenant du capital. Dans ses notes au livre de James Mill, Marx dénonce l'utilitarisme, philosophie qui réduit l'homme à un usage mais où l'échange tend à s'autonomiser.

(19) - Sternberg a remarquablement exprimé cela dans "Futur sans avenir".

surer le progrès qui n'est pas que par existence d'un futur valorisé par rapport à un présent et un passé à abolir. Dans les deux cas, d'une façon plus ou moins accentuée, le passé était empire des ténèbres, le futur celui des lumières. Le capital a conquis le futur. Il ne craint plus les utopies, il tend même à les produire. Le futur est rentable. Produire un futur c'est conditionner les hommes, dès maintenant, en fonction d'une certaine production, c'est la programmation absolue. L'homme carcasse du temps (Marx) est exclu du temps. La domination du passé, du présent et du futur avec exclusion de l'homme permet la représentation structurale où tout n'est que combinatoire de rapports sociaux, de forces productives ou de mythes, etc... La structure en se parachevant élimine l'histoire. Or, l'histoire c'est ce que les hommes ont fait.

On conçoit à partir de là que la révolution communiste doit non seulement poser un autre temps mais surtout l'unir à un nouvel espace. Tous deux seront créés simultanément par suite d'un nouveau rapport des êtres humains à la nature: la réconciliation. Nous l'avons dit tout ce qui est parcelaire est pâture de la contre-révolution. Ce n'est pas la simple totalité que l'on doit revendiquer mais l'union de ce qui a été séparé, médiatisé par l'être futur, individualité et Gemeinwesen. Cet être futur existe déjà en tant qu'exigence totale et c'est celle-ci qui exprime le mieux le caractère révolutionnaire du mouvement du Mai 68 et du mouvement des lycéens du printemps 73.

La lutte révolutionnaire est lutte contre la domination qui se manifeste dans tous les lieux, les temps, comme dans les divers aspects de la vie. Depuis 5 ans, la contestation envahit tous les domaines de la vie du capital. Maintenant la révolution peut poser son vrai terrain de lutte dont le centre est partout, la surface nulle part (20) tant sa tâche est infinie: détruire la domestication posant la manifestation infinie de l'être humain à venir. Nul optimisme ne nous chuchote que dans 5 ans commencera la révolution effective: la destruction du MPC !

Jacques Camatte
(Mai 1973)

(20) - Telle est la définition de l'infini donnée par Blanqui (qui modifie quelque peu la fameuse phrase de Pascal); cf. "L'Eternité par les astres", Ed. La Tête de Feuille, p.119.

AFFIRMATIONS ET CITATIONS

Nous n'avons jamais expliqué pourquoi nous avons supprimé ce qui jouait le rôle de distinguo (1) non direct puisqu'on n'a jamais posé les problèmes en termes organisationnels mais indirect. En effet on indiquait ce qu'était la théorie et on se plaçait sur le terrain de ceux qui avaient lutté pour la faire triompher. On avait donc écrit "invariance de la théorie du prolétariat" parce que cela correspondait à notre pensée et parce qu'il fallait préciser ce qui "invariance" signifiait pour nous. Ce mot tout seul eut pu paraître fort obscur. Il y avait là une affirmation delimitative, certes, mais qui imputait à Marx une position qui allait peut-être au-delà de sa pensée : le prolétariat a une théorie précise.

Nous affirmions, en outre, dans d'autres tex-

(1) INVARIANCE de la théorie du prolétariat - Défendue dans la Ligue des Communistes (Manifeste du parti communiste 1848); dans l'A.I.T. (oeuvre du conseil général de Londres dirigé par Marx); lors de la Commune; dans la II° Internationale; contre la dégénérescence et la faillite de celle-ci (Gauche socialiste en Allemagne, Bolcheviks, Gauche socialiste en Italie - Fraction Abstentionniste).

- Qui triomphe en Russie 1917 et internationalement Moscou 1919: fondation de la III° Internationale; Livourne 1921: rupture avec la démocratie.

- Défendue par la Gauche communiste contre la dégénérescence de Moscou; contre l'Union Sacrée dans la résistance au fascisme.

- Qui doit être restaurée ainsi que le parti communiste - organe de la classe prolétarienne - en dehors de tout démocratism, carriérisme, individualisme, contre l'immédiatisme et contre tout doute révisionniste sur la doctrine.

- Le but d' "Invariance" est la reformation du parti communiste.

tes, que la théorie à laquelle nous nous référons est classiste et aclassiste; elle ne pouvait pas être attribuée uniquement au prolétariat; d'autant plus que celui-ci ne peut la réaliser qu'en se niant, ce qui impliquait que le prolétariat pouvait réellement poser sa négation et que sa théorie en était l'exposé conscient; cela revenait à circonscrire l'invariance de la théorie à des moments forts brefs. Ainsi l'affirmation: " Invariance de la théorie du prolétariat," entrainait en contradiction avec d'autres affirmations contenues dans les articles de la revue . Toutefois son élimination prendra tout son sens lorsque nous aurons répondu de façon exhaustive à la question que fut réellement le prolétariat et qu'est-il devenu ? Pour le reste des affirmations il est évident qu'en dépit de nos intentions, elles prenaient le caractère net d'un distinguo, d'une délimitation et nous avons dit dans "De l'organisation" (2) à quel point ceci est dangereux dans la mesure où cela limite et pose le racket.

Ainsi cette proclamation, espèce de déclaration de principes historiques, devenait tout à fait insuffisante, puis complètement erronée. Elle eut le mérite de situer le point de départ d'une réflexion qui fut vite dépassé.

Notre souci fondamental lorsque nous commençâmes cette publication fut d'affirmer la continuité au sein de la discontinuité et réciproquement. Voilà pourquoi nous mîmes un certain nombre de citations. Citer permettait à la fois de dire avec qui nous étions en continuité et de dévoiler l'arc historique dans lequel nous pensions opérer. Ainsi, nous choisissons évidemment dans l'oeuvre de Marx, comme dans celle de Bordiga, ce qui nous paraissait compatible avec notre moment de lutte; en même temps nous invitons le lecteur à ordonner ces oeuvres en fonction de certaines discontinuités que nous voulions faire ressortir.

La citation de Bordiga extraite de l' " Histoire de la Gauche communiste" (3) visait à

(2) Invariance n° 2, série II.

(3) "Salvatori se dit plus volontariste; il est certain que nous, nous ne l'avons jamais été.

réaffirmer l'anti-démocratisme de celui-ci et notre accord avec lui sur ce point capital. Il nous paraissait en outre essentiel de faire ressortir son anti-volontarisme et son appréciation qu'en 1919 la phase révolutionnaire était déjà passée. Toutefois cet antidémocratisme et cet antiparlementarisme sont tout à fait insuffisants aujourd'hui où s'impose à nous la nécessité de constituer une nouvelle communauté humaine et où le capital a réalisé sa propre communauté matérielle.

Les citations qu'on met dans une revue, en dehors de celles contenues dans les articles, sont comme des fenêtres par où le lecteur peut entrer directement dans le champ mouvant de ceux qui publient cette revue; c'est un raccourci théorique qui par ses non-dits éclaire souvent plus maints développements.

Ainsi donc cette citation de Bordiga signifiait notre volonté d'asseoir une oeuvre explicative du dépassement positif de la démocratie. Ceci a été réalisé en partie et, surtout, pratiquement, beaucoup de gens ont dépassé ce stade... Nous avons donc supprimé cette citation de même qu'une autre, toujours de Bordiga, qui se trouvait à la fin de l'unique numéro de la revue "Sul filo del tempo" paru en mai 1953 (4). Là encore

la volonté ne peut faire les révolutions, ni le parti les créer. Il peut les favoriser, et il le doit, par son action consciente en s'opposant à temps aux fausses directions vers lesquelles l'opportunisme traîne la généreuse foule des prolétaires endévoquant leurs forces. Le parti laissa s'échapper la ressource qu'offrait l'histoire, à cause précisément, qui savait qu'en canalisant le flot des prolétaires vers les urnes, il conjurerait le choc de l'inondation révolutionnaire. Si le prolétariat en se libérant des illusions démocratiques avait brûlé derrière lui le vaisseau parlementaire la lutte aurait fini bien autrement. Le parti révolutionnaire avait le devoir de tenter cette grandiose entreprise en se jetant en travers de l'autre. Mais, révolutionnaire, le parti ne l'était pas". (Storia della Sinistra comunista, vol. I, p.175)

(4) "Pour suivre la continuité des apports de notre travail, les lecteurs ne doivent pas s'ar-

il s'agissait d'une prise de position par rapport à la réalité et par rapport à Bordiga. Il était essentiel de faire ressortir son dépassement de l'émulation, de la concurrence, de l'individu génial ou pas, du culte de la personnalité; de mettre en évidence l'anonymat et la nécessité d'un retrait de l'ambiance sociale de l'époque. Il y avait, là aussi, l'amarce d'une critique du racket. Mais la formulation de Bordiga laisse croire qu'il faille passer par un purgatoire pour pouvoir atteindre la belle effectuation. Il y a là un relan de la théorie du militant qui se sacrifie, bien qu'elle fut rejetée par lui. En outre, ce qui est totalement dépassé, c'est l'anonymat. Ce dernier est ce à quoi nous réduit le développement du capital. Mettre un nom au bas d'un article n'est certes pas se libérer, car nommer quelqu'un c'est le définir, l'identifier. Nommer ou numéroter les êtres humains est nécessité de domination des sociétés de classe, de l'Etat. Nous signons pour donner des points de repère et parce que nous refusons la dictature d'une théorie qui serait impersonnelle, dans laquelle les divers apports des révolutionnaires se seraient fondus; toute différence entre eux étant méconnue, rejetée même, au nom de la cohérence et, dans la version la plus

rêter aux changements de titre des périodiques, dûs à des épisodes relevant d'une sphère inférieure. Nos contributions sont facilement remarquables par leur indivisible organicités. De même que c'est le propre du monde bourgeois que toute marchandise soit porteuse de son étiquette de fabrique, que toute idée soit suivie de la signature de l'auteur, tout parti se définit par le nom d'un chef, il est clair que nous sommes dans notre camp prolétarien quand le mode d'exposer s'intéresse aux rapports objectifs de la réalité pour ne jamais se antonner aux avis personnels de contradicteurs stupides, aux louanges et aux blâmes ou à de vains matches disproportionnés entre "poids lourds" et "poids légers". Dans ce cas le jugement ne porte plus sur le contenu, mais sur la bonne ou mauvaise renommée de celui qui expose."

"Un travail comme le notre ne réussira qu'à condition d'être dur et pénible et non pas facilité par la technique publicitaire bourgeoise, par la vile tendance à admirer et aduler les hommes."

accusée de cette conception, au nom du "monolithisme doctrinal". Tout révolutionnaire devenait ainsi une simple incarnation de la théorie.

L'anonymat de Bordiga était dirigé contre le culte des grands hommes, des messies, contre l'individualisme et le personnalisme bourgeois, considérés comme des éléments pathogènes ayant engendré le mouvement ouvrier. Il fallait éradiquer le mal. Cet anonymat est lié à un certain gardiennage de la théorie qu'il fallait transmettre "intacte" aux générations à venir; réciproquement celle-ci permettait aux révolutionnaires de ne pas se laisser absorber par l'idéologie dominante.

L'anonymat a pu être utile pendant la période de contre-révolution, période bloquée où il pouvait sembler que rien de nouveau se manifestait. Sa raison d'être disparaît immédiatement à partir du moment où la révolution dévoile ses dimensions nouvelles. On ne peut plus se contenter de défendre une théorie devenue conscience du passé, repressive, enfoncée dans l'errance.

La révolution sera anonyme parce qu'elle n'a pas besoin de chefs géniaux dont le pendant obligé, nécessaire, est la masse ignare, masse de manoeuvre organisée ou pas dans un parti. Elle sera anonyme uniquement en ce sens négatif car la révolution communiste ne peut, en effet, se déployer que si l'immense majorité des hommes rompt avec l'anonymat c'est-à-dire avec l'inexpressivité, la perte de substance à quoi nous réduit le capital. La révolution à un titre humain implique que les esclaves du capital rompent avec leur esclavage dont l'anonymat n'est qu'une des expressions.

A partir du n° 8 nous avons reporté un fragment d'un texte d'Engels de 1847 "Les communistes et Karl Heinzen" (5). La lettre du 04.09.69 publiée dans le n° 2, série II (pp.52-59)

(5) " M. Heinzen s' imagine que le communisme est une certaine doctrine qui partirait d'un principe théorique déterminé -le noyau- dont on tirerait d'ultérieures conséquences. M. Heinzen se trompe fort. Le communisme n'est pas une doctrine, mais un mouvement; il ne part pas de principes, mais de faits. Les communistes ont pour présupposition non telle ou telle philosophie,

explique suffisamment pourquoi nous l'avons fait. Indiquons brièvement pourquoi ce n'est plus utile. Pour nous, le communisme est aussi une aspiration millénaire, un mythe, une espérance, une foi; toutes ces déterminations, qui n'ont pas été produites simultanément, ne sont pas incompatibles; elles expriment des modalités d'être de l'espèce et de son devenir, ainsi que les multiples tentatives de libération. Il y a chez Engels, une liaison trop étroite entre communisme et prolétariat concevable à son époque, inadmissible aujourd'hui. Enfin ce qui a été dit à propos de la théorie est valable, aussi, ici.

Le mouvement communiste se manifeste à nouveau à partir de 1968, de façon toujours plus puissante, mais avec des déterminations nouvelles.

Il fut donc nécessaire de citer cette phrase de Engels en tant que prise de position; maintenant il faut vivre dans ce mouvement et être à même de le comprendre, donc reconnaître ses caractères nouveaux.

Il est une citation de Marx qui délimitait bien notre perspective d'avant Mai 68 :

"Peut-être la victoire de la révolution n'est-elle possible qu'une fois accomplie la contre-révolution".

(Discours au procès de Cologne, Février 1849.)

Or, avec Mai 68 nous avons proclamé que la révolution émergeait. Notre prévision exposée sous forme d'hypothèse, par Marx interposé, se réalisait. Il n'était plus besoin de l'exhiber. Avant Mai notre tâche consista à montrer comment la contre-révolution allait jusqu'au bout. En sui-

mais toute l'histoire passée et spécialement ses résultats effectifs actuels dans les pays civilisés. Le communisme est le produit de la grande industrie et de ses conséquences, de l'édification du marché mondial, de la concurrence sans entraves qui lui correspond, des crises commerciales toujours plus puissantes et universelles et qui sont déjà devenues de parfaites crises du marché mondial, de la création du prolétariat et de la concentration du capital, de la lutte entre prolétariat et bourgeoisie qui en découle. Le communisme dans la mesure où il est théorique est l'expression théorique de la position du prolétariat dans cette lutte et le résumé théorique des conditions de libération du prolétariat.

vant de façon attentive son épuisement nous avons été à même non de prévoir de façon rigoureuse le surgissement de la révolution, mais d'être capables de la reconnaître, même dans sa nouveauté.

Nous sommes toujours pleinement convaincus que :

"La révolution n'est donc pas seulement nécessaire parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de renverser la classe dominante, mais encore parce que la classe qui renverse l'autre ne peut pas réussir que par une révolution à se débarrasser de tout le vieux fatras et à devenir ainsi capable d'effectuer une nouvelle fondation de la société".
(Marx-Engels, Idéologie allemande)

Pour le moment la révolution ne s'est manifestée qu'en tant que formation de révolutionnaires, non en tant que destruction du mode de vie actuel, ce qui confirme bien ce que Marx écrit. Cependant il expose le phénomène en termes classistes que nous ne pouvons plus accepter.

Il ne s'agit plus qu'une classe soit révolutionnée, mais l'humanité entière. L'Etat est devenu société et dans les lieux où le capital domine réellement il parvient à enserrer celle-ci avec pour résultat la domestication des hommes. C'est contre cette domestication que l'humanité doit se soulever, donc s'insurger contre le capital.

Cette citation situait bien notre aperception de la révolution. En particulier elle faisait ressortir notre anti-volontarisme, notre absence de prosélytisme ainsi que notre conviction profonde que la révolution est un procès révolutionnaire au cours duquel, et à partir du moment où il y a eu rupture au sein de la société du capital, les êtres humains acquièrent une conscience du bouleversement en acte et des tâches à réaliser. Autrement dit, Marx, dans ce passage, élimine d'entrée la problématique de la conscience venant de l'extérieur et de la spontanéité.

Par définition la révolution ne peut se produire sans une cassure d'où surgissent la spontanéité, une nouvelle sensibilité, etc... Le mouvement de Mai et les événements ultérieurs ont manifesté l'exigence d'un nouveau mode de vie, d'une vie nouvelle. C'est de cela qu'il s'agira dans les prochains numéros d'Invariance.

L'abandon de ces citations pourra renforcer

la propension à l'ironisation et à la polémique facile; il n'y a rien de plus variant qu'Invariance. Nous serons les premiers à applaudir à cette manifestation de subtilité, à cette démonstration de la capacité à effleurer la surface des choses. Car en rester là, c'est ne point toucher ce qu'il y a d'essentiel: la théorie dont avait posé l'invariance c'est le communisme. Nous nous sommes rendus compte que l'on ne pouvait pas lier étroitement celle-ci au prolétariat; que celui-ci est immergé dans tout le corps social et que désormais la révolution ne peut plus se faire au nom d'une classe qu'il faudrait ressusciter, une classe qui ne parvient que très rarement à poser le communisme dans sa discontinuité absolue avec le MPC. L'invariance est celle de l'aspiration à retrouver la communauté perdue; ce qui ne passe pas par une réactualisation du passé mais à travers un acte de création. En même temps que ce moment continu, la discontinuité nécessaire, sans laquelle le communisme ne peut pas se développer, est affirmée.

Il ne s'agit plus de passer par des détours pour être. Tout ce qui a été publié dans INVARIANCE constitue la présupposition à une affirmation que nous voulons asseoir, développer. Il n'est pas nécessaire de nier le cheminement, de vouloir l'escamoter; de même la simple réfutation est stérile; la vie ne se réduit pas à la polémique, mais est intégration.

On doit éviter, pour poursuivre l'oeuvre en - reprise de proclamer la dictature d'une théorie, surtout lorsque celle-ci est le produit d'une réduction d'une oeuvre immense et qui ne peut être que par exclusion de l'apport d'une foule d'hommes qui ont lutté pour l'émancipation humaine. Nous intégrons l'oeuvre de Marx (puisque'il est surtout question de lui) mais nous ne posons pas une théorie marxiste, ni une théorie notre, nous affirmons un certain comportement théorique qui présuppose une certaine appropriation de données théoriques, de conduites en la société où nous vivons, où les hommes vécurent. Vivre n'est pas subir, mais réinventer, créer!

Avril 1973.

INVARIANCE

SERIE I (1968-1970)

n.1 - ORIGINE ET FONCTION DE LA FORME PARTI

(●■■■■■), pp.72

n.2 - LE VI^e CHAPITRE INEDIT DU "CAPITAL"
ET L'OEUVRE ECONOMIQUE DE MARX

(J.Gamatte), pp.236

n.3 - FONDEMENTS ET INVARIANCE
DE LA THEORIE DU PROLETARIAT (A.Bordiga)

La guerre doctrinale entre le marxisme
et l'economie bourgeoise (A.Bordiga)
L'être humain est la véritable communauté
(Gemeinwesen) de l'homme (●■■■■■,■■■■■)

pp. 122

n.4 - THEORIE ET ACTION

Appel pour la réorganisation internationale
du mouvement (A.Bordiga) - 1951.
Leçons des contre-révolutions. Révolutions
doubles. Nature capitaliste-révolutionnaire
de l'economie russe (A.Bordiga) - 1951.

Mai-Juin 1968: Theorie et action (J.Gamatte)
pp.74

n. Special

MARX : * POUR LA QUESTION JUIVE
* POUR LA CRITIQUE
DE LA PHILOSOPHIE DU DROIT DE HEGEL

Proletariat et Gemeinwesen (J.Gamatte) - pp.46

n.5 - PERSPECTIVES (J.Gamatte)
L'INDIVIDU ET LA THEORIE DU PROLETARIAT
(Textes d'Amadeo Bordiga, 1953-1964)
MARX: -GLOSES CRITIQUES MARGINALES A L'
ARTICLE: "Le roi de Prusse et la
réforme sociale", par un Prussien
pp.105

n.6 - LA REVOLUTION COMMUNISTE
(Thèses de travail)-J.Gamatte; pp.156

n.7 - LA REVOLUTION COMMUNISTE
(Thèses de travail: Textes a l'appui)

Documents de la Gauche communiste d'Italie,
K.A.P.D., P.C.USA, P.C. belge, P.R. de l'Inde, etc.
Textes de Pannekoek, Gorter, Lukacs, Sylvia Pan-
kurst, Amadeo Bordiga, etc.; (pp.175)

n.8 - TRANSITION (■■■■■)
La guerre en Espagne (Jehan), janvier 1937.
Textes du K.A.P.D. et d'A.Bordiga
Bibliographie sommaire sur la Gauche commu-
niste d'Italie (1912-1966); pp. 62

n.9 - LES THESES DE LA GAUCHE (1945)
Amadeo Bordiga et Ottorino Perrone

LA GAUCHE COMMUNISTE D'ITALIE
ET LE PARTI COMMUNISTE INTERNATIONAL (J.Gamatte)
pp. 158

n.10- A PROPOS DU MOUVEMENT PROLETARIEN
Caractères du mouv. ouvrier français (1964)
(J.Gamatte)
Textes de la Gauche communiste d'Italie
et d'Amadeo Bordiga (1924-'26, 1951); pp. 82

INVARIANCE

SERIE II

1971

n.1 * LE K.A.P.D. ET LE MOUVEMENT PROLETARIEN
A propos du capital (J.Gamatte); pp. 76

1972

n.2 * DE LA REVOLUTION (J.Gamatte)
Le travail, le travail productif, et
les mythes de la classe ouvrière
et de la classe moyenne (G.Brula')
Au-delà de la valeur, la surfusion
du capital (J.-L. Darlet)
De l'organisation (J.Gamatte, G.Collu)
De la négation a l'affirmation (J.Gamatte)
pp. 63

SUPPLEMENTS

BORDIGA
REDRESSER LES JAMBES AUX CHIENS (1952)

pp.17; (1972), 2 frs.*

BORDIGA
TESTI SUL COMUNISMO - avec une introduction
de J.Gamatte: "Bordiga e la passione del co-
munismo" - Ed.Crimi, Florence / La Vecchia
Talpa, Naples, 1972 (pp.172), Lit. 1.500*

L'AUTOGESTION - (1973); pp. 17, 1 fr.*

LA GAUCHE ALLEMANDE - Textes du KAPD, de l'
AAU-D, de l'AAU-E, de la KAI, etc. (1920-22)
présentés par Denis Authier - 1973 (pp.169).
10 frs. -1500 lires.

Tous les nn. de la SERIE I, à l'exception des
nn. 6, 7, 8 sont épuisés.

Ils seront prochainement republiés, ainsi que la
brochure d'A. BORDIGA LE MARXISME DES BEGUES.

De même, les TEXTES SUR LE COMMUNISME paraîtront
sous peu chez Les Cahiers de Spartacus.

Le n. 2/1968 (édition augmentée) paraîtra en italien
aussi chez les éditions DEDALO en 1974.

Editrice INTERNATIONAL

CASELLA POSTALE 177 - C. C. P. 4 29412 - 17100 SAVONA

1969

Amadeo BORDIGA * SUL FILO DEL TEMPO - 1 * (1953)

Contributi alla organica ripresentazione storica della teoria rivoluzionaria marxista (pp.1-36, 2a e 4a di cop.) - Testo del Partito comunista internazionalista - (reprint) pp.40 ~ lire 500

Friedrich ENGELS * LUDOVICO FEUERBACH E IL PUNTO DI APPRODO DELLA FILOSOFIA CLASSICA TEDESCA
In appendice: Karl MARX: TESI SU FEUERBACH

(reprint delle Ediz.in lingue estere, Mosca, 1947); pp. 67 ~ Lire 400 (es.)

1970

RASSEGNA COMUNISTA * Rivista teorica quindicinale di critica e documentazione del movimento comunista internazionale - Edita dal Partito Comunista d'Italia ~ 1921 - 1922

2 voll. di complessive pp. 1512 ~ L.30.000

Ristampa 1974: Volumi rilegati in balacron

Annata 1921 ~ pp.792 ~ L.12.000

Annata 1922 ~ pp.793-1512 ~ L.12.000

Fino al 28 febbraio 1974: prezzo di prenotazione:

~ Annata 1921 ~ Lire 10.000

~ Annata 1922 ~ Lire 10.000

1971

Jacques CAMATTE * LA SINISTRA COMUNISTA ITALIANA E IL PARTITO COMUNISTA INTERNAZIONALE

da INVARIANCE, I serie, n.9/dic.'70
pp.14 ~ lire 300 (es.)

Prossima edizione aumentata: febbraio '74

Amadeo BORDIGA * DIALOGATO CON STALIN * (1952)

(reprint) * pp.72 lire 600 - In coedizione con LA VECCHIA TALPA ~ Napoli

Friedrich ENGELS - Karl MARX

LA COMUNE DI PARIGI

LA GUERRA CIVILE IN FRANCIA

Edizione integrale con annessi i lavori preparatori e altri importanti inediti (Verbali delle sedute dell'Internazionale, Estratti della stampa sugli avvenimenti parigini trascritti da Marx, etc.).

Testi di Francois Martin (Alcuni insegnamenti...), Roger Dangeville (La questione militare), Jacques Camatte (Gemeinwesen e Comune), V.Campi (redazione)

RISTAMPA 1974 ~ 2 carte e 4 ill. f.t. ~ ~

Edizione aumentata : pp. 512 ~ Lire 3.500

In APPENDICE testi di L.TROTZKI e Amadeo BORDIGA

1972

Jacques CAMATTE

IL CAPITOLO VI INEDITO

E L'OPERA ECONOMICA DI KARL MARX

Trad. del n.2 di INVARIANCE (1968) -

Edizione aumentata della prefazione e varie note ai capitoli redatte nel 1972. -

ERRATA

- p. 05, 3°φ, ligne 02. Lire: *d'affirmer qu'il y ait ...*
- p. 05, 3°φ, " 02. " : *d'affirmer qu'il y ait ...*
- p. 08, dernier φ, ligne 03. Lire: *n'est valable ...*
- p. 14, 2°φ, ligne 11. Lire: *et* à la place de *est*.
- " " 4°φ, avant-dernière ligne. Enlever la parenthèse après *destruction*.
- p. 17, 3°φ, ligne 01. Lire: *livre III ...*
- " 18. Mettre un - à la place de la parenthèse.
- " 21. Enlever la parenthèse après *communisme*.
- p. 20, 3°φ, " 10. Lire: *faiblesse* au lieu de *faible*.
- p. 25, 1°φ, " 13. " : *conscience en dehors, ...*
- p. 35, 1°φ, " 03. " : *leurs* au lieu de *fleurs*.
- p. 44. La note 16, portée à la fin de la page 44, est en réalité la note 17 (cf. texte page 45).
La note 16 (cf. texte page 44) indique que: *le texte "La révolution communiste. Thèses de travail" avait été publié dans le n°6, série II.*
- p. 51. A la fin de la page on doit lire: *grâce à l'impulsion qu'il donne à l'accroissement des forces productives.*
- p. 53, 1°φ, ligne 02. Lire: *de* noter que Bordiga ...
- p. 54, 3°φ, " 12. " : *ne pourra être que s'il développe ...*
- " 21. " : *car, pour lui, il était absolument ...*
- p. 58, 1°φ, " 08. " : *montrer qu'il ne s'agit en ...*
- " 17. " : *(cf. la 2° citation de la p. 49).*
- p. 61, " 09. " : *jugement négatif que l' ...*
- " 28. " : *C'est en cela que consiste ...*
- p. 68, 2°φ, " 05. " : font *leur* possible ...
- p. 72, dans la note (1) " : *G. Brulé .*
- p. 73, 2°φ, ligne 02. " : *n'eut* lieu que ...
- p. 74, 3°φ, " 21. " : *(en* la ...
- p. 78. " : *Saša Voldman .*
- p. 82, " (03), " 02. Lire: *qu'au travers ...*
- p. 83, " (03), " 06. " : *la volks-gemeinschaft ...*
- p. 90, " (07), " 04. " : une *norme* pour pouvoir ...
- p. 91, 1°φ, ligne 03. Lire: *le front unique à la mai 68, ...*
- " " note (08), dernière ligne. Lire: *R. Tournoux .*
- p. 95, 3°φ, ligne 03. Lire: *jusqu'à ces derniers ...*
- p. 96, 1°φ, " 03. " : *pour bouleverser ...*
- p. 98, " 31. " : *car cela traduit ...*
- p. 101, 1°φ, " 11. " : *se manifeste réellement, ...*
- p. 103, 4°φ, " 10. Fermer la parenthèse après *MPC)* ...
- p. 105, 2°φ, " 25. Lire: *de la vie où ...*
- p. 108, note (17), ligne 02. Lire: *En conclusion, constatons ...*
- p. 109, 3°φ, ligne 04. Lire: *et* sous des mots d'ordre ...
- p. 112, 1°φ, " 01. Lire: *Si ce futur n'était pas, le ...*
- " " note (18), 2°φ, ligne 12. Lire: *l'oppression ...*

p. 113, 1°φ, ligne 01. Supprimer pas et lire: *qui n'est que par ...*

p. 116, 2°φ, " 06. Lire: *éclaire souvent plus que ...*

" " note (03), ligne 09. Après *précisément* le passage *suivent* a été sauté: *d'un manque déplorable de maturité théorique marxiste. Cette ressource consistait à barrer la route à la manoeuvre de l'ennemi. ...*

p. 117, note (04), ligne 12. Lire: *ne jamais se cantonner ...*

p. 120, " 05 de la citation. Supprimer pas et lire: *l'autre ne peut réussir que ...*

p. 121, 1°φ, ligne 08. Lire: *dont on avait posé ...*

Le titre du dernier article est: AFFIRMATION ET CITATION.